LA TABLE RONDE

DÉCEMBRE 1949

SOMMAIRE

CHRONIQUES

LECTURES

SPECTACLES

PROMENADES

*

*

ADAGIO

Clinique de Nice. Mai 1949.

Spiritualiste à un point qui n'est pas croyable, il n'a jamais été prier, ou pleurer, ou méditer sur la tombe de ses parents. Car cela remonte loin cette insouciance de la matière qui fait qu'elle ne retient pas ses regards. C'est comme s'il n'y croyait pas. Je dis « il » ; mais ce « il » c'est moi. Aucun raisonnement là-dedans : c'est naïf, c'est spontané. Je n'en puis trouver meilleur exemple que celui-ci : lorsque, à Cuverville, j'assistai à la délivrance lugubre de ma belle-sœur, — je veux dire par là que je dus prêter assistance au docteur dans l'atroce opération à laquelle il ne consentit qu'après s'être assuré que le cœur de l'enfant ne battait plus (il eût fallu recourir à une « césarienne », mais les instruments chirurgicaux manquaient)... je dus donc immobiliser les jambes de ma belle-sœur, tandis qu'il extrayait ce qui n'était déjà plus qu'un cadavre... Non, je ne puis raconter cela : on n'imagine rien de plus pénible. Et je me souviens qu'ensuite, dans la nuit, tous deux seuls, auprès de cette femme gisante, face à face, nous nous sommes regardés. Il suait : « Nous sommes des assassins, » me dit-il. Mais quand l'enfant ne vit plus, on tente de sauver la mère. (Les affres duraient depuis trente heures.) Bien qu'on ne l'eût pas endormie (c'était encore contraire aux principes ; on a fait des progrès depuis), elle gisait sans connaissance. Près d'elle un amas confus de débris sanguinolents, souillés...

Quand le matin vint : « Faites disparaître cela, » dis-je naïvement à la femme du jardinier lorsqu'elle vînt enfin voir « où l'on en était ». Est-ce que je pouvais supposer que ces débris informes, que je désignais en m'en détournant avec dégoût — est-ce que je pouvais supposer qu'aux yeux de l'Église ils représentaient déjà l'être humain et sacré qu'ils s'apprêtaient à revêtir? O mystère de l'incarnation! Quelle ne fût pas ma stupeur, quelques heures plus tard, lorsque je revis *cela*, qui pour moi, n'avait déjà « plus de nom dans aucune langue », nettoyé, paré, enrubanné, couché dans un petit berceau en attendant la mise au tombeau rituelle. Personne, heureusement, ne s'était rendu compte du sacrilège que j'avais été sur le point de commettre — que j'avais commis en pensée, lorsque j'avais dit : « Faites disparaître cela. » Oui, fort heureusement cet ordre inconsidéré n'avait été entendu de personne. Et je demeurai longtemps en contemplation devant *cela;* devant ce petit visage au front crevé, dont on avait caché soigneusement la blessure ; devant ces chairs innocentes, que, si j'avais été seul, cédant à une impulsion première, j'aurais jeté sur un tas de fumier près du délivre, et que des soins religieux venaient de sauver du néant... Je ne fis part à personne de ce que je pus éprouver alors, de ce que je raconte ici. Devais-je penser qu'une âme avait, durant quelques instants, habité ce corps? Il a sa tombe à Cuverville, dans ce cimetière où je ne veux pas retourner.

Un demi-siècle a passé... Je ne puis dire, en vérité, que je revois précisément ce petit visage ; non : ce dont je me souviens précisément c'est ma surprise, c'est mon émotion soudaine devant son extraordinaire beauté. Je n'avais encore rien vu, je n'ai rien vu depuis, de comparable. Les visages des morts peuvent être beaux. La mort apporte souvent à nos traits une sorte d'apaisement et de sérénité dans le renoncement à la vie. Mais ce petit mort n'avait pas vécu ; sa beauté venait également de ceci qu'elle était parfaitement inexpressive. Certains (certaines mères surtout) vont se récriant sur la beauté des nouveaux-nés. Quant à moi je ne

crois pas en avoir vu un seul autre qui ne m'ait paru presque hideux, je l'avoue, contracté, grimaçant, congestionné... Celui-ci (c'est à cela aussi qu'il devait évidemment sa beauté) n'avait pas connu la souffrance de naître. Et il ne suffisait sans doute pas que ses traits fussent beaux (ma belle-sœur était belle ; mes deux autres neveux et ma nièce ont été parmi les plus beaux enfants que j'aie vus) mais de plus, complètement exangue, la matière dont il était fait ne semblait pas de la chair humaine, mais bien quelque substance éthérée, quelque paraffine translucide et nacrée, quelque pulpe immatérielle ; on eût dit une chair d'hostie. Un nœud de satin bleu (il eût été rose, me dit la femme du jardinier, si ç'avait été une fille) à la tempe droite d'un gentil bonnet de dentelle, comme dans le portrait d'un enfantelet de Systermans (je crois), accentuait encore la pâleur de cette face et de ce front inhabité. Cette petite boîte crânienne avait été vidée de la matière cérébrale, que l'on avait, elle, jetée au fumier avec les déchets de cette opération affreuse, le mucus et le placenta.

Ce récit prétend prouver quoi? Que l'âme ne sait plus où se réfugier quand son support charnel s'absente? L'Église y a pourvu lorsqu'elle nous enjoint de croire à « la résurrection de la chair ».

L'âme, il va sans dire que j'y crois ! Pour sûr que j'y crois à l'âme. J'y crois comme à la lueur du phosphore. Mais je ne puis imaginer cette lueur sans le phosphore qui la produit. Au surplus je ne fais point ici de théories. Les théories, les ratiocinations m'importunent. *Animus, Animum, Anima*... Ces discriminations me donnent le vertige, car j'en suis à ne même pas distinguer l'âme du corps. Je ne puis concevoir l'une sans l'autre. En écrivant ceci je ne fais qu'indiquer une disposition personnelle, qui explique à mes propres yeux, sans du tout la justifier ou l'excuser, ce que j'ai dit plus haut : au sujet de la tombe de mes parents ; et ceci encore : que je ne songeai même pas à veiller au chevet de ma femme morte. C'en était fait. Une dépêche m'annonçant sa fin m'avait

soudain rappelé à Cuverville, de Chitré, dans le Poitou, où je m'attardais près d'une amie. J'avais laissé ma femme, quelques jours plus tôt ; en état de santé précaire, il est vrai ; mais non alarmant, de sorte que je l'avais quittée sans crainte. Elle était non seulement ce que j'aimais le plus au monde ; mais même il me semblait (il me semble encore aujourd'hui) que c'est en fonction d'elle que je vivais, et que, proprement, je dépendais d'elle. De même j'avais été la tragique occupation de sa vie. Et maintenant c'était fini.

Je la revis sur son lit de mort. Sans plus cette sorte d'aménité souriante qui tempérait toujours sa gravité, on eût dit une janséniste de Philippe de Champaigne.

Je laissai là cette dépouille inanimée. « Et nunc manet in te, » me redisais-je ; ou du moins (car je n'avais pas encore découvert dans le *Culex* de Virgile ces mots pesants) je sentis impérieusement que désormais *elle* ne vivait plus que dans mon souvenir. Et si je reviens à présent à cette image de phosphore et de sa lueur, c'est pour dire que c'est à cause de, et en raison de, sa lueur que le phosphore m'importe ; que seule m'importe la lueur... Oh ! peut-être ne parlerais-je pas de même si je l'avais charnellement aimée Et comment expliquer cela : c'était son âme que j'aimais ; et, cette âme, je n'y croyais pas. Je ne crois pas à l'âme séparée du corps. Je crois que, corps et âme, c'est même chose, et que, lorsque la vie du corps n'est plus là, c'en est fait des deux à la fois. Cette distinction, arbitraire, artificielle, de l'âme et du corps, c'est contre elle que ma raison proteste : je crois, (je ne puis pas ne pas croire) à leur inévitable dépendance. Alors je peux bien dire que l'âme seule m'importe ; mais elle ne peut se produire et se manifester, mais je ne puis la comprendre et appréhender, que par le corps. Et c'est par celui-ci en dépit de tout mysticisme, que devient possible toute manifestation de l'amour.

En écrivant ceci, je sais bien que je n'apporte aucun éclaircissement à ce qui reste le grand mystère. Mais vous non plus ne l'éclaircissez nullement en cherchant à donner à l'âme une

existence distincte de celle du corps. Il me semble même parfois que c'est à cause de vous et de vos distinctions que je n'y comprends plus rien, et que peut-être tout est plus simple que vous ne le faites. Vous déplacez, sans du tout le résoudre, et éparpillez le problème et vous heurtez sitôt ensuite à maintes impossibilités.

« *Chanterez-vous, quand serez vaporeuse?* » écrit Valéry dans un admirable sanglot, qui revient à dire : « Hélas ! grande âme que j'aimais, je sais, ne sais que trop, que, sans le corps vibrant, l'âme est absente. Or cette âme que je sais ne pouvoir exister sans le corps, comment dès lors serait-elle immortelle? J'ai déjà écrit, je ne sais plus où, qu'il n'est sans doute aucune parole de l'Évangile que, plus tôt et plus complètement, j'aie faite mienne, y subordonnant mon être et lui laissant maîtriser mes pensées : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » De sorte que « ce monde », qui, pour le commun des êtres, seul existe, à vrai dire je n'y crois pas. Je crois au monde spirituel, et tout le reste ne m'est de rien. Mais ce monde spirituel, je crois qu'il n'a d'existence que par nous, qu'en nous ; qu'il dépend de nous, de ce support que lui procure notre corps. Et lorsque j'écris ceci : « Je crois que... », il ne s'agit nullement d'un acte de foi. Je dis : « Je crois », parce qu'il n'y a pas d'autre façon d'exprimer le constat, par ma raison, de cette évidence. Qu'ai-je à faire des *révélations?* Je ne veux faire appel qu'à ma raison — qui est la même et fut la même de tous temps et pour tous les hommes.

Au-dessous de quoi s'étale à l'aise ma constante sensualité.

Je crois qu'il n'y a pas là deux mondes séparés, le spirituel et le matériel et qu'il est vain de les opposer. Ce sont deux aspects d'un même et unique univers ; comme il est vain d'opposer l'âme et le corps. Vain est le tourment de l'esprit qui les invite à se combattre. C'est dans leur identification que j'ai trouvé la quiétude. Et que le monde spirituel l'emporte en souveraine importance, c'est une vue de mon esprit, lequel dépend étroitement de mon corps ; l'un et l'autre s'entendent et s'accordent pour obtenir en moi l'harmonie.

Je ne veux ni ne puis chercher à soumettre et subordonner l'un à l'autre, ainsi que se propose de faire l'idéal chrétien. Je sais par expérience (car longtemps je m'y suis efforcé) ce qu'il en coûte. De quelque côté, corps ou âme, que penche la victoire, celle-ci reste artificielle et passagère et nous avons en fin de compte à régler les frais du conflit.

ANDRÉ GIDE.

A UN AMI ABSENT

Sans date.

... J'ai toujours été un très mauvais épistolier, un correspondant très capricieux, ce n'est pas à toi mon cher Jean, qu'il faut le dire. Dans ma prime jeunesse, j'avais la lettre assez facile ; plus tard, je n'en ai presque plus jamais écrit, et, désormais, cela m'arrive très rarement. Ce n'est qu'au prix d'un effort souvent très pénible que j'y parviens. La plupart du temps, il m'arrive alors d'oublier de mettre la lettre à la poste, (je n'y ai encore pas mis les deux précédentes) de la laisser traîner sur ma table pendant un jour, deux jours, trois jours, si bien que, finalement, il n'y a plus aucune raison de l'expédier. Que de lettres commencées, oubliées, parmi mes vieux papiers ! Cela me met naturellement en rage contre moi-même, mais je ne puis m'amender là-dessus. Le jour même où j'apprenais la mort de Max, n'ai-je pas retrouvé dans ma poche une lettre à lui adressée écrite depuis plus d'une semaine, et pas envoyée? Cette incapacité a été une cause d'ennuis pénibles entre P... et moi. Il est vrai que, sous ce rapport, P... est tout mon contraire. Ce n'est pas uniquement par paresse que je n'écris pas de lettres, la paresse ne serait ici que le tout petit côté des choses, c'est plutôt par peur. Craindrais-je à ce point de m'exposer?

Une lettre à laquelle je n'ai pas répondu le jour même risque fort d'être oubliée par moi quelle que soit son importance, surtout quand il s'agit d'affaires. Je pense en ce moment à

deux ou trois lettres qui sont quelque part dans mon fatras, auxquelles j'aurais dû répondre tout de suite, puisque les lettres d'affaires sont après tout les plus faciles et les plus courtes (outre que les affaires sont les affaires) mais je n'y répondrai peut-être jamais. Quant aux autres je me suis aperçu depuis longtemps qu'en y répondant, j'avais toujours craint d'y répondre mal, et que cette crainte entrait pour une part énorme dans mes abstentions. Répondre mal voulant dire : de telle sorte que des malentendus surviendront, que je risquerai de me brouiller, que je passerai pour un imbécile, etc... Ces craintes sont aussi très vives quand il s'agit de gens que je connais peu, mais avec qui j'aimerais pousser la connaissance, et dans ce cas-là, leur écrivant, je deviens facilement guindé, pédant, poseur, je ne me supporte plus moi-même. La vérité, c'est que j'ai besoin de présence...

... Depuis un certain temps, je t'ai écrit tous les jours et longuement, mais je ne me suis pas décidé à rien mettre à la poste...

... Je ne te mande point les nouvelles, mon cher Jean, en n'importe quel point du monde, à Alexandrie tout comme à Pékin, tout comme ici, on a toutes les nouvelles du monde. Tous les jours, à la radio. Ce qui est même une chose admirable si on songe à la manière dont les nouvelles tournent autour du monde et s'y croisent, et entrecroisent en un filet invisible, sans jamais trouver le lieu où elles s'anuleraient. Que je voudrais donc que les nouvelles fussent sensibles à nos regards, comme les pigeons voyageurs ! Que les ondes fussent vraiment des oiseaux avec des ailes et des becs ! Que ne verrait-on pas ! On aurait au moins le recours de les chasser quand elles nous déplairaient, on pourrait au moins se donner la joie de tirer les mauvaises nouvelles au vol. On se posterait pour cela sur les toits, ou dans son jardin. On pourrait manger les bonnes, après les avoir plumées, pour nous faire, avec leur duvet, des coussins pour cet hiver ; on enterrerait les mauvaises, empoisonnées. Ça ferait toujours un peu d'en-

grais. Au fait, j'y songe, le tir aux nouvelles serait sans doute interdit. Sûrement même ! Réprimé. On verrait — on entendrait des annonces de ce genre : le dernier discours de M. Trustal a été abattu au-dessus d'un petit village de Savoie ; le coupable, un berger illettré, pris en flagrant délit, *a passé des aveux*. L'émotion est considérable dans la région, etc... Mais trêve d'optimisme. Lis-tu les journaux?Moi, oui. Les anciens sourtout. Là comme en tout, il faut avoir de la chance. C'est à la chance que j'attribue d'avoir découvert dans les petites nouvelles imprimées en bas de casse d'un vieux journal qu'un ex-inspecteur de police, condamné à mort pour avoir montré trop de zèle à l'égard des Allemands, s'était écrié en face du peloton d'exécution : *Les gars, n'entrez jamais dans la police!* Admirable réplique au célèbre : « N'avouez jamais. » Mais les « pendants » sont un déplorable procédé romantique, dit Gide. Passons donc. Nous avons d'ailleurs mieux que cette exclamation dernière. Toujours à propos d'exécutions capitales, admire ce très curieux titre : *Un Condamné à mort suit son enterrement*. Voici la coupure. Il manque malheureusement le début :

« On décida par la suite de remplacer le garret par un moyen plus... expéditif : la fusillade. Ce procédé fut inauguré en 1944, en grande pompe, à Andorre. Un homme avait tué son frère aîné pour avoir l'héritage que le droit d'aînesse — toujours respecté — attribue en totalité au fils premier-né. Pour s'attirer le pardon du ciel, le criminel donna tous ses biens au curé de sa paroisse. Celui-ci reconnaissant, célébra, le matin de l'exécution, et en présence du condamné, nullement impressionné, une magnifique messe d'enterrement, à laquelle tout le monde fut invité. Puis, en procession solennelle, l'assistance se rendit au cimetière en chantant les prières des morts. En tête du cortège, le condamné chantait à pleine voix, à la porte du cimetière, on s'arrêta, on chanta une dernière fois, et notre bonhomme, après avoir trinqué avec quelques amis, se mit, tout souriant, en face des trois escopettes du peloton d'exécution. »

Eh bien, que dis-tu de cela? Peut-on rêver rien de plus réussi? J'avoue que de telles perfections me réconfortent. Voilà donc ce qu'on peut faire de la mort ! Mais voyons ce qu'on peut faire de la naissance :

Cinq petites lignes toujours empruntées aux mêmes sources vont nous instruire :

« Un nouveau-né couvert de bijoux, dont la valeur dépasse plus de dix millions de lires, a été abandonné à la porte du couvent des Clarisses de Ronciglione, en Italie. » Je me ferais scrupule d'ajouter à ces coupures le moindre commentaire. Ne suffit-il pas que je les propose à ton émerveillement?

... « Moi, disait un des trois policiers qui vinrent perquisitionner... chez moi en 1943, je resterais bien ici toute une journée, rien que pour les vieux journaux. » Il était installé dans un fauteuil. Il lisait un numéro du *Petit Parisien* de 1931 Je le trouvais beaucoup plus odieux que les autres qui fouillaient dans mes lettres. — J'avais peut-être tort. Il était peut-être, le seul des trois à me vouloir un peu de bien. — Passons.

... Je ne sais quand ni où te parviendront ces pages. Depuis que je doute si tu reviendras ou non en France cette année, un certain découragement me prend, car il est trop vrai que non seulement on a besoin d'échange, mais que cet échange doit se faire à une certaine cadence. — Il ne faut pas laisser trop de temps s'écouler entre la demande et la réponse, cela est dangereux d'un certain point de vue s'entend, car sur le fond des choses, je suis tranquille. Quel malheur que tu aies toujours été si loin ! Nous aurons passé la plus grande partie de nos vies séparés, il y a de quoi enrager quand on y songe. Sais-tu que bien souvent je repense à ce que tu me disais à S..., quand nous parlions de notre chère petite cité natale. — C'était juste avant ton départ. Tu me disais qu'après tout, il n'était pas impossible que tu viennes y finir tes jours. A une question de moi dans ce sens, tu me répondais : « Pourquoi pas? » Et voilà que là-dessus j'ai fondé toute une sorte d'espoir, ce qui ne m'empêche nullement de songer à quitter

le « pays » dont je suis plus que saturé : admirable exemple des sentiments antinomiques et simultanés, dont me parlait Palante, en se forçant à rire, selon le principe. Mais en attendant que nous soyions au net sur la question, pour toi de revenir un jour ici, et pour moi, d'en partir un jour — j'espère que ce ne sera pas le même — (je sais d'ailleurs que je n'en partirai que pour y revenir, comme j'ai toujours fait, là-dessus, il ne peut guère y avoir de doute) il n'est pas mauvais que je te continue mon bavardage entremêlé d'historiettes. J'en ai quelques-unes que je crois très belles à te conter. Mais avant d'en venir aux historiettes, il faudrait que je te mette au courant des derniers événements, c'est-à-dire de mon récent voyage à Paris, et des rencontres que j'y ai faites, des conversations que j'y ai eues, avec G..., C..., B..., et quelques autres, et aussi de la raison sans raison qui m'amenait à Paris, de l'entrevue que j'y ai eue avec A..., après tant d'années où nous étions restés fâchés, etc... Ce serait tout un chapitre, et même tout un volume. Devant l'immensité du sujet, je recule. A chaque fois que je vais à Paris, je me dis que, décidément, je tiendrai journal de mon voyage, que je passerai une heure au moins, chaque soir, à consigner dans un carnet les événements, réflexions, propos, nouvelles, portraits, conversations du jour ; bref, ce sera un vrai miroir, et Paris étant ce qu'on sait, il ne se peut pas que ce journal ne soit d'un immense intérêt pour l'avenir. Afin de m'encourager, je me répète que c'est par des écrits de ce genre, que je puis espérer « passer à la prospérité » ; cette raison en vaut bien une autre. Il se trouve, hélas, que jusqu'à présent, même cette grande raison là est restée sur moi sans effet. A Paris, je n'ai jamais le temps d'écrire, fut-ce un mot. L'idée m'en vient à peine. Je me couche tard, je me lève plus tard encore. Aussitôt levé, je suis pris par le *tourbillon*. Tout va trop vite. Si l'envie m'effleure de noter tel point de conversation, que j'aurai eue, avec, par exemple, C..., ou M... je me retiens de le faire, par le sentiment que ce ne serait pas bien. Quoi! Noter les propos des gens qui sont vos amis,

en sortant de chez eux, et au besoin, chez eux-mêmes, une fois qu'on sera seul, dans la chambre qu'ils vous auront réservés pour la nuit? Je m'y refuse. Dieu sait si j'ai souvent vécu chez M... depuis vingt ans que nous sommes amis — et Dieu sait qu'il est souvent venu chez moi, pour des séjours parfois assez longs— jamais je n'ai rien noté de ce qu'il m'a dit, jamais rien des conversations que nous avons eues ensemble. J'ai peut-être eu tort. On me le reprochera sans doute. Mon « témoignage » sur M... manquera, du moins sous cette forme à laquelle on aurait pu s'attendre, de notes dans le journal intime. Si responsabilité il y a, je l'accepte toute entière...

A chaque fois, donc, que je me prépare à partir pour Paris, je ne manque jamais de faire choix d'un carnet, neuf, tant qu'à faire, sur lequel j'inscris d'abord, en bon provincial, les choses que j'aurai à régler, le nom des gens que j'aurai à voir, avec leur adresse et leur numéro de téléphone, les titres de livres dont je ferai emplette, la liste des objets que ma fille m'a recommandé d'acheter pour elle, si je les trouve. Le reste du carnet demeure consacré aux notes, que je prendrai pendant mon séjour. Naturellement, je n'y touche pas. Rentré chez moi, le carnet est tel que je l'avais emporté, sauf, peut-être, que j'y aurai ajouté les noms, adresses et numéros de téléphone de deux ou trois personnes que j'aurai rencontrées, l'heure et le lieu de deux ou trois rendez-vous auxquels je serai allé ou non, mais dont, une fois rentré, j'aurai plus que parfaitement oublié l'objet. Il ne me restera plus qu'à arracher de ce carnet les pages, peu nombreuses, dont je me serai servi, de telle sorte qu'il sera encore tout neuf pour la prochaine fois...

Le journal de mes séjours à Paris est une admirable série de feuilles blanches... Reste, une fois rentré, dans le silence, le travail de la reconsidération : relecture. C'est alors que je découvre l'immensité du pays parcouru, la richesse, et la diversité du décor, etc... Mais aussi, mais en même temps, l'ubiquité du drame. Le plaisir me voilait certains aspects

de la vanité. Rentré chez moi, la vanité surtout apparaît et je me désespère à considérer combien elle est grande. Je sais bien que c'est là une réflexion très banale, dénotant, devant la vie, une attitude fort mal vue à notre époque. Mais les grandes vérités de la vie ne sont peut-être que des lieux communs. On s'en aperçoit à l'instant où ils deviennent l'expérience. Certes oui, le récit de mon dernier séjour à Paris pourrait constituer à lui seul un assez bon petit ouvrage dont tu me feras l'honneur de penser qu'il ne serait pas dépourvu d'enseignement. Je te l'enverrais, avec un hommage de l'auteur, absent de Paris... On s'instruit toujours, à mesure qu'on va et qu'on reva, qu'on voit et qu'on revoit ; quand il s'agit du destin des hommes qu'on connaît depuis vingt ou vingt-cinq ans, on voit que le détail se fond dans la toile, et que commencent d'apparaître les grandes lignes où s'inscriront les vérités maîtresses, sans qu'aucune retouche au tableau puisse jamais venir en modifier les courbes. Ce qui, autrefois, à peine discernable, ne faisait encore que d'apparaître dans l'ébauche, vous saute aux yeux désormais, et on comprend que tout est joué. A nos âges le grand coup a été donné (un seul coup, comme le destin, dit Meredith) et les choses ne nous apparaissent plus que sous les aspects de la suite. En attendant la dernière touche — si toutefois le tableau ne demeure inachevé... — Assez drôle d'idée, d'ailleurs : inachevé à partir de quoi, par rapport à quoi? Mais ce qui est vrai des autres, l'est aussi de nous-mêmes. La différence tient seulement à ce que nous ne disposons pas envers nous-mêmes, de la même faculté de discernement. L'évidence joue sur autrui avec la puissance d'un phare. Pour nous-mêmes c'est une petite lampe de poche...

... L'autre soir comme nous étions chez B..., rue de Navarre, (à deux pas de la maison où habitait autrefois P..., et où j'ai connu R...)et comme nous buvions un verre de porto, en attendant le dîner, je racontais l'histoire de la fille du maroquinier à G... et à B... — G... revenait de Langres. C'est la patrie de Diderot. Il nous parlait avec flamme du

philosophe, de la province. Il avait fait une promenade, dans la ville après son déjeuner, vers une heure et demie, dans un silence gonflé de soleil ; et comme il s'étendait sur le silence des provinces (par occasion, tandis qu'il parlait, une grande troupe de « Jeunesse catholiques » répétant un grand jeu menait un train infernal dans les Arênes), comme il louait en somme ce silence provincial, si favorable à la méditation, au travail, etc... ce silence fécond (comme la boue du chemin est salubre), je me mis à penser à tante Mone la fille du maroquinier et à ce même silence provincial, cet épouvantable silence d'une heure après-midi justement, et d'une heure et demie, quand il fait bien chaud au mois d'août et que les mouches bourdonnent dans les verres qu'on vient tout juste de reporter à la cuisine, quand les ouvriers attendent, assis sur le trottoir, ou accotés dans un coin de porte à l'ombre, que sonne l'heure à l'église pour rentrer au boulot. A une heure et demie, tous les jours, le vieux maroquinier rouvrait sa boutique. Tu l'as bien connu. Je te parle de Desbois qui avait sa boutique au bas de la rue aux Toiles...

... Naturellement, je n'ai point conté cette histoire, chez B..., aussi longuement que je pense la conter dans mon roman. Cela n'eut pas été convenable. Il ne me fallait pas tant de luxe d'ailleurs pour signifier ce que j'avais en vue, et c'était à savoir : montrer un peu ce que peut couvrir ce beau silence d'une heure et demie, dans une petite ville provinciale. Que ce soit à l'ombre de la statue de Diderot, ou de celle de Villiers de l'Isle Adam. L'ombre des grands hommes ne peut donner de fraîcheur qu'à de toutes petites sociétés, encore y faut-il bien de la grâce. Mais voilà que ce matin, samedi je crois, je reçois une lettre d'un Directeur de revue qui me demande d'écrire quelque chose sur la vie dans les provinces. C'est ce qui s'appelle de l'à-propos. J'aurais bien des choses à dire sur le sujet, je pourrais même commencer par l'histoire de la fille du maroquinier. Mais l'histoire de la fille du maroquinier n'est qu'une illustration, un épisode entre mille ou cent mille de ce qui se passe et ne se passe pas

dans les en-dessous, dans les profondeurs souterraines, une banalité en somme, et pour ainsi dire une redite. Ces effroyables répétitions de la petite vie provinciale me désespèrent. Pourquoi m'y attarder, me diras-tu? Ne puis-je donc une bonne fois choisir de les ignorer? Ah ! En conscience, puis-je rester insensible à l'histoire de la fille du maroquinier? De l'instant où elle m'est connue, puis-je faire comme si je ne la connaissais pas? Que je le veuille ou non, l'histoire de la fille du maroquinier — qui n'est pas finie, d'ailleurs : la fille du maroquinier dans l'instant où je t'écris cette lettre n'a *encore que* cinquante et un ans — l'histoire de la fille du maroquinier donc, devient quelque chose de ma propre histoire, de notre propre histoire à tous. Voilà longtemps déjà que cette histoire-là me tourmente. Hélas ! on ne peut aller plus loin que la peinture. Montrer, c'est tout ce qu'on peut faire...

LOUIS GUILLOUX.

LETTRE VI

A JACQUES RIVIÈRE

à propos de la correspondance Claudel-Gide.

Si nous survivons en Dieu, cher Jacques, tels essentiellement que nous fûmes sur la terre, je ne crois pas que vous puissiez demeurer indifférent à cette correspondance entre Gide et Claudel publiée par *Le Figaro littéraire*, et qui touche au plus secret de l'une au moins de ces deux vies. Elle m'entretient depuis que je l'ai lue dans un état de rêverie ardente et un peu sombre à laquelle vous participez : si vous aviez vécu, jusqu'à l'âge que j'ai atteint, peut-être auriez-vous gardé comme moi une confiance de vieil enfant dans des aînés aveuglément admirés et chéris. Du fond de ce gouffre de lumière où vous êtes, j'imagine votre regard plein de tristesse et de reproche, fixé sur ces lettres livrées à tous, pièces d'un procès plaidé et perdu qui n'intéresse plus que l'histoire littéraire.

Pour les garçons que nous fûmes, vous vous rappelez ce qu'elles signifiaient. Nous ne les avions pas lues, bien sûr ! mais nous connaissions leur existence. Ce dialogue entre le poète des *Grandes Odes* et l'auteur des *Nourritures terrestres* concernait chacun de nous en particulier ; car la question posée dépassait infiniment les singularités de *Corydon*. Quel chrétien de vingt ans ne fut alors partagé entre deux tentations : celle du Dieu de Claudel et de son exigeant amour, celle du monde délicieux où « tout est permis »?

La voilà donc cette correspondance, objet d'une profana-

tion : elle rappelle ces pauvres meubles rendus sacrés par le contact de nos morts et les souvenirs de l'enfance et qui, ravis à l'ombre sainte de la maison vendue, attendent sur le trottoir, dans l'indifférent soleil, l'heure de l'encan. Cette vente avant décès, mieux qu'aucun événement de la vie internationale, m'oblige à regarder en face cette évidence que nous appartenons à une société en pleine liquidation.

Je surmonterai mon angoisse. Aidé par vous, je m'efforcerai de dérober à ces lettres un enseignement qui ne concerne que nous deux, serais-je tenté d'écrire — s'il m'appartenait de troubler avec mes pauvres déconvenues, cher Jacques, votre inimaginable paix. Elles m'obligent à réfléchir, ces lettres pathétiques, sur la condition d'un animal étrange : l'homme de lettres, sur cette loi de l'espèce à laquelle j'appartiens encore et qui fut aussi la vôtre : ne pas s'en aller de ce monde sans avoir tout dit de nous-même, sans emporter la certitude que le dossier que nous laissons après nous est complet, qu'aucune pièce n'en a été détournée, fût-ce la plus accablante pour notre mémoire.

Depuis Jean-Jacques, depuis Chateaubriand, ce n'est plus l'œuvre qui compte, mais le drame de son auteur qu'elle commente et qu'elle rehausse de quelques images. Tout se passe comme si l'écrivain ne doutait pas de sa mission qui est d'assumer dans les siècles des siècles un certain type humain bien défini : il faut que le portrait soit achevé et que nul n'y puisse plus apporter la moindre retouche.

Chez André Gide, ce parti pris se trouve curieusement renforcé parce qu'il relève de l'éthique : l'homme qui a écrit *Corydon* et qui a choisi d'avancer dans la vie à visage découvert en tenant à la main son masque, a voulu que nos arrière-neveux aient le pouvoir de pénétrer encore plus avant dans la connaissance de lui-même : il leur livre donc les documents les plus secrets, ces carnets où parfois l'homme qui ne prie plus se soulage d'un fardeau qu'il désespère de porter tout seul : comme s'il faisait un trou dans la terre et qu'il y enfouissait sa figure et qu'il versait dans une oreille inconnue l'in-

dicible secret de son destin. Ainsi le consentement de Gide à publier ses lettres, dans *Le Figaro littéraire*, nous le comprenons, même si nous en souffrons ; et peut-être le comprenez-vous mieux encore, de là où vous êtes, cher Jacques. Ce consentement relève d'une attitude arrêtée depuis des années.

Oserai-je dire que j'entre moins aisément dans les raisons de Paul Claudel? Pourquoi a-t-il tenu à cette publication? Car enfin Gide est toujours vivant, son procès toujours en cours, le dernier mot en ce qui le concerne n'est pas dit. Ai-je tort de voir comme un renoncement prématuré, dans la mise en vente des lettres de Claudel à Gide? « L'instruction est close » semble-t-il nous dire. Mais non : nos copies ne sont pas remises avant la mort ; vous le savez, vous, Jacques, qui avez été sauvé à la dernière seconde, — vous dont les dernières paroles furent : « Et maintenant je sais que je suis miraculeusement sauvé. » On dirait que pour Claudel, Gide est déjà jugé, qu'il nous faut abandonner la partie. J'entends bien qu'il reste de nous obstiner sur un autre plan : la prière, le sacrifice. Tout de même, cette correspondance livrée au public par Claudel donne à penser qu'à ses yeux les jeux sont faits et qu'il juge désormais sans objet ses efforts d'autrefois en faveur d'une âme exceptionnelle.

Mais pourquoi « exceptionnelle »? Nous touchons ici à un doute que j'éprouve moi-même et que Claudel lui aussi a peut-être ressenti. Ce combat spirituel autour d'une âme qui nous paraissait précieuse entre toutes, les écrivains catholiques l'ont mené dans cette persuasion obscure qu'un grand écrivain a plus de prix aux yeux de l'Être infini que l'humble chrétien de la rue. Ce fut là notre erreur de transposer sur le plan de l'Éternité ce prestige dont jouit à nos yeux un artiste admirable. Le total dédain de l'Église pour les romans et autres fariboles des gens de plume devrait pourtant nous préparer à la miséricorde un peu humiliante qui peut-être enveloppera toute la gent littéraire au jour du règlement de comptes. Ce jour-là, j'imagine parfois qu'il ne sera question de nos livres ni pour nous en accabler, ni pour nous en faire

un mérite : ils n'existeront même pas dans la pensée de Dieu, de ce Dieu qui connaît les secrets des cœurs et qui les appréhende du dedans, et qui n'a donc pas besoin de ces témoignages truqués sur nous-mêmes, de ces portraits retouchés où nous tenons la pose, — de nos livres enfin.

Peut-être Claudel a-t-il compris lui, l'auteur de ce vers, de ce raccourci accablant : « *L'homme de lettres, l'assassin et la fille de bordel* » que tous les prêtres et tous les fidèles qui prient et souffrent en secret pour le salut d'un grand écrivain, et qui ne le feraient pas pour un marchand de marrons du coin, surclassent démesurément les gens de lettres. Nous sommes en réalité les frères des comédiens et, plus encore, des prostituées par notre comportement qui est de perdre notre personnalité, d'en revêtir d'autres, de nous livrer au premier venu, d'ouvrir nos cœurs comme d'autres leurs corps et de nous vendre.

Mais peut-être Claudel garde-t-il aussi, comme André Gide le souci d'ajouter un trait à l'image qu'il laissera de lui-même? Que cela doit vous paraître étrange de là où vous êtes, cher Jacques ! Comment ne pas admirer chez les deux grands adversaires aux prises une croyance égale à cette dérisoire éternité promise par les manuels de littérature? Foi qu'on serait tenté de juger comique aujourd'hui où toutes les pythonisses, toutes les sybilles, toutes les Cassandre nous avertissent que notre génération n'aura pas de postérité.

C'est peut-être qu'en dépit de cette civilisation qui autour d'eux s'écroule, nos vieux maîtres se consolent en songeant que d'Antigone au pieux Énée, presque tous les protagonistes du monde antique ont pu se frayer une route jusqu'à nous à travers les débris d'Athènes, de Carthage et de Rome, et que sur les décombres de l'Europe qui fument encore, l'Ane d'Or d'Apulée remue toujours ses oreilles obscènes. Ainsi rêvons-nous, gens de lettres, qu'au-delà de l'âge atomique, les créatures que nous avons inventées occuperont encore les cœurs et les esprits des survivants. Quelle folie ! Mais c'est la nôtre, de Claudel au plus récent « prix Goncourt ».

Le croyant et l'athée rêvent de la même chance pour leurs personnages. Les frêles caravelles gidiennes, les lourds bâtiments claudéliens cinglent avec une foi passionnée vers cette immortalité dans la mémoire des hommes qui n'est que pur néant. Le croyant, lui-même, ne se défend pas d'espérer dans cette poussière, dans cette cendre, dans ce rien.

Quant à notre Gide, nous, les vivants, nous ne pouvons plus rien pour lui : vous seul, Jacques, saurez lui parler durant les heures de la nuit où il veille et songe. Il reconnaîtra votre voix amie. Dites-lui : « Cher Gide, cette correspondance que vous livrez à tout venant, ce document comme un autre pour servir à votre histoire, constitue, au vrai, l'épisode d'un drame dont nous ne connaissons pas encore la fin : tentative maladroite et avortée, mais dont l'avortement ne nous autorise à rien préjuger touchant la dernière péripétie, — la seule qui compte. Vous n'avez pas eu la grâce de naître au sein de la vieille Église mère, ni de suivre la route royale qu'elle a frayée vers la Vie éternelle ; mais il existe des sentiers de chèvres pour aller à Dieu. »

Guidez-le, cher Jacques, vers un de ces sentiers dérobés. Aidez-le à passer tout seul la ligne de démarcation au-delà de laquelle règne cet amour en qui vous avez cru.

François Mauriac.

AU TEMPS DES UNIVERSITÉS POPULAIRES (1)

Un jour, à la sortie d'une classe de philo, j'ébahis mon camarade Théo Sueur par un poème tout frais éclos, qui chantait — pourquoi, grands Dieux? — la mort d'une jeune bouddhiste. Il le lut à des condisciples ; et, saisies d'émulation, d'autres virginités eurent hâte de se perdre. Nos premiers vers ne furent ni meilleurs ni pires que ceux de tous les collégiens ; mais leur gaucherie s'étalait plus apparemment, car ne connaissant que les parnassiens, nous n'avions pas découvert le cache-misère du poème en prose, et nous méprisions les lâches épanchements — sans qu'il nous en coûtât grand'chose, nos cœurs n'ayant rien encore à déverser. Ce qui se marquait de plus clair dans notre rimaille, c'est que Théo, le philosophe, avait pour bréviaire le *Bonheur* de Sully Prudhomme, que Gérard Mallet se délectait d'Henry de Régnier, et que je n'admirais rien tant que les *Poèmes antiques, tragiques* ou *barbares*. Nous lisions beaucoup les *Fleurs du mal*, mais Baudelaire ne déteint pas si facilement sur les mains qui tournent ses pages, et nous glissions innocemment à sa surface.

A l'opposé de ce qui avait eu lieu pour la génération précédente, le premier éveil de la nôtre fut d'ordre social et non littéraire. C'est dans l'affaire Dreyfus que nos vingt ans ont trouvé leur grande école. Faisant soudain cailler la France

(1) Ces pages feront partie d'un volume de *Souvenirs* qui paraîtra l'hiver prochain chez GALLIMARD.

en deux camps adverses, celui des autoritaires, défenseurs de la chose jugée, et celui des individualistes, apôtres de la justice à tout prix, elle nous a jetés dès la sortie du lycée dans les passions de la vie publique. Assurément le conflit ne se ramenait pas, comme nous en étions naïvement convaincus, au seul combat de la vérité contre le mensonge ; ce que nous prenions pour pures révoltes de la conscience n'était, chez beaucoup, qu'inconscients cheminements d'intérêts politiques ou autres. Mais l'affaire n'en eut pas moins une action libératrice en donnant un puissant coup de charrue dans les routines d'une époque stagnante, rompant maints cadres traditionnels, divisant les familles, brouillant les amis, imposant à de nombreux esprits, jusque là dociles aux habitudes de leur clan, une prise de position autonome. Plus d'un se réveillait, avec stupeur, allié de son voisin d'étage ou de son marchand de légumes, adversaire de collègues avec qui toujours il avait marché la main dans la main. La longue guerre civile que fut ce procès révéla deux familles de tempéraments, je ne dirai pas les lâches et les courageux, mais les défenseurs de l'ordre et les insoumis. Je n'ai pas besoin de dire que toute notre bande fut du côté des protestataires.

Nous étions fort antimilitaristes, comme tant de jeunes Français dont l'optique se borne à celle du soldat de deuxième classe ; et il faut reconnaître que la caserne d'alors n'était pas faite pour désarmer nos préventions. (Théo Sueur ne se vit-il pas menacé de salle de police, s'il était aperçu lisant un journal aussi subversif que le *Temps?*) Aussi nous paraissait-il le plus naturel du monde que l'état-major eût été assez sot pour se laisser berner par un aigrefin, puis assez cynique pour couvrir sa bévue en sanctionnant de tout son poids une erreur judiciaire. Le premier jour où l'*Aurore* lança une grande pétition réclamant la révision du procès, je me trouvais par hasard dans un cercle d'étudiants. On y faisait circuler des feuilles et je signai sans la moindre hésitation, sans non plus me douter de l'agitation que j'allais soulever dans mon entourage.

Les listes de signatures par lesquelles la campagne s'ouvrit essuyèrent le premier choc du scandale. Toute l'armée bourdonna de saintes colères. J'en pris pour mon infime grade. Circonstance aggravante : je n'étais pas tout à fait majeur. Et puis j'étais natif de ces provinces annexées dont le patriotisme, pour la majorité des Français, est à la fois objet de couplets sentimentaux et de suspicion perpétuelle... Mon cousin François de Witt, en garnison à Orléans, m'écrivit qu'au cas où j'aurais encore « l'intention de porter le pantalon rouge », il retirait l'offre qu'il m'avait faite de m'accueillir dans son régiment. Une mère indignée mit un brusque terme à mes séances de quatre-mains (piano et harmonium) avec sa fille, précédemment fort encouragées par elle. Mon très académique cousin Gustave, l'historien de Byzance, coupa les ponts. Etc. Ces brouilles ridicules ne pouvaient qu'enfler d'orgueil un garçon de mon âge. Je craignais qu'elles n'émussent mon père. Mais comme tant d'Alsaciens qui avaient eu contact avec la famille mulhousienne de Dreyfus, il tenait la trahison pour inconcevable ; aussi se borna-t-il, comme c'était sa nature, à la réflexion que mon geste avait été peut-être un peu précipité.

Nous étions embarqués, non certes dans l'action, ainsi que nous aurions brûlé de l'être, mais dans une sorte d'effervescence civique qui nous donnait de l'importance à nos propres yeux. Je n'oserais dire que ce fut toujours sans sectarisme. Comme dans tous les conflits qui s'étendent aux masses, les valeurs de caractère prenaient le pas sur les pures valeurs de l'esprit. Tout parti traîne avec lui son lot de médiocres, avec lesquels il faut bien qu'on fraternise. Il y avait plus de générosité chez les révisionnistes que chez les défenseurs de la raison d'État, mais le talent, le goût et l'art n'étaient pas unanimement de notre côté ; il s'en fallait même de beaucoup. Tant pis pour le talent, pensions-nous ; la vérité d'abord ! Je n'avais jamais subi l'ascendant de Barrès ; le spleen et les afféteries de ses premiers livres m'étaient intimement contraires. Mais lorsque, dans la suite,

je voulus rendre plus de justice à son œuvre, je fus long à pouvoir écarter entièrement la figure d'empoisonneur qu'il avait prise à nos yeux d'étudiants. L'horreur qu'aujourd'hui certains éprouvent pour Maurras n'est pas sans analogie avec celle que nous causaient son systématique refus d'accepter l'évidence, et l'élégante mauvaise foi de sa polémique. Il a fallu la guerre de 14 pour que, rapproché de lui dans un même sentiment national, je fisse enfin taire ces vieilles préventions.

Notre zèle trouva son emploi dans le mouvement des Universités populaires. J'ai dit quelque part combien fut significative cette levée en masse, qui porta la jeunesse des écoles vers les faubourgs, selon la grande tradition révolutionnaire. L'élan ne se soutint que quelques années parce que nous ne fûmes pas relayés par nos cadets. Une fois l'armée forcée de mettre les pouces et Dreyfus réhabilité, ils crurent que tout était rentré dans l'ordre. Ils n'avaient pas eu, comme nous, la stupeur de voir une société, saine d'apparence, éclater en deux blocs antagonistes sous la poussée de principes inconciliables ; ils n'avaient pas pris peur devant un isolement de la pensée, que d'épais malentendus entre les classes risquaient d'aggraver encore. Pour nous, l'affaire avait pris la forme d'une croisade contre toute forme de mensonge social. Comme nous l'avions appris de nos maîtres grecs, nous nous imaginions que la vérité était irrésistible, et nous pensions, peu marxistement, que les conflits de classes provenaient surtout d'incompréhension mutuelle. Qu'on se connût, qu'on s'expliquât, et le rassemblement des bons vouloirs triompherait.

Mon ami Jacques Bardoux avait rapporté d'Angleterre un grand enthousiasme pour la formule d'action pratiquée dans le « settlement » de Toynbee Hall. Peu auparavant, j'avais moi-même visité cette sorte de club populaire, où des étudiants venaient résider, petite colonie universitaire dans un des quartiers les plus pauvres de Londres. Que la vie

côte à côte, que le contact d'honnête homme à honnête homme dissipassent plus de préjugés que les meetings, les prêches ou les livres : cette idée bien anglaise était faite pour nous plaire. Bardoux constitua une sérieuse équipe. Point de bavards en quête d'un public à qui débiter leur numéro ; des hommes tels qu'André Siegfried ou Albert Rivaud, résolus à donner un effort persévérant. Et nous louâmes un pavillon dans une arrière-cour de la rue de Belleville.

J'avais projeté d'être un des deux premiers « résidents », pour lesquels des chambrettes étaient prévues, et tout s'annonçait pour le mieux... « Mais l'un des deux fut appelé en province et l'autre se maria » : j'entends encore le professeur Charles Gide laisser tomber ces mots de sa voix doucement sinistre, au cours d'une conférence où il parlait de nos débuts. Le public sourit à cette pointe et, bien que je fusse cet « autre », je souris à mon tour mais sans aucune confusion. J'avais été tout de suite remplacé dans la mansarde, et les deux soirées où, chaque semaine, je prenais le funiculaire de Belleville me semblaient loyalement payer mon écot.

Sur l'activité de notre Fondation universitaire, sur sa gestion par les ouvriers eux-mêmes, je renvoie au petit livre qu'y a consacré Jacques Bardoux. On ne saurait imaginer aujourd'hui tant d'heures et tant de soins sacrifiés à une entreprise si modeste. Tous les jours que Dieu fait, nous fournissions cours ou causerie, lecture ou musique. D'illustres maîtres tinrent à honneur de venir, au moins une fois, parler à nos habitués du quartier. Ce que leurs présents successeurs à la Sorbonne ou à l'École de Droit consentent tout juste à faire devant le micro, pour un million d'oreilles et contre un cachet, ils en prenaient la peine pour trente ou quarante ouvriers fatigués par leur journée et desquels il était imprudent d'attendre un réel effort d'esprit. Que de qualité fut ainsi prodiguée, souvent avec une absurde inadaptation ! L'auditoire se composait par moitié de paisibles socialistes, terriblement petit-bourgeois, et de libertaires moins commodes mais beaucoup plus intéressants. Ils ne se chamaillaient pas trop entre

eux ; les discussions restaient assez courtoises. Quand il fut évident que nous n'avions pas de tortueux desseins politiques, les dernières préventions disparurent, même à l'égard de l'opulent Henri Péreire, qui aimait quitter son hôtel du parc Monceau, comme Haroun-al-Rachid son palais, pour venir s'entretenir, le plus simplement, avec les petites gens du faubourg. Mais elles ne tombèrent jamais devant certains sujets, et le conférencier aurait soulevé quelque tumulte s'il s'était avisé de parler patriotisme ou religion.

Quatre ou cinq ans d'un travail si soutenu, pour gagner l'estime de quelques dizaines de Bellevillois, et sans même parvenir, dans un champ si restreint, à une action vraiment enfonçante ! Mais (qu'on excuse le parallèle) tout inopérante qu'a été la Société des Nations, n'aurait-il pas été désespérant qu'il ne se trouvât personne pour en affirmer le principe, pour tenter de le mettre en œuvre et pour se refuser à une abdication fataliste? De même, le mouvement des Universités populaires eut une signification sans rapport avec ses résultats tangibles : mobilisation spontanée d'une jeunesse qu'alertait un instinct maladroit mais juste, et dont l'action fut peu à peu découragée par les faux dehors d'un retour à la paix publique.

De tout cet enseignement improvisé nous fûmes sans doute seuls à tirer un profit durable. Et pourtant non, car Belleville eut une réussite inattendue, un élève hors série, qui se serait bien formé tout seul, mais que nous aidâmes pourtant à trouver sa ligne. « Et vous ne rougissez pas, » me dit un jour André Hallays, grand connaisseur en toutes choses délectables, « d'avoir fait d'un bon cuisinier un écrivain ! » Je n'en rougissais pas du tout. Pierre Hamp était effectivement cuisinier à Brighton, d'où il nous écrivit sur la foi d'un entre-filet qu'il avait lu dans un journal. Ses économies lui permettaient un an de liberté ; il voulait apprendre à écrire correctement, se mettre au latin ; pouvions-nous l'accueillir? On l'invita d'enthousiasme. Ce n'était pas du tout l'avorton cérébral qu'on pouvait craindre. Des camarades l'aidèrent

de leurs conseils ; il les récompensait par des leçons de boxe. De la persévérance fut nécessaire pour convaincre ce garçon rude et râblé que le langage ne se laisse pas dominer à coups de poings. L'expérience qu'il avait des métiers et de la « peine des hommes » ne réclamait qu'une discipline qui lui permît de la mettre en forme. Et quand parut son premier livre, *Marée fraîche,* nous pûmes nous dire qu'au moins sur un point, l'U. P. de Belleville avait réussi la fusion rêvée du travail et des lettres.

JEAN SCHLUMBERGER.

NACHT UND NEBEL

Ils sont dans la neige, la brume et le mystère. On a publié des cartes où ils sont représentés par des cercles, grands, très grands, ou tout petits et semblables à des têtes d'épingle : car il en est, paraît-il, qui ont les dimensions d'un camp ordinaire ; il en est d'autres qui sont de véritables régions pénitentiaires, vastes comme des départements, peuplées uniquement des forçats et de leurs gardes-chiourmes. Ce sont plutôt des chantiers, des chantiers de travail forcé, que des camps au sens propre du terme. Des chantiers qui se déplacent, selon les plans d'équipement, selon les étendues de steppe qu'on décide de mettre en valeur, les veines de minerai qu'on découvre. Bien entendu, il arrive aussi que le travail soit inutile, absurde : que les condamnés creusent un canal qui ne servira jamais à rien, qu'ils défrichent une terre où rien ne poussera. Car on n'oublie pas qu'ils sont des condamnés, que leur travail a donc une signification expiatoire, — on dit plutôt qu'il est une rééducation — ; mais enfin, la fonction utilitaire de ce travail est infiniment plus importante que la fonction pénitentiaire. C'est un grand avantage, pour un gouvernement, que de disposer d'une main-d'œuvre gratuite, qu'il suffit de loger dans des huttes de boue, dans des baraques à punaises, et de nourrir d'un peu de soupe et de pain. Le prix de revient des grands travaux s'en trouve diminué d'autant, et la vente des produits ou services aux usagers devient prodigieusement bénéficiaire, puisque ce qui est créé aux prix

de revient du travail servile des forçats est vendu aux prix de vente permis par le niveau de vie de la population libre. La limitation de la marge bénéficiaire des entreprises en régime libéral résulte de ce que les producteurs et les consommateurs étant en fin de compte les mêmes personnes, il faut bien donner d'une main à ces personnes la valeur du travail qu'on leur prend de l'autre main : il faut bien que les prix de vente soient en rapport avec le niveau de vie, défini lui-même par les salaires. Mais si l'on peut comprimer bien loin au-dessous du minimum vital le prix de revient du travail producteur tout en continuant à vendre le prix de ce travail aux prix normaux du marché, le bénéfice devient gigantesque. Les dépenses d'investissement de la colonisation intérieure peuvent, dans de telles conditions, devenir négligeables. La différence de niveau créée par le travail pénitentiaire permet à l'État, maître de l'économie collective, de faire des affaires d'or. Pour régler le problème du déficit budgétaire dans n'importe quel pays du monde, il suffirait d'un nombre assez grand de bagnes.

A l'origine du système du travail forcé, la répression était le but. Elle tend, de plus en plus, à devenir le moyen : le moyen de recrutement des travailleurs à bon marché. D'où il résulte que la Terreur peut tendre à se prolonger au delà des nécessités proprement politiques, à cause de ses avantages économiques. Certes, il peut paraître absurde, dans ces conditions, de ne pas nourrir convenablement les esclaves, de les forcer à vivre dans des conditions si misérables et si malsaines qu'ils meurent très rapidement. Mais raisonner ainsi, c'est oublier que le renouvellement des esclaves est gratuit, puisqu'il est assuré par les condamnations des tribunaux, les déportations collectives et la privation de la carte de travail. Il est probable, — cela doit se calculer — que le travail fourni par les condamnés sous-alimentés que l'on renouvelle rapidement au fur et à mesure des pertes subies est d'un prix de revient plus bas que le travail fourni par des hommes en bonne santé et normalement nourris. On sait

aussi qu'un certain délabrement physiologique accroît la docilité, rend les révoltes impossibles et permet de diminuer la surveillance (autre économie). Enfin, on n'oublie pas que le bagne est le bagne, qu'il doit inspirer à tous respect et crainte, et qu'il ne faut pas qu'il ait trop douce réputation. La fonction répressive ne devient jamais totalement inutile, et elle n'est jamais oubliée tout en passant progressivement au second plan. A la limite, on peut imaginer une épuration — c'est-à-dire une *razzia* d'esclaves — où la répression ne serait qu'un prétexte, et dont la seule raison d'être serait le besoin de main-d'œuvre gratuite. En fait, il y a peu de chances pour que ce cas se produise jamais : car il y a toujours des motifs à épuration, il y a toujours des mécontentements qui se trahissent, des fautes contre la discipline, des relâchements ou des négligences dans le travail.

On a donc publié des cartes : naturellement, ces cartes doivent être sujettes à caution, car il n'est pas probable qu'aucun fonctionnaire se tienne à la disposition des journalistes étrangers pour leur communiquer l'emplacement exact des divers chantiers du *Gulag*. On a même publié, en Amérique, des photographies des enfants du *Gulag* : ces photographies où la peau du thorax semble aspirée par le vide intérieur, à travers les côtes, où les bras sont des os friables, étonnamment minces, et où se tient bien droite, face à l'opérateur, une tête de mort avec deux yeux vivants. Mais chacun sait qu'on peut maquiller des photographies, ou plus simplement publier des photographies prises dans les camps allemands en disant qu'elles viennent des camps russes. On a aussi publié des témoignages, des témoignages de gens qui avaient été internés dans les chantiers de travail forcé, qui y avaient vécu, — si on appelle cela vivre, — qui en étaient sortis — il arrive que l'on en sorte. Mais ces témoins, comme tous les témoins, peuvent être contestés. On peut dire qu'ils mentent. On peut même dire qu'ils sont payés pour mentir. On peut dire qu'ils exagèrent. On peut dire que les chantiers de travail forcé n'existent pas. Ou qu'ils ne sont pas aussi

nombreux qu'on le prétend. Ou qu'ils ne sont pas aussi terribles qu'on le prétend. On peut tout dire.

A supposer même que les témoins qui sortent des camps soient sincères, ils ne sont pas, bien sûr, allés dans tous les camps. Ils ne peuvent témoigner que sur les camps où ils sont allés. Ainsi, les évaluations qu'on fait du nombre total des esclaves, en U. R. S. S., sont comme les cartes où les emplacements des camps sont figurés. Ce sont des généralisations hypothétiques, où sont extrapolés des renseignements fragmentaires. D'ailleurs, les chiffres varient. Dix millions, disent les uns. Treize, quinze millions, disent les autres. Quelqu'un est allé jusqu'à dix-neuf millions, ce qui paraît invraisemblable. Mais pourquoi dix-neuf millions est-il un chiffre plus invraisemblable que dix millions? Dix millions, cela veut dire qu'un habitant de l'U. R. S. S. sur vingt est un esclave pénitenciaire. Cela veut dire — la durée moyenne de l'existence dans les bagnes étant inférieure à dix ans — qu'il meurt tous les jours trois ou quatre mille de ces esclaves (il meurt tous les jours, en France, environ dix-huit cents Français). Trois ou quatre mille par jour, un toutes les vingt secondes : et comme la population des camps, en dépit de cette mortalité, reste à peu près constante, comme le renouvellement est assuré, cela veut dire aussi que tous les ans, un million de condamnés environ entrent dans les bagnes (il naît chaque année huit cent mille Français) : que toutes les vingt secondes, en U. R. S. S., une main se pose sur une épaule et la trappe se referme sur un vivant.

Si cela est ainsi, il s'agit de quelque chose qui n'a de précédent et de ressemblance en aucun moment de l'histoire connue, de quelque chose auprès de quoi l'activité de l'Inquisition ou les persécutions des Chrétiens des premiers siècles, ou la Terreur de 1793, font assez bénigne figure. Si cela est ainsi... Mais où sont les preuves? protestent les apologistes des institutions et des méthodes soviétiques. Où sont les preuves? répètent peut-être, après eux, quelques historiens scrupuleux. Calomnies, calomnies antisoviétiques, re-

prennent en chœur les premiers : le capitalisme anglo-saxon, animateur de la croisade antisoviétique, crée la légende des camps de travail forcé avec l'aide de documents truqués et d'agents provocateurs. Calomnies, calomnies antiallemandes, entendions-nous dire il y a cinq ou six ans à propos des rumeurs qui couraient la France occupée sur les camps d'extermination : le capitalisme anglo-saxon, animateur de la croisade antihitlérienne... Il n'y avait pas davantage de preuves. Il n'y avait pas davantage de certitudes. Il a fallu que les soldats alliés pussent se promener, l'arme à la bretelle, les journalistes alliés, le carnet et le crayon en mains, dans tous les coins du territoire allemand, pour qu'on sût de façon irrécusable ce que des millions d'Allemands ignoraient eux-mêmes, ce que des millions d'autres ne faisaient que soupçonner : que la tyrannie abattue avait bien posé sur son front cette sombre couronne dont les fleurons s'appelaient Auschwitz, Ravensbrück, Dachau, Maïdenek, Dora. Il n'y avait pas plus de preuves contre l'Allemagne nazie qu'il n'y a de preuves contre l'Union soviétique : et pourtant, il était infiniment plus facile pour un étranger, avant 1939, de circuler à son gré dans l'Allemagne nazie, qu'il n'est possible aujourd'hui au même étranger de circuler dans l'Union soviétique.

Ce n'est là qu'une présomption, pourra-t-on dire encore ; et il y a aussi présomption inverse, présomption de calomnie contre l'Union soviétique ; car les nations capitalistes, qui sont engagées dans une lutte à mort contre l'Union soviétique, ne doivent, logiquement, négliger aucune manœuvre pour discréditer l'ennemi. Aucune des preuves fournies n'a été absolument convaincante. Les documents peuvent être des faux, les témoignages peuvent être achetés. Les Victor Serge, les Buber Neumann, les Margoline peuvent être des agents provocateurs. Si quelqu'un déclare qu'il y a en U. R. S. S. des camps de travail forcé, ou des « purges », ou le contrôle d'une police omniprésente, ou la terreur, ou la misère sous quelque forme que ce soit, c'est assurément que

ce quelqu'un est un adversaire de l'Union soviétique : et si ce quelqu'un est un adversaire de l'Union soviétique, il veut nuire à l'Union soviétique ; et s'il veut nuire à l'Union soviétique, il apporte peut-être un faux témoignage. C'est un raisonnement qui se tient.

Admettons donc que les témoignages fournis, si nombreux qu'ils soient, si étroitement qu'ils concordent, ne constituent pas la preuve décisive, parce qu'on peut à la rigueur admettre qu'ils sont les divers éléments d'une gigantesque manœuvre de propagande antisoviétique. Admettons qu'il nous manque encore la preuve décisive, la preuve irréfutable que les camps de travail forcé existent, ou qu'ils n'existent pas. Quelle preuve les évadés du monde soviétique peuvent-ils donner, plus évidente que leurs affirmations : « J'y étais. C'était dans telle province. Nous avions tant de grammes de pain à manger par jour. Nous vivions ainsi. Nous mourions ainsi. » Quelle preuve? Aucune. Ils ne peuvent pas apporter en Occident, sous leur bras, le bagne d'où ils sont sortis, pour nous le montrer. Toutes les preuves positives qui pouvaient être fournies ont été fournies. En revanche, il est une preuve négative qui n'a pas été fournie. Nous autres qui croyons à l'existence des bagnes soviétiques, nous apportons dans le débat les preuves que nous pouvons avoir, c'est-à-dire les déclarations de ceux qui ont vu, et qui ont vécu cette abomination. Que ces preuves soient contestables comme presque toutes les preuves humaines, cela est possible. Mais l'affirmation que ces preuves sont fausses est au moins aussi contestable. Si les camps de travail forcé existent, cela est affirmé par ceux qui, bien malgré eux, y sont allés voir. S'ils n'existent pas, cela doit pouvoir être vérifié par les mêmes méthodes. Il suffit d'y aller voir.

Or, il est précisément interdit d'y aller voir. Il est précisément impossible à une commission d'enquête internationale, munie de ces cartes — douteuses, hypothétiques — où sont figurés les emplacements du *Gulag*, de se rendre librement aux points indiqués, de constater de façon irrécusable que les

Serge, les Buber-Neumann, les Margoline ont menti, que là où nous *supposons* que se trouvent les bagnes politiques, il n'y a que de paisibles campagnes, habitées par de libres villageois, prospères et bien nourris. Voilà pourtant le moyen, le seul moyen de fermer la bouche aux calomniateurs de l'U. R. S. S. : l'ouverture des portes, la libre circulation des étrangers à travers tout le territoire. S'il y a calomnies, les calomnies n'ont pu naître qu'en raison des interdictions, des mystères dont s'enveloppent ces régions inabordables. La solution est très simple. Il n'y a qu'à *faire la lumière*.

Imaginons un instant que la presse soviétique publie le témoignage d'un citoyen américain, affirmant qu'il existe, sur le territoire des États-Unis, des centaines de chantiers de travail forcé où dix millions de progressistes, partisans de M. Wallace, de traîtres, de saboteurs, d'ouvriers paresseux et de fonctionnaires prévaricateurs sont condamnés à un esclavage sans espoir. J'imagine que quelques centaines de journalistes de tous les pays du monde se précipiteraient aux guichets des compagnies d'aviation pour aller prendre des renseignements sur place. S'ils ne trouvaient pas, aux endroits indiqués, l'ombre d'un pénitencier, on saurait à quoi s'en tenir. S'ils découvraient dans les enclos gardés par des fils électrifiés et des sentinelles sur des miradors, des escouades hirsutes d'animaux humains, habillés de haillons, les pieds nus entourés de loques, occupées à défoncer la terre ou à couper du bois par 20 degrés au-dessous de zéro, on saurait aussi à quoi s'en tenir. Mais si le gouvernement des États-Unis leur refusait l'accès aux régions suspectes, ou tout simplement l'accès au territoire des États-Unis, on saurait encore à quoi s'en tenir.

Il n'est, on l'avouera, guère admissible que toutes les rumeurs, ou toutes les informations plus précises, concernant les diverses formes de la Terreur en U. R. S. S. soient le produit d'imaginations dépravées ou l'effet des manœuvres démoniaques des agents capitalistes. Ce qu'on pourrait à la rigueur admettre, c'est que les informations, venues des

victimes de la répression, sont partiales et infidèles, altérées par le souvenir des souffrances endurées, que les rumeurs sont nourries de faux bruits et d'exagérations. Mais, dans ce cas, c'est à l'État victime de la diffamation qu'il appartiendrait de rétablir la juste mesure des faits. Ce qui fait qu'il nous faut bien nous fier aux accusateurs, c'est que leurs accusations sont invérifiables non pas de leur fait, mais du fait de ceux qu'ils accusent.

Il resterait d'ailleurs à savoir si les hommes qui ont la responsabilité de l'avenir national de l'U. R. S. S. et de la conquête du monde par l'idéologie marxiste-léniniste-staliniste *désirent* véritablement être lavés de l'accusation de terrorisme. Ce n'est pas certain. Ce n'est même pas probable. Car la Révolution a besoin de la terreur non seulement pour se faire craindre, mais aussi pour se faire aimer.

★

C'est un fait : le monde collectiviste, le monde des institutions, des mœurs, des valeurs collectivistes paraît inacceptable à tous ceux qui, dans l'univers, ne se sont pas ralliés au marxisme d'obédience soviétique et ne l'ont pas accepté dans toutes ses conséquences. Plus qu'inacceptable : épouvantable. Les cadavres innombrables que la Révolution croit nécessaire d'étendre sur son chemin selon un mystérieux rite propitiatoire, ces méthodes d'élimination rigoureuse, de « liquidation physique » appliquées à des classes entières pour la satisfaction de primaires en proie au délire sado-scientifique ; cette nuit faite pour tous les yeux, tous les esprits, sur ce qui n'est pas la vérité d'État, d'ailleurs changeante d'un jour à l'autre ; l'extraordinaire développement de l'institution policière ; la dénonciation mutuelle érigée en devoir civique ; la promiscuité imposée comme style de vie à tous les citoyens pour étouffer dès l'origine toute possibilité de complot ; les ignobles confessions publiques ; les procès politiques où les accusés rampent devant leurs juges

et se muent en agents provocateurs ; les frontières gardées par les fils électrisés, les soldats en armes, les chiens ; les déportations collectives ; la « rééducation » ; la carte de travail qu'on retire à ceux qui se sont permis de n'être pas d'accord ; l'esclavage pénitenciaire imposé à des millions d'hommes ; la justice fournissant à l'État des lots de condamnés en guise de main-d'œuvre économique pour les grands travaux ; tout cela entoure les frontières de l'Union soviétique et de ses états vassaux d'une légende assez sinistre, comparable à la légende dont l'Allemagne hitlérienne s'était entourée, mais plus inquiétante encore, moins théâtrale, moins bruyante, moins déclamatoire, avec de grandes nappes de silence jetées sur des régions entières, une impossibilité de rien savoir de certain qui laisse le champ libre aux imaginations les plus paniques et les plus horrifiées.

A l'égard de cette légende, l'attitude du pouvoir soviétique et de ses porte-parole reste ambiguë. Il semble que ceux qui en sont l'objet la jugent en même temps flatteuse et indigne, utile et préjudiciable, et qu'ils la combattent sans la vouloir détruire, qu'il la dénoncent comme le fruit des manœuvres déloyales de leurs ennemis alors qu'ils en sont eux-mêmes les premiers auteurs. Ne cherchons pas en effet, pour l'instant, à savoir si ces clichés grandioses et terrifiants, si ce flamboiement d'incendies, ces ruisseaux de sang, ce char de Jaggernaut écrasant les hommes sur le chemin de l'inflexible Histoire, ce prestige d'une force prête à tout, que rien ne dévie, que rien ne fléchit, cette invitation à trembler pour tous les adversaires et cette promesse de mort qui leur est faite, en un mot tous les poncifs de la Révolution Terrible, sont conformes ou non à la réalité des événements révolutionnaires, tels qu'ils se sont produits ou tels qu'ils peuvent se produire. Si la Révolution prolétarienne a un visage peu rassurant, peu bénin, peu amical, même aux yeux de bien des gens qui n'ont rien à voir ni avec les grands conseils d'administration, ni avec le Jockey Club, ni avec le Bottin mondain, ce n'est pas, d'abord, parce que les aboyeurs à la

solde du capitalisme ont diffamé la Révolution. C'est parce que la Révolution elle-même s'est annoncée à nous, ou à nos parents et grands-parents, comme une personne assez redoutable, qui arrivait pour mettre les gens au pas, régler les comptes et couper les têtes. Les navires russes conquis par les partisans de Lénine en 1917 furent rebaptisés *Marat* et *Commune de Paris*, ce qui signifiait un désir de se rattacher à des traditions dont on peut penser ce qu'on voudra, mais non qu'elles sont à proprement parler humanitaires : et Karl Marx lui-même, qui n'était pas un Carrier, mais un philosophe-économiste de grande valeur, un agitateur de congrès, et, dans sa vie privée, un barbu assez pacifique, avait pris la peine d'annoncer, dans de nombreux textes, que la conquête du pouvoir par les prolétaires serait accompagnée et suivie d'un grand massacre de bourgeois. Les spécialistes de la propagande communiste ne peuvent donc, sans quelque mauvaise foi, s'indigner d'images aussi grossières que celle de l'homme-au-couteau-entre-les-dents, car ces mêmes propagandistes ont couvert d'assez de sarcasmes les apôtres de la non-violence, à commencer par le Christ et à finir par Gandhi. La Révolution agit, et veut agir, par l'intimidation autant que par la séduction, par l'appel à la violence autant que par l'appel à la solidarité des opprimés, par l'image de l'agonie sanglante des oppresseurs autant que par l'image des lendemains qui chantent. Je ne dis pas que la Révolution ait tort. Ce n'est pas ici le problème. Il peut se faire que la Révolution doive frayer sa voie par des moyens guerriers, brutaux, impitoyables, et qu'elle doive se glorifier à l'avance de cette vocation apocalyptique pour déconcerter ses ennemis et flatter dans ses soldats des passions utiles. Mais il est, dans ces conditions, difficile à ses apologistes de s'indigner sincèrement lorsque, de bonne guerre, les adversaires de la Révolution cherchent à exploiter contre elle cette Terreur que précisément elle a cherché à répandre autour d'elle. Lorsqu'on s'est revêtu de la peau du lion, on ne peut s'étonner de n'être pas traité en brebis de pastorale. Qu'on m'entende bien : il

est peut-être de bonne tactique d'être selon les moments le lion et la brebis de pastorale, d'appliquer un terrible programme d'extermination lorsqu'on est le plus fort et d'en appeler au cœur des tendres lorsqu'on est le plus faible, d'invoquer selon les moments les égards dus au citoyen paisible et les sanglants privilèges de l'exécuteur d'une besogne de salut public, la défense de l'ordre (démocratique) contre les factieux (de droite) et la liquidation de l'ordre (capitaliste : le même) par le prolétariat insurgé, de crier à l'attentat contre la personne humaine lorsque une condamnation frappe quelqu'un de votre camp, et à l'indulgence scandaleuse lorsqu'elle frappe quelqu'un d'en face, d'être tour à tour un défenseur de la paix et un combattant héroïque sur le front de la lutte des classes. *Je suis oiseau... Je suis souris...* Oui, tout cela est même certainement de bonne tactique. Mais ce qui est de bonne tactique n'est pas ce qui est de bonne foi.

Il est donc clair, dans certaines circonstances et lorsqu'il s'agit de conquérir certaines adhésions, que la propagande révolutionnaire a intérêt à proclamer que toutes les rumeurs concernant les purges sanglantes, la dékoulakisation ou les camps de travail en U. R. S. S. sont l'œuvre de calomniateurs abominables, que seuls en U. R. S. S. quelques saboteurs et quelques traîtres subissent des rigueurs d'ailleurs justifiées, que l'immense majorité ne connaît que bien-être, liberté, bonheur familial et travail enthousiaste : mais que, dans d'autres circonstances, lorsqu'il s'agit de décourager certaines résistances, de promettre une satisfaction à certains ressentiments, de durcir la volonté combative des militants par des images de péril, de lutte à main armée, de destruction de l'adversaire, c'est à la mythologie terrifiante (exaltante dans la mesure où elle est terrifiante) que l'on a recours. La Révolution prolétarienne ne sera pas aussi sanglante que ses adversaires veulent le faire croire? C'est possible. Mais ce sont les révolutionnaires eux-mêmes qui ont voulu nous donner d'elle une image sanglante. L'U. R. S. S. n'est pas le pays de la Terreur? C'est possible. Mais ses chefs

ont tout fait pour nous le donner à penser. La réputation que s'est faite le prolétariat révolutionnaire, de combattant intraitable et de vainqueur implacable, lui est venue de ses propres doctrinaires, de ses propres porte-parole, de ses propres chefs, de ses propres agents de publicité. C'est lui qui a voulu tracer de lui-même, dans le cœur résolu de ses partisans et dans le cœur angoissé de ses adversaires, tracer de lui-même cette image dont les bagnes politiques et leurs millions de travailleurs esclaves sont un des traits dominants.

★

Je ne savais rien, quand j'écrivais ce qui précède, au début de novembre, de l'appel qu'allait lancer M. David Rousset pour une commission internationale chargée d'enquêter sur les camps soviétiques. Mais la réaction communiste (par la voix de M. Daix dans « Les Lettres françaises » est venue exactement confirmer ma remarque finale. On a couvert d'injures M. David Rousset ; on rejette *a priori* l'idée d'une commission d'enquête ; mais on admet l'existence des camps ; on explique même que leur rôle est de « libérer de l'oppression (capitaliste) les oppresseurs eux-mêmes » — autrement dit, de les amener à la connaissance de la Vérité par des tourments expiatoires. Ainsi on ne reconnaît pas ouvertement, cyniquement, l'existence de camps analogues aux camps nazis, mais on ne la nie pas non plus. Ceux qui parlent des camps sont des calomniateurs. Mais les camps sont quand même là. A bon entendeur salut. Il s'agit de rassurer l'opinion, tout en continuant à la terroriser. La Révolution, ce doit être la Vérité, le Bonheur, etc., mais ce doit être en même temps la face de Gorgone. Toutes ses justifications restent donc ambiguës.

THIERRY MAULNIER.

MRS. CHRISTOPHER

(Suite) (1)

QUATRIÈME PARTIE

CAMDEN TOWN

I

Le dernier à quitter la maison de Sine le soir du meurtre, fut Giles Bilterland le jeune docteur. Il y avait eu dans sa courte vie beaucoup de choses pour lesquelles on aurait pu le faire chanter, aussi le chantage que Sine exerçait sur lui, pour une raison facile à deviner, ne l'avait jamais accablé outre mesure. Malgré tout le joug était pesant, et en éteignant les lampes à gaz qui grésillaient dans la chambre, Giles envoya un baiser au cadavre. Il éprouvait un sentiment de soulagement si profond qu'il eut la force de ne pas s'affoler quand l'obscurité apporta les forces mauvaises qui attendaient l'extinction des feux.

Mais que faire? Impossible de laisser brûler les lampes. Au petit matin, en voyant une raie de lumière à travers les rideaux, un agent curieux pourrait s'inquiéter... Plus tard le meurtre serait découvert, mieux cela vaudrait pour cette étrange Mrs. Christopher, leur bienfaitrice. Pauvre sotte, elle méritait bien qu'on l'aide !

Giles n'avait pas de lampe électrique ; mais il se dit que Sine était homme à faire des économies chez lui. Il devait y avoir des allume-feu sur la cheminée. Il frotta une allumette et se retourna. Il avait raison : un pot d'allume-feu se trouvait derrière la pendule. Il en prit un, l'alluma ; et brandissant

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 20-21, 22 et 23.

devant lui cet humble et précaire flambeau, il se précipita vers la porte d'entrée, qu'il ouvrit toute grande, juste au moment où, derrière la petite flamme vacillante, s'élevait un horrible bourdonnement maléfique.

« Ouf ! » Giles poussa un grand soupir, et il eut la présence d'esprit de fermer doucement la porte avant de s'éloigner dans la nuit. Pardessus flottant, chapeau sur l'œil, il descendit rapidement Hampstead Lane. Il était petit, cinq pieds quatre pouces, trapu, épais, avec un gros visage de chat, à la lèvre mince et au nez plat. Il descendit la rue d'un pas ferme. Une sensation grandissante de liberté l'envahit. Après Spaniards Road, il tourna, et prit la pente embroussaillée de l'East Heath. Là il ralentit.

« Plus de rendez-vous, plus d'extorsions, plus rien que moi, désormais ! » fit-il joyeusement. Dans sa poche sa main se referma sur les vingt-cinq billets qu'il avait apportés pour Sine. Il avait été forcé d'accumuler des dettes, et de se lancer dans des combinaisons louches pour payer le silence du maître-chanteur sur cet accident déjà ancien. C'était un souci constant : il avait joué toute la nuit précédente pour gagner cet argent. Et il était médecin ! Qui sait si un vieillard ou une jeune femme n'avait pas frappé à sa porte pour un accouchement ou un accident... « Je vais enfin pouvoir arriver à quelque chose ! » lança-t-il d'un ton vainqueur. Il traversa Hampstead, Lane d'un bon pas ; son nez camus se dilatait dans l'air frais de la nuit. « J'ai pris l'habitude d'accepter beaucoup trop de choses depuis quelques années : l'odeur de la saleté et de la mort, le goût de la mauvaise nourriture, la rugosité des étoffes grossières. L'avenir n'a pas besoin d'être aussi sordide ! » Depuis longtemps il ne s'était pas senti aussi heureux, aussi confiant... « Un meurtre comme celui de ce soir, c'est propre, c'est irrévocable, quel soulagement ! »

Il devint sensible à la nuit et au clair de lune. Le grand étang du Vale of Health faisait de longs plis argentés. A travers la moiteur qui flottait dans l'air, légère comme des fils de la Vierge, une lumière laiteuse et chatoyante montait vers la lointaine splendeur du ciel sillonné de majestueux nuages blancs.

Devant lui, Londres semblait une blanche vapeur sous la lune. « Londres, pour la première fois je ne me sens pas écrasé... Tout va s'arranger, grâce à cette folle de Mrs. ... comment s'appelle-t-elle donc? Il ne faut pas que j'oublie ce nom-là ! Mrs. Christopher ! »

Son pouvoir le grisait : connaître la meurtrière ! la police ne pouvait pas en dire autant.

Il était arrivé au terminus de l'autobus de Hampstead. Il entra dans un café et commanda du thé fort. Son chapeau enlevé, Giles paraissait plus que ses vingt-huit ans. Malgré des traits réguliers, il était laid. Son visage était pâle, rond et bosselé comme un sac de clous, et sa peau blanche comme une amande. Ses yeux étaient curieusement globuleux ; on avait l'impression qu'ils allaient déborder et couler le long de ses joues. Il avait d'épais cheveux châtains-roux bien brossés, avec une raie sur le côté. Assis à une table sur laquelle il pianotait avec une de ses grandes mains sinistres, il buvait tasse après tasse de thé noir et bouillant, tout en élaborant mille projets d'avenir...

— Vous désirez manger quelque chose? lui demanda une serveuse au teint brun.

— Non, allez-vous en, dit-il avec insolence. Sa voix sifflait entre ses dents serrées.

Il avait une sainte horreur des femmes, c'était un des nombreux dégoûts qui compliquaient son existence. Les femmes ne l'avaient pas fait souffrir. Il ne leur en avait pas donné l'occasion. Mais il les détestait toutes par principe. Sa mère l'avait toujours tendrement aimé, et ce soir une femme venait de le délivrer d'un joug insupportable et de lui donner un nouveau départ dans la vie. Mais il ne lui vînt pas à l'idée d'adresser un mot aimable à la serveuse. Il haïssait l'individualité des femmes, leur terrifiant instinct de possession, le matérialisme qui se cache sous leurs dehors tendres et charmeurs. Il les trouvait tout à la fois mystérieuses, idiotes, rusées ; et leur attribuait les pires intentions.

— Mal luné, hein?

— Et alors, ça vous regarde? riposta-t-il.

Elle ne put pas soutenir son regard insolent et s'en alla, mécontente, en murmurant.

Il alluma une cigarette et retourna à ses pensées.

Sur le mur du café une affiche était collée, pour conseiller l'achat régulier de grandes quantités d'un chocolat provincial. Une fille qui clignait de l'œil était peinte sur l'affiche pour la rendre plus persuasive. En l'apercevant, Giles fronça les sourcils. Ce visage lui en rappelait un autre, fardé, impudent, agressif. Celui de Mrs. Petromayne. Les mots se mirent à danser dans sa tête : « Mrs. Petromayne vous convie chez elle ce soir à neuf heures, pour la tuer. » Ces mots résumaient

assez bien toute l'affaire. De nouveau il entendit le bruit des trains. Toute cette nuit-là les trains avaient roulé, car Mrs. Petromayne avait un appartement au-dessus du métro et les trains qui passaient bruyamment dans les longs tunnels pleins d'échos, résonnaient jusque dans sa chambre. Roulent, roulent, les roues se hâtent et le sang gicle en cadence. Y a-t-il jamais eu au monde tant de sang? Des ruisseaux de sang, du sang partout à l'odeur fade et Giles le fait couler.

Il était aussi pauvre qu'aujourd'hui, et Mrs. Petromayne avait fait miroiter à ses yeux la coquette somme de cent livres. Cent livres pour une petite, une toute petite opération illégale. Si l'opération réussit, et qu'on est pris, c'est la prison pour six mois. Si l'opération ne réussit pas, Mrs. Petromayne et son amant donnent l'assurance qu'on ne posera aucune question.

Tout alla mal, un vrai cauchemar. Mais ils tinrent parole. On enterra Mrs. Petromayne sans scandale. Giles ne passa pas en jugement pour homicide, et ne fut pas rayé de l'Ordre des Médecins. Il aurait été en sûreté si quelques mois plus tard l'amant de la morte n'avait confié toute l'histoire à son ami : Montgomery Sine...

Sine fut fort peiné pour Giles. Si peiné qu'il se sentit forcé de lui écrire et de l'inviter chez lui pour lui exprimer sa compassion. Car il ne fait pas bon s'épancher par correspondance. Les prisons regorgent de gens à la plume trop facile.

Giles alla voir cet homme compréhensif. Et Sine lui dit que bien entendu il n'irait pas informer l'Ordre des Médecins de cet avortement (avortement d'ailleurs fort réussi, en dépit de la mort de l'opérée). Une telle initiative serait la ruine de ce jeune homme qui avait besoin de tout l'argent possible pour monter son cabinet. C'était la pauvreté qui l'avait poussé à entreprendre une pareille opération (fort réussie d'ailleurs). Oui, oui, Sine comprenait. Il avait étudié l'humanité. Il compatissait. Seulement il fallait qu'il vive lui aussi. Sa compréhension, sa sympathie, son silence surtout étaient choses précieuses... Giles aurait à les payer. Non ! ce n'était pas dégoûtant. C'était sûrement moins criminel que de gagner de l'argent, comme Giles, en faisant de la pauvre Mrs. Petromayne un précoce cadavre...

Quoi ! Giles parlait d'aller à la police. Mais qu'à cela ne tienne ! Sine irait avec lui. La police s'intéressait aux avortements autant qu'aux chantages. Ils iraient s'accuser bras dessus bras dessous. Ils s'en donneraient à cœur joie !

Ah, voilà qui était plus raisonnable ! Sine ne s'attendait pas à moins de la part de Giles. Giles avait reçu une éducation coûteuse ; on lui avait acheté beaucoup de science. Pour son bien ou pour son mal, peu importe... On lui avait appris à se servir de sa raison. Combien il voulait ? Pas beaucoup. Ses prétentions étaient tout ce qu'il y a de plus modestes. Il n'avait rien d'un tyran. Il se contenterait de vingt-cinq livres de temps en temps, quand il en aurait besoin. Il en aurait besoin une fois par mois, probablement. Bien peu de chose avouez-le, pour parer à la ruine totale.

Il aurait volontiers demandé une certaine somme payable en une seule fois, et tout aurait été dit. Mais il savait fort bien que Giles ne disposait pas de beaucoup d'argent, et il se contenterait d'une petite mensualité de vingt-cinq livres.

Ainsi le chantage avait débuté, et continué jusqu'à la mort de Sine. « Mais maintenant grâce à Mrs. Christopher, (impulsive et complaisante créature !) la route est libre ! Sine est mort ! Les roues des trains n'ont plus besoin de grincer dans ma tête, l'accident pour lequel on m'a fait chanter se détache de moi comme des écailles... »

Il appela la serveuse.

— Combien ?

— Quatre pence.

Il lui donna six pence.

— Gardez la monnaie.

Son visage exprimait le mépris qu'il ressentait pour toutes les serveuses du monde...

— Merci beaucoup.

La serveuse suivit des yeux le petit jeune homme au pardessus trop long et flottant. Elle n'avait pas fait d'études et n'avait pas appris à parler correctement ; elle était inculte. Mais elle avait eu le loisir d'observer chaque jour la foule des clients auxquels elle servait à boire et à manger.

Elle regarda s'éloigner Giles et pensa :

« Il me donne un pourboire, un présent, avec haine ! Ça se voyait dans ses petits yeux ! et ils appellent çà de la bonté ! donner un cadeau sans y mettre son cœur. Un criminel qui vous donne une montre volée avec affection et respect, a plus de bonté que ce type et les autres qui vous donnent deux pence, ou deux mille livres, avec des sentiments de haine et de mépris. Ou pis encore, sans aucun sentiment du tout... »

II

En sortant du café, Giles chercha un autobus pour rentrer chez lui. Il vivait dans un appartement au-dessus de son cabinet médical, qui se trouvait dans le quartier ouvrier de Camden Town. Quand il arriva, le clair de lune embellissait tout. Mais les rues misérables où sa pauvreté le forçait à rester pour gagner sa vie, lui semblaient plus sordides encore sous la lune... Ces rues sont assez lugubres le jour... mais en ce moment, baignées dans cette lumière surnaturelle, on dirait un royaume dantesque, une terre sans vie.

Il se trouva bientôt devant chez lui. (Autrefois c'était une épicerie, entre une boucherie-charcuterie et un club d'ouvriers.) De l'autre côté de la rue, une fabrique de savon, dont les machines brassaient et trituraient tout le jour. Et une maison particulière dont le rez-de-chaussée avait été transformé en établissement de bains turcs. (D'ailleurs, on se demandait quels bénéfices le vieux propriétaire pouvait bien réaliser dans un quartier aussi arriéré : personne n'allait jamais chez lui, même pas pour se payer une rigolade dans ce temple mystérieux...)

La vitrine de Giles était peinte en noire à mi-hauteur, et sur ce noir, de grandes lettres de cuivre avertissaient qu'il y avait un médecin dans l'immeuble.

Dr Giles BILTERLAND
reçoit : le matin de 9 h. 30 à 10 h. 30
et le soir de 5 h. 30 à 6 h. 30
excepté le jeudi et le dimanche.

Un G.-P. obligé d'exercer la médecine au milieu de pareils taudis !... Chaque fois que Giles regardait sa devanture il bouillait de colère. Quelle insulte ! Et cette rue affreuse ! et cet infâme cabinet !

Il pensait avec convoitise à ces cabinets de consultation de Harley Street... des boutons de porte en argent, une tenue spéciale pour le matin, un monocle, une secrétaire pour introduire les malades, une Rolls Royce... Quelle puissance là-

dedans, se disait-il. Voilà la vraie vie... Au fond, je me suis fait docteur par volonté de puissance. La médecine, c'est une profession qui confère aux plus stupides un pouvoir de vie et de mort... La plupart des praticiens sont tout ce qu'il y a de plus intègre, naturellement... Mais tout de même, de temps, en temps, on se rappelle : et c'est la gloire... Pas de gloire à Camden Town !

Tout en réfléchissant, Giles s'introduisit dans sa maison de Camden Town par une porte de côté, et monta l'escalier en trébuchant. Il entra bruyamment dans une grande salle d'attente pauvrement meublée, et ses yeux tombèrent sur le seul être qu'il eût jamais aimé, son jeune frère Fred.

Fred avait dix-neuf ans. Il était assis devant la table, au milieu de ses livres. La lumière de deux lampes à gaz de la cheminée éclairait à peine son beau visage aux traits tirés. Mais en le voyant, Giles ressentit une fois de plus la violence de son affection pour son frère. Il se disait souvent : « Si ce n'était pas pour Fred, je me damnerais plus encore que je ne fais ! » Mais il ne l'aurait avoué à personne.

— Qu'est-ce que tu fais, mon petit, demanda-t-il affectueusement.

— Je lis des poèmes d'amour.

Le jeune homme leva la tête en souriant. Il avait l'air vif et gai. Rien de vague ou de lunaire en lui.

— Mon pauvre Fred ! s'exclama Giles d'un air d'inquiétude ironique. Mais c'est de la guimauve ! Tiens ! attends une minute !

Le chapeau rejeté en arrière et le pardessus ouvert, Giles alla fouiller dans son bureau et en tira quelques papiers.

— Écoute çà, ordonna-t-il. Il se mit à lire à voix haute, en minaudant.

« Si les hommes pouvaient voir sous la peau, la vúe des femmes suffirait à les dégoûter. Considérez ce qui se cache dans leurs narines, leurs gorges, leurs ventres. De l'ordure partout. Et nous, qui ne pourrions toucher du bout des doigts des vomissures, ou du fumier, comment pouvons désirer serrer dans nos bras un sac d'excréments. »

Giles se pencha sur son frère avec une grimace de triomphe.

— Là, mon cher Fred, n'est-ce pas un joli portrait de tes gracieuses jeunes filles? Ode de Cluny. Par un auteur lucide.

Fred, habitué à son frère, dit avec une douce indulgence.

— Est-il écrit que notre sexe est exempt de toutes ces

misères? Nous aussi nous nous mouchons et nous sentons mauvais. Les hommes ne sont pas faits à l'image des anges que je sache!

— Je vais te dire quelque chose : tu lis beaucoup trop.

— Non, je ne lis pas assez, au contraire. Crois-moi! Je ne peux rien faire d'autre : laisse-moi aimer mes livres! Je n'ai pas de profession et tu ne veux pas que je travaille, dans un bureau ou ailleurs, pour pouvoir te donner un peu d'argent.

— Ah, non, je ne veux pas! lança Giles d'un air de défi. Il se débarrassa de ses vêtements de ville et resta debout devant le feu.

Brusquement il se mit à parler :

— Fred, depuis que tu as quitté Winton, tu ne sais pas ce que j'ai pu regretter de ne pas avoir assez d'argent pour t'envoyer à l'Université ou dans une École de dessin, comme tu en avais envie. Mais nos chers parents défunts nous ont laissé tout juste de quoi payer tes études à Winton, et leurs dettes. En ce qui me concerne, tu sais que j'ai eu à me débattre... Je me demande pourquoi les parents mettent des enfants au monde, les habituent à une vie aisée, et meurent sans crier gare à quelques mois d'intervalle, sans rien laisser aux dits enfants pour continuer à mener le même train de vie. C'est rudement mal organisé!

Fred regarda son frère d'un air pensif.

— Mais Giles, dit-il doucement, père ne pouvait pas prévoir la crise.

— On doit toujours prévoir les crises; répondit Giles sans ménagement. Parce que les crises font partie de la vie. Notre père était un pauvre imbécile. Investir tout son or dans une seule affaire, c'est jouer avec le feu.

— Ne le ridiculise pas trop... Il a été bon pour nous. Il nous aimait et il était fier de nous.

— Fier de lui-même, aussi, ajouta Giles. Fier d'avoir un titre ou deux dans la famille. Tout le reste est silence... S'il avait pensé un peu plus à son argent et un peu moins à sa noblesse, nous ne serions pas dans la misère aujourd'hui. Malheureusement il nous a entraînés dans sa ruine. Mais à quoi bon revenir là-dessus? Laisse-moi te dire que ce soir, pour la première fois, j'ai l'espoir d'un avenir meilleur. Ça ne va pas venir d'un seul coup. Mais j'ai... reçu de bonnes nouvelles... Et si tu veux bien patienter encore un peu, j'espère pouvoir t'envoyer dans une école de peinture.

— Merci Giles, dit Fred, de sa voix un peu rauque et

musicale. Mais ma peinture peut attendre. Je suis très heureux pour toi. Je sais bien que tu as horreur de ce quartier. Je suis si content de savoir que tu as de bons espoirs.

Giles lança un coup d'œil furtif au vieux pantalon de flanelle et aux chaussures usées de son frère. Il sortit la liasse de billets de sa poche et compta douze livres qu'il jeta sur la table.

— Tiens ! achète-toi un costume neuf, et des chaussures, qu'en dis-tu? Tu auras assez avec ça?

— Eh bien ! quelle fortune ! Mais... et toi Giles?

Le frère aîné fronça les sourcils.

— Je t'ai dit que j'ai tout ce qu'il me faut. Je vais me coucher. Tu n'as pas besoin de moi? Non? Tant mieux ! je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière. J'étais... enfin je n'ai pas dormi et ce soir je suis épuisé par ma journée. Les bonnes nouvelles sont toujours tellement inattendues... On se trouve pris de court, comme pour un malheur. Bonsoir, mon petit.

Fred entendit Giles arriver à l'étage supérieur, où se trouvaient les chambres à coucher. Il se leva, alla à son petit bureau, près de la fenêtre et y prit une vieille tirelire en fer blanc, dans laquelle il fourra les douze billets. « Il me les redemandera demain ou après demain, » se dit-il en souriant.

Il lui fut impossible de se remettre à lire. Il ferma ses livres, et les replaça tendrement sur les étagères, puis il resta debout devant le feu, tout songeur.

La lumière des lampes à gaz tombait en plein sur son visage. Il avait l'air d'avoir beaucoup souffert : les traits tirés, et un teint d'une pâleur accentuée par l'ardeur de ses yeux noirs. Il donnait une impression de douceur et de songerie ; et la flamme de ses yeux candides qui semblaient regarder au delà des choses, défiait son teint de malade et sa fragilité. Ses cheveux châtains, plus foncés que ceux de Giles étaient bouclés et séparés par une raie au milieu. Il était très maigre et plus grand que son frère.

A l'école, Fred avait aimé la poésie et le dessin. C'était un petit garçon bien sage et personne ne faisait attention à lui puisqu'il n'était ni un athlète ni « un fort en thème », et ne contribuait que très modestement au prestige de l'école.

Aujourd'hui encore, il était seul, car il n'avait pas d'argent pour sortir et se faire des amis. Et Giles, qui l'aimait, n'avait jamais essayé d'être un ami pour lui. D'ailleurs Giles partageait son temps entre ses clients crève-la-faim et des « boîtes » plutôt louches et Fred le voyait peu.

Mais il n'était pas dans son caractère de se sentir seul et abandonné. La pauvreté sauve ou détruit : Elle l'avait sauvé. Grâce à elle il avait compris l'art de faire quelque chose de rien et de vivre sans rien attendre, sans rien craindre. L'esprit libéré de toutes ces complications, il commençait à découvrir le sens de la vie telle qu'il l'avait reçue. Dans sa recherche, il était aidé par son cœur simple et patient, son grave désir de joie, sa sensibilité et son amour des choses.

Il avait mille souvenirs, plus lumineux les uns que les autres... le chant de la fauvette et du chardonneret, la consonde au bord de la source rapide, la morelle noire dans les frais sous-bois, la neige sur le gazon, toute grêlée de pattes d'oiseaux, les damiers argentés, s'envolant dans la clairière, le tendre et triste appel des pigeons, la route bordée d'une fière cavalcade de petits chênes, un insecte aux ailes tachées de noir et jaune, rêvant sur une longue feuille verte de raifort, et la bruyère, la jacinthe, le vent de Weymouth, les reines-des-près, les vesces touffues...

Il faut vivre avec la nature, pour que la vie et toutes les choses de la vie apparaissent dans leur splendeur.

Mais la beauté ne se *trouve* pas, elle *est* en nous. Tout est beau. Les lavabos publics n'ont pas besoin d'être garnis de volubilis grimpants... Le soleil, la pluie, les jeux d'ombre et de lumière, peuvent tout métamorphoser. Dans le courage du chat de Londres, qui chauffe au soleil sa vieille tête pelée, il y a un symbole de vie et d'endurance assez grand pour redonner la foi aux plus découragés...

A Camden Town, comme à la campagne, la nouvelle lune floconneuse à travers le brouillard du soir, vole dans le ciel rouge comme un pétale de rose... Et les toits prennent des teintes de lumière immaculée ; entre les cheminées, le crépuscule bleu sombre est aussi beau qu'entre les branches de l'acacia du jardin, le grand acacia, qui faisait de la fenêtre du salon une tapisserie chatoyante. Et la lumière dure et blanche de l'aube cristallise les pavés sales de la ville comme les feuilles frissonnantes de la forêt...

Dans la petite chambre étouffante de Camden Town, en dépit de la souffrance et de la fièvre, on peut devenir le bruit du vent, ou la flamme du foyer qui monte entre les lignes grises de la fumée, légère comme l'ail blanc du vallon... Une paix merveilleuse descend, et on oublie l'agitation de la journée dans l'éternité du moment. Même dans la pincée de poussière au fond du seau à charbon, il y a de quoi illu-

miner la vie, quand on a la grâce... quand on n'est pas aveugle.

Du haut de son premier étage, il voyait par-dessus les toits, les lumières des signaux de chemins de fer, qui grimpaient vers le doux ciel noir comme des roses trémières, et devenaient jaune-d'or, rouge-sang, vert-émeraude... Cette floraison fantastique avait enchanté son enfance...

Ses yeux exploraient avidement la rue pleine de lilas et de ferraille. Sous la magie de la lune, les maisons pauvres se changeaient en blocs de soude aux pâles reflets... Dans ces demeures de mystère, entre ces murs livides, tout devenait possible... Des tessons de bouteille luisaient dans le ruisseau, la rue bitumée coulait comme une rivière tranquille dans l'infinité lunaire de cette nuit enchantée. Par de là les toits fantastiques les clous d'argent de la ceinture d'Orion s'éparpillaient vers le sud-est. Un petit nuage effleuré par la lune, s'était brisé et flottait dans le ciel comme une cendre d'argent.

Plus au nord, sur le vaste plateau bleu sombre du ciel, se bousculaient d'autres nuages, pareils à des lacs salés et luisants qui se reflétaient gaiement dans les fenêtres des mansardes. C'était Camden Town « en fête » (1)...

« En ce moment, je me sens fort comme les anges... »

La bouche entr'ouverte et les yeux perdus, Fred répéta, « fort comme les anges »; et touché au cœur par la douce et poignante beauté des choses, il cacha son visage sur son bras replié et se laissa aller à son chagrin.

Juste à ce moment, quelqu'un le secoua violemment. C'était Giles, qui était redescendu pour l'entretenir d'un quelconque arrangement domestique.

— Qu'est-ce que tu fabriques? demanda-t-il avec colère. Il alluma les lampes et ferma les rideaux.

De trouver son frère en pleurs le déconcertait, le bouleversait. Mais il ne connaissait pas le langage du cœur et se réfugia dans la colère.

— Qu'est-ce qui te prend, c'est inouï! qu'est-ce qui t'arrive? Essuie-toi les yeux, et plus vite que ça! Avec tout le mauvais sang que je me fais, il faut encore que je te trouve à pleurnicher derrière mon dos! Je viens de te donner douze livres. Qu'est-ce qu'il te faut de plus? Bon Dieu, les soucis me rendront fou!

La fureur élargissait encore sa grosse figure ronde.

(1) En français dans le texte.

— Pardon, Giles ; dit son frère en reculant. Je te croyais couché.

Giles considérait le doux visage apeuré de Fred avec un mélange de dégoût et de pitié.

— Non, je n'étais pas couché — il éclata —. Mais enfin pour l'amour du ciel, qu'y a-t-il? Pourquoi pleures-tu?

— Pour rien, dit Fred en baissant les yeux.

— Pour rien ! Tu ne pleurerais pas pour rien, à moins d'être devenu fou... C'est cette poésie de malheur qui te ramollit ! Mon petit ami, la vie est trop sérieuse pour l'encombrer de poésie. Finie, la poésie ! Tu as trop changé ! Fais du sport ! Aie les deux pieds sur terre. En attendant, je veux savoir pourquoi tu pleurais. Allons, parle !

— Giles, je te l'ai déjà dit, pour rien, j'avais envie de pleurer, tout simplement. Ça peut arriver...

— Oui, à des petites filles... sermonna le docteur, tout rayonnant d'intolérance et de dureté. Je ne veux pas de ça, Fred, compris? Où serions-nous si je m'étais mis à pleurnicher moi aussi... Je n'ai que faire d'un froussard.

— Ne te fâche pas comme cela, Giles. Ne sois pas si sévère ! Je n'ai rien fait de mal, que de me laisser aller à mes sentiments. Je regrette que tu m'aies vu...

Giles explosa :

— J'ai horreur de çà, et je ne le tolererai pas ! Je n'y comprends rien et je n'aime pas ce que je ne comprends pas. Assez de pleurnicheries ! Et que je ne t'y reprenne plus !

Et il repartit se coucher en coup de vent...

Resté seul, Fred réfléchit. Il n'avait pas l'habitude de pleurer, c'était la première fois depuis bien longtemps.

Dans un coin, épinglé au mur, il y avait une carte postale de la Bénédiction du Christ aux petits enfants, de Rembrandt. Fred l'aimait. Et les yeux dans les poches il contempla son humble trésor avec des yeux égarés.

Consolé, il alla à la cuisine et trouva un biscuit « Bath Oliver » à grignoter. Il se mit à rêver et oublia le chagrin qui l'avait envahi.

« J'ai l'assurance que tout ira bien, pourquoi pleurer? Rien n'est perdu. Tout est pour le mieux. C'est ma vie. Ma Vie ! Je ferai mieux demain. Chaque jour il faut recommencer, comme si on n'avait jamais rien fait et chaque jour est magnifique. Même la souffrance est magnifique. A en juger par mon expérience de ces derniers mois, la peine et la beauté font une sorte de mélange lumineux. Depuis que j'ai appris à souffrir,

j'ai appris à connaître la beauté, et il me semble que la souffrance apporte tant de choses que la vie sans elle serait incomplète. La souffrance n'est pas une jouissance, mais une source inépuisable de possibilités. O, Vous qui souffrez, où que vous soyez, je vous aime, non par pitié mais parce que nous partageons cette grande illumination. »

III

Dans l'une des petites rues enchevêtrées autour de la maison des Bilterland, il y avait un petit magasin poussiéreux. On pouvait y acheter du savon bleu tacheté, de la noix muscade, des caramels, pour deux sous de confitures ou de pickles, de l'amidon, des demi-litres de vinaigre, et du lait coupé d'eau, dans une large bassine blanche sur laquelle était peint en rouge ce mensonge éhonté : « Lait pur et non-écrémé. » Au-dessus de la porte, une plaque indiquait que la petite boutique avait une licence pour vendre du tabac. C'était le genre de boutique qui convient à ces quartiers où l'on achète pour deux sous de tout, pour deux sous de vie...

La propriétaire, Mrs. Portle, était une lourde femme au teint lie de vin. Elle jetait ses marchandises sordides sur le comptoir recouvert de toile cirée, et traitait de haut ceux qui ne pouvaient pas protester à cause de la dette inscrite au crayon dans un livre de compte graisseux. Elle ne parlait pas beaucoup. Mais elle écoutait bien, et tout ce qui lui tombait dans le creux de l'oreille, elle savait s'en servir en temps opportun.

Il y avait aussi Mr. Portle, un monsieur très utile. Gagnez-vous votre vie en procurant leur ration aux drogués? Mr. Portle se chargera de livrer la poudre à domicile chez vos clients avides. Soupçonnez-vous votre femme d'entretenir des relations coupables avec un quelconque individu? Mr. Portle l'espionnera pendant que vous allez gagner votre pain quotidien. Désirez-vous affirmer votre personnalité par un petit jet de vitriol? Mr. Portle sera trop heureux de vous fournir le jus. Votre violon d'Ingres est-il d'alléger de quelques bijoux les gens qui en ont trop? Grâce à Mr. Portle, votre Butin sera estimé au plus haut prix. Mr. Portle savait se faufiler

partout comme un rat, et rendait hardiment tous ces services moyennant une petite rémunération. Il avait encore beaucoup d'autres cordes à son arc.

Certaines maisons lui donnaient une commission pour rabattre de nouveaux clients vers les joies du péché... De même, des propriétaires de maisons de jeu, lui offraient un pourcentage sur toutes les victimes amenées en leur enceinte sacrée. Des éditeurs de littérature spéciale lui filaient la pièce sur chaque exemplaire vendu. Et des fabricants de cartes postales... « anatomiques », le payaient sur leurs bénéfices.

Les gens de la Police aussi auraient aimé payer Mr. Portle, s'ils avaient pu prouver quelque chose contre lui. Mais Mr. Portle administrait bien ses affaires. Il jouait toujours gagnant.

Ce couple étonnant avait produit une fille du nom d'Agnès. Une naine remarquablement intelligente et fine, qui n'avait pas honte de sa petite taille, et résistait à toutes les tentatives de ses parents pour l'envoyer dans un cirque : « Je suis comme le Bon Dieu m'a faite, disait-elle, et il n'y a pas de honte à cela ! D'ailleurs Dieu choisit ses infirmes. Tout le monde n'a pas la force de souffrir ; seulement quelques « élus ». Nous sommes des élus, nous qui marchons à ras du sol... Et puis après tout il y a autant à voir par terre que sur les toits. »

Elle avait un gros visage chiffonné, aux traits aplatis comme une vieille statue ravagée et d'épais cheveux d'or brillant — des cheveux magiques. Toute naine qu'elle fût, des hommes l'auraient épousée volontiers pour cette merveilleuse chevelure.

Mais Agnès ne voulait pas se marier, elle ne voulait pas davantage vivre des louches bénéfices de ses parents. A quatorze ans, après l'école, elle s'était placée comme bonne à tout faire ; et avait très bien réussi. Elle était solide, d'humeur égale, aimable, et pleine de bonne volonté. De plus, elle était intelligente et les gens l'aimaient bien. A vingt-cinq ans, elle était entrée au service de Giles Bilterland. Et depuis deux ans elle s'échinait pour lui et Fred. Pour Fred surtout. Il se confiait à elle et elle l'aimait plus que tout au monde.

Le matin qui suivit le meurtre, Giles appela Agnès dans son bureau, et quand la petite bonne trapue entra, il lui dit en brandissant un billet d'une livre :

— Ah ! Vous voilà ! je veux que vous achetiez quelques

bonnes choses pour M. Fred. Je ne suis pas du tout content de son état de santé.

Agnès lui jeta un regard étrange.

Giles continua :

— Il n'est pas malade naturellement. Mais il a trop lu ces derniers temps, un peu de lassitude, je suppose. Alors... beaucoup d'œufs et de crème fraîche, et un poulet ! Nourrissez-le bien ! Vous me comprenez? Je vous redonnerai de l'argent quand vous aurez dépensé ceci.

— Oui, il a besoin d'extras, dit Agnès. Des gens comme lui devraient être gâtés toute leur vie.

— Ah oui? et qu'est-ce que vous voulez dire par là?

— Je veux dire que les gens comme M. Fred sont spéciaux, meilleurs que nous autres, et on devrait les soigner davantage.

— Pourquoi meilleurs?

— Si vous ne comprenez pas tout seul, ce n'est pas la peine que je vous explique... M. Fred est meilleur que nous d'abord parce qu'il a un visage d'ange comme on en voit sur les tableaux dans les petites galeries de peinture de Bond Street. Et puis, pour lui tout a un sens... Les choses lui parlent...

— Bon Dieu que vous êtes théâtrale ! ! Tout le monde est pareil vous ne croyez pas, espèce de dinde?

— Non, en général les gens s'attachent à ce qui n'en vaut pas la peine. Mais ce sont les belles choses qui ont de l'importance pour lui, une très grande importance... Il est toujours en train de penser, il pense trop.

Giles se fâcha :

— Sortez d'ici, allez ouste ! Et occupez-vous de ce qui vous regarde. D'ailleurs qui vous a permis de juger mon frère? C'est inconvenant de votre part ! Nourrissez-le bien et il ne pensera plus !

— Vous ne comprenez rien, dit Agnès, qui ne se laissait impressionner ni par les rages de Giles ni par ses accès d'amabilité. Elle sortit et laissa la porte grande ouverte derrière elle.

Inquiet pour son frère, Giles expédia rapidement ses consultations du matin. Puis il rendit visite à quelques malades miséreux qui pourrissaient tranquillement dans des maison inhabitables... Mais ces bâtiments étaient de la plus haute importance pour les lointains propriétaires aux cœurs tendres, qui grâce aux loyers de ces taudis, pouvaient

envoyer leurs enfants dans les meilleures écoles du pays...

Après cette désagréable tournée, Giles marcha jusqu'à la station de taxis de Camden Town, et se fit conduire au Café Royal pour le déjeuner. Tout en mangeant il se dit qu'il fallait faire quelque chose pour Fred, non pas plus tard mais tout de suite afin que le gosse ait un avenir assuré.

« Ah ! je le vois d'ici son avenir, ricana Giles. Il peindra des fleurs et des fesses nues ! « Voici des fruits, des fleurs... » Et puis il épousera une fille peintre qui se mettra du vernis aux ongles des pieds, ou une poètesse... pouah ! Une « artiste », qui prendra la vie au sérieux, et fera tourner mon Fred en bourrique sous prétexte de « l'aider à se réaliser », le pauvre bougre ! »

Il parlementait avec son canard rôti. « Et pourtant que diable puis je faire? Je n'ai pas d'argent. Je n'ai que la liberté. La liberté d'en gagner, j'espère ! Pourquoi pleurait-il hier soir? C'est mauvais signe ! Il n'a plus de ressort ! Mais je le lui ai dit carrément : pas de larmes ! »

Jamais il n'avait de veine. Il y en a pourtant qui tirent les numéros gagnants ! Giles regarda la collection de têtes autour de lui. « Beaucoup trop de gens dans ce sacré monde ! Trop de gens qui courent après la chance, trop de gens qui la rencontrent. Tout çà ne fait pas mon affaire... » Il ingurgita son café, tandis que mille pensées envieuses et mesquines dansaient dans sa tête.

En fin de compte, il alla au cinéma, dans l'espoir que le réalisme sans fard des films français lui changerait les idées.

Quand il se retrouva dans la rue, il acheta un journal du soir et alla goûter dans un café. Dans le journal, un reportage sensationnel sur la découverte de l'homme assassiné à Highgate... « La police n'a pas encore opéré d'arrestation. Non ! et il n'y a pas de danger qu'elle en opère ! » songea Giles, la bouche pleine de toast chaud. A moins que...

« Bon Dieu ! j'ai tant besoin d'argent, je suis si inquiet pour Fred, j'en ai tellement marre de vivre dans ce milieu de racoleurs et de maquereaux, que je pourrais presque aller de ce pas trouver Mrs. Christopher et lui faire payer mon silence aussi cher et même plus cher que celui de Sine. Quelle puissance dans une situation pareille !... D'ailleurs j'ai remarqué que, mise au service du mal, la puissance rapporte beaucoup plus vite que mise au service du bien.

» Ah quelle bonne idée... mais çà n'ira pas plus loin... Je suis un petit bourgeois beaucoup trop correct pour essayer

de monnayer la plupart de mes bonnes inspirations... Mille regrets si je suis un gentleman-né ! (Cà, c'est à voir d'ailleurs !) »

Il sortit son portefeuille et compta son argent. Des vingt-cinq livres de Sine, après son cadeau à Fred et les dépenses de la journée, il lui restait onze livres. Il n'avait qu'une chose à faire ; et il ne savait pas si c'était par plaisir ou par nécessité. Il avait commencé à jouer pour payer le maître-chanteur, et puis l'habitude était venue... « Pareil pour tout, ironisa-t-il. Au début, c'est commode. Ensuite on ne peut plus s'en passer. On est intoxiqué, emprisonné... »

Jeudi, son jour sans consultations. Il était libre. Il traîna sur son thé et son journal, et la soirée se passa en hésitations. A neuf heures et demie, avec un mot de passe, il franchit le seuil de la maison de jeu qu'il fréquentait, à Soho. Au début la chance lui sourit. Puis les cartes se retournèrent contre lui, et à minuit il quitta le club avec une dette de près de vingt livres. Heureusement son créancier était un homme coulant, qui le connaissait et lui avait donné une semaine pour payer.

Comme il n'avait plus assez d'argent pour prendre un taxi, et que le dernier autobus était passé, Giles rentra chez lui à pied.

Il rentra chez lui assez tard ; mais la lumière brûlait encore dans le salon, et il trouva Fred avec ses livres et du thé sur un plateau à côté de lui.

— Toujours fourré dans tes bouquins, commença-t-il.

— Bonjour, dit Fred, en lui tendant la main. Le thé est encore chaud.

— Eh bien, donne m'en une tasse et dis-moi comment tu vas?

— Admirablement ! Agnès m'a gâté aujourd'hui ! poulet, crème fouettée, porto, et Dieu sait quoi encore... Elle se figure que j'ai besoin de suralimentation ! Naturellement c'est toi qui payes tout çà !

— Et puis après? Tu as besoin de manger. Tu maigris et tu as les yeux cernés. Tu t'imagines que tu peux être en bonne santé si tu restes toujours enfermé? Va donc dans une salle de gymnastique, remue-toi ! Enfin, tu as passé une bonne journée?

— Oui merci, répondit Fred, tu sais, je suis très heureux la plupart du temps. Pas besoin de te tourmenter pour moi.

— Très bien, je ne me tourmenterai plus, dit Giles. Tu as commandé ton costume?

— Non. Ça ne presse pas...

— Dis-moi... hmm... je regrette de te demander ça... mais... pourrais-tu me rendre l'argent? Il parlait avec une sorte d'insolente détresse dans la voix.

— Bien entendu ! Fred s'empressa d'aller chercher l'argent dans son bureau et le donna à son frère avec un geste affectueux.

— Quelques dettes, expliqua Giles d'un air désinvolte. C'est bien fâcheux ! Mais je te promets que je te donnerai quelque chose pour de bon un de ces jours... Ne te décourage pas, mon petit. Il eut un rire pénible. Allons, je m'en vais me coucher. A la porte il se retourna et regarda longuement son frère.

— Je t'aime profondément. Bonne nuit.

IV

L'annonce d'une récompense de cinq cents livres pour renseignements conduisant à l'arrestation du meurtrier de Highgate, parut dans les journaux quelques jours plus tard. Cette aggressive et indiscrète invite lui coupa la respiration.

Assis dans son laboratoire, il lisait et relisait l'annonce, et ne levait les yeux du journal que pour regarder les étagères chargées de bocaux où la lumière dure et froide du jour se reflétait en teintes d'émeraude, de terre de Sienne et de mauve. Un vrai démon le tenait entre ses griffes et lui rugissait à l'oreille : « Ah quelle bonne farce ! Cinq cents livres pour Mrs. Christopher ! » Un rire acide plissait tout son visage.

« Ta gueule ! » cria-t-il au tentateur. Et en lui-même, il ajouta : « Je le ferais, rien que pour leur prouver que je suis au-dessus de leurs petites notions mesquines de loyauté, de justice etc... La morale commune et la morale chrétienne m'ont toujours considérablement amusé. Je le ferais pour leur montrer ce que c'est que la force de caractère ; et si ensuite j'ai des remords je pourrais toujours me dire que je l'ai fait pour Fred. Cinq cents livres, hein? Une jolie somme ! Avec deux cents livres ou même cent, je pourrais envoyer Fred dans un atelier de peinture... Je payerais cent livres de mes dettes les plus pressantes, et je jouerais le reste pour essayer de changer trois cents livres en au moins trois mille ! »

Il se représenta une grosse liasse de billets. « Si ton œil

t'offense... » Il se frappa l'œil, ironiquement. « Puissent mes yeux m'offenser de cette façon là ! Et d'ailleurs, qu'est-ce ça veut dire « offenser »?

» Comme je divague... A quoi vais-je m'abaisser? Giles veut vendre une femme à la police. Mais ils auraient dû la trouver tout seuls... Offrir de l'argent pour une vie humaine, c'est immoral, positivement immoral ! »

Il ne tremperait pas là-dedans ! Mrs. Christopher ! sa bienfaitrice ! Impossible d'aller raconter à la police ce qu'il savait. La denoncer... Non !

Il se pencha sur le journal, et intérieurement prit bonne note du bureau de Scotland Yard où il fallait s'adresser.

» Quelle folle, cette Mrs. Christopher, de nous avoir donné son nom et son adresse... Folle à lier, stupide, téméraire. Elle n'a pas volé ce qui va lui arriver. Et les deux autres? Que décidaient-ils en lisant l'annonce? La pimpante jeune femme qui semblait prête à tout? Et le farceur à la frange? Le cœur de Giles se tordit de peur. S'ils allaient le devancer à Scotland Yard? Mais non ! Ils ne feraient pas cela. Il les revit le soir du meurtre, clamant leur gratitude à Mrs. Christopher, tandis qu'elle essuyait son petit revolver à sa jupe. Ces deux-là ne diraient rien. Lui seul, il était dangereux, lui seul avait le courage de sa bassesse.

Toute la journée, toute la nuit, Giles essaya de résoudre le problème. « Mais il n'y a pas de problème, » pensa-t-il au petit jour, tandis qu'il se tournait et se retournait dans son lit sans pouvoir dormir. « On ne fait pas une chose pareille. On ne devrait même pas y penser, car la plus fugitive pensée laisse une trace. Le pouvoir de l'esprit est d'autant plus redoutable qu'il s'exerce sur des impondérables... D'un autre côté, savourer le pouvoir que l'on a sur un être humain, c'est enivrant. Quelle reconnaissance devons-nous à Mrs. Christopher? » L'aube révelait sur le papier clair et rugueux du mur des petits renflements ailés. Giles se souvint des insectes aux corps d'hirondelles, voletant dans la campagne au crépuscule, pareils à des insectes fantômes. Et le jour naissant éclairait le fauteuil Hepplewhite de leur ancienne demeure, les vases de porcelaine de la cheminée, le vieux coffre de bois sculpté, tout ce que Giles avait péniblement sauvé des ventes et des prêteurs sur gage, et dont il ne voulait se séparer qu'à la dernière extrémité.

« Mrs. Christopher n'a pas commis ce meurtre pour nous, mais pour elle. Pourquoi la faisait-il chanter? Elle a peut-

être un autre crime sur la conscience? Peut-être est-elle dangereuse et est-ce mon devoir de la dénoncer? D'un autre côté, Hmmm...

» Qui sait si elle n'a pas eu la générosité insensée de le tuer pour nous délivrer?

» Mais ce serait de la gloriole au fond. Elle aurait voulu nous émouvoir? Moi rien ne m'émeut. Et je ne lui ai pas demandé de tuer pour moi. Si elle a effectivement goûté les extases du sacrifice, pourquoi la priver du plaisir suprême de comparaître devant les juges? D'ailleurs elle a dû prendre le large ! Je parie qu'elle est déjà en Amérique ou en France. Même si je vide mon sac, la police ne la trouvera pas. Mais là n'est pas la question. *Ça ne se fait pas!* voilà tout ! (Ah, le gentleman qui reparaît !)

» Qu'est ce qu'une trahison de plus ou de moins? La loyauté? Faiblesse ! La conscience? Bêtise ! Dire que les gens se laissent troubler par ces vétilles !... J'ai juré de ne jamais la trahir, c'est vrai. Mais je ne peux pas être lié par une promesse. Les principes c'est comme la petite vérole : il faut s'en débarrasser avant d'être marqué !

» Il y a en moi de grands dons qui ne demandent qu'à s'épanouir. Je suis plus riche que les autres, pas en argent mais en possibilités. Et ceux qui ont comme moi le sens de leur destinée doivent être inexorables. Tous les grands hommes le sont. Pas de faiblesse, pas de sensiblerie ! Ce n'est pas comme si je commettais un crime. Je ne fais que mon devoir. D'ailleurs elle a dit que nous pouvions la donner. Si nous étions soupçonnés, bien sûr, et ce n'est pas le cas, mais... Je me demande pourquoi je m'entête à penser que je commettrais un crime en la livrant à la police. Un crime envers moi-même plus qu'envers elle...

» Bah ! assez de scrupules. C'est bon pour les femmes et les enfants — pour mon petit frère Fred ! Pauvre gosse ! Je crains bien qu'il n'arrive à rien dans la vie. Moi c'est différent. Je sens que je suis fait pour les grandes choses. C'est cette intuition qui m'a toujours soutenu. Mais d'abord il faut quitter Camden Town. Cinq cents livres seraient une aide appréciable. Si je n'avais plus de dettes je pourrais chercher à m'établir ailleurs. Avec une bonne réputation je pourrais emprunter. Oui, il faut que j'aille à Scotland Yard. Qu'est-ce que j'attends? »

Sa décision prise, Giles se leva et prépara son petit déjeuner. Par-dessus tout, il souhaitait ne pas rencontrer Fred. Après

avoir mangé seul, il descendit à son cabinet, lut le journal quand il arriva, et en temps voulu examina une série de malades catarrheux. Puis il s'habilla pour sortir. En descendant, avant d'atteindre la porte d'entrée il entendit Fred l'appeler de l'étage au-dessus.

— Giles peux-tu m'accorder une minute?

— Désolé, impossible.

— Monte juste une minute. Je n'en ai pas pour longtemps

— Patiente un peu, tonna Giles, je suis en retard, il faut que je me dépêche.

Il ouvrit la porte.

— Giles!

— Fous-moi la paix, lança-t-il sans se soucier que son frère l'entende.

Il claqua la porte derrière lui et courut prendre l'autobus 24. Jusqu'à Mornington Crescent, l'autobus fut obligé de rouler lentement derrière un gros camion chargé de bêtes qu'on emmenait à l'abattoir. Mais bientôt la voie fut libre, et Giles arriva à Scotland Yard.

Hugh Christopher le reçut immédiatement.

— Renseignements à vendre, marmonna Giles sans préambule.

— Je vous écoute, fit Hugh, et quand Giles s'arrêta, il remarqua :

— Très utiles, vos renseignements... Elle vous a rendu un fier service cette femme en faisant taire le maître-chanteur. Vous auriez dû venir nous trouver au sujet du chantage, vous savez? Il est vrai que nous n'offrions pas de récompense...

— Je n'en sais rien, ça ne m'intéresse pas. J'ai fait ce que j'avais à faire. Et vous?

— Oui, oui... Tout de suite. N'ayez pas peur, vous aurez votre argent, répondit Hugh. Il ouvrit un tiroir et en sortit un rouleau de billets. Vous êtes un brave type, j'espère vous retrouver.

— Non merci, dit Giles, votre ton ne me revient pas. Je viens ici remplir un devoir et je ne goûte pas vos insultes.

— Allons allons, dit Hugh sur un ton de compassion ironique, voilà que je vous ai blessé dans l'accomplissement de votre devoir! Nous avons besoin de gens comme vous, et même je peux bien vous le dire, où serions-nous sans nos petits Judas? Ne prenez pas cet air furibond! Le thème Judas est très commun! Sans ce gars-là, le Nouveau Testament finirait différamment! Alors empochez votre argent et

réjouissez-vous d'avoir joué un rôle nécessaire, quoique pas très propre. Sortez !

— On n'encourage pas les gens à faire leur devoir, gronda Giles. Mais sa main tremblait en ramassant l'argent.

— Dehors ! Avant que je ne vous fasse arrêter !

— Vous ne pouvez pas protesta Giles, sur le seuil de la porte.

— Croyez-vous? Je sais bien qu'il y a des lois qui permettent à un criminel d'être libre et même de recevoir de l'argent pour en livrer un autre à la justice. Mais rappelez-vous ceci : Bien peu de gens peuvent se vanter de n'avoir jamais rien fait dans leur vie qui puisse les conduire en prison, si tout se savait... Derrière les barreaux il n'y a que les criminels connus.

A cela Giles ne pouvait rien répondre. Il tourna sur ses talons et descendit dans la rue. Il faisait toujours gris, avec un ciel argenté, çà et là crevé de bleu...

V

Quand Giles arriva chez lui, son frère était mort.

— Où est M. Fred? demanda-t-il à Agnès en voyant le salon vide. Agnès pelait des pommes de terre dans la cuisine et ne répondit pas tout de suite.

— Je vous demande où est mon frère?

Elle se retourna et s'essuya les mains.

— M. Fred est mort brusquement, dit-elle sans le regarder.

— Mort? Il ne faut pas dire des choses pareilles, vous savez, où est mon frère?

— C'est la vérité. M. Fred est mort. Il est dans sa chambre.

— Il est mort ! Il est fou ! Il est dans sa chambre ! marmonna Giles. Des grimaces de frayeur lui tordaient la bouche. Il fit demi-tour et courut à la chambre de Fred.

On avait tiré les rideaux de linon blanc. Et dans la pénombre Giles vit son frère étendu sur le lit, dans une attitude qui faisait honneur à l'infirmière du quartier. Ses mains étaient croisées sur un drap d'une blancheur sinistre, et quelqu'un, sans doute Agnès, les avaient fermées sur un bouquet de petites fleurs printanières.

— Fred ! Fred ! cria-t-il, et il se mit à trembler. Fred Fred !... Longtemps il appela son frère d'une voix violente. Enfin Agnès s'approcha de lui. Mieux vaudrait vous asseoir dans le salon, Monsieur Giles, dit-elle doucement. Venez vous asseoir. C'est le choc.

— Choc?

Giles se laissa conduire dans le salon, près du feu.

— Vous vous trompez. Qui a eu un choc? Un malade? Je dois le soigner?

Agnès alla chercher dans le placard une bouteille de brandy de cinq shillings, réservée pour les cas d'urgence. Elle en versa dans un verre et le lui donna. Mais le verre tomba des mains molles de Giles et se brisa sur le carrelage du foyer.

Agnès le regarda avec inquiétude. Il avait le visage creusé comme celui d'un vieillard.

Au bout de quelques minutes, il dit d'une voix sans timbre :

— Qu'est-il arrivé?

Elle expliqua :

— Il a commencé à se sentir mal tout de suite après votre départ ce matin. Je ne savais pas où vous étiez, impossible de vous atteindre. J'ai téléphoné à son docteur.

— Son docteur? Pourquoi avait-il besoin d'un docteur? Qui était-ce?

— Le Dr Inmyra de Hampstead.

— Inmyra? Pourquoi le soignait-il?

— M. Fred avait un cancer à la gorge.

Quoi? Giles se leva d'un bond en renversant sa chaise. Agnès lui répéta la nouvelle.

— Et je ne l'ai jamais su, on ne me l'a jamais dit ! — Il était effaré.

— M. Fred ne voulait pas que vous le sachiez. Il ne voulait pas que vous vous tourmentiez. Il disait que vous aviez bien assez de soucis. Mais il allait vous le dire ce matin. Seulement vous n'avez pas voulu attendre.

— Non je n'ai pas voulu ! acquiesça Giles d'une voix étranglée. Il hocha la tête gravement. Je lui ai même dit de me foutre la paix. C'est la réponse parfaite, quand votre frère veut vous confier qu'il est en train de mourir d'un cancer à la gorge !

Agnès le regarda et dit avec pitié :

— Son docteur l'avait prévenu hier qu'il pourrait mourir d'un moment à l'autre, c'est pourquoi M. Fred avait décidé de vous avertir ce matin. Il le savait depuis longtemps,

qu'il allait mourir, mais il ne voulait pas vous inquiéter.

— Vous, vous étiez au courant, accusa-t-il. Il vous l'avait dit, à vous. Il criait d'indignation et de chagrin.

— Oui, il fallait bien qu'il le dise à quelqu'un, il était bien jeune, vous savez, pour vivre en se sachant perdu. Et en plus de cela, les derniers temps il avait besoin de quelqu'un pour le soigner quand les douleurs le prenaient.

— Je veux savoir exactement ce qui s'est passé ce matin.

— Il était avec moi, dans la cuisine. Je lui donnais un jus de fruit, c'est tout ce qu'il pouvait avaler depuis deux ou trois jours. Ma mère a envoyé une petite fille avec des marchandises et elle nous a acheté notre chien. M. Fred m'a dit de leur donner à manger et à boire à tous les deux et pendant que j'allais leur chercher du gâteau et des biscuits, le chien a sauté sur ses genoux et M. Fred s'est mis à le caresser et il a dit à la petite fille les paroles attribuées au Christ sur les bêtes. Je les ai dans ma poche. J'ai copié ce qu'il disait, parce que de telles paroles sont précieuses.

Agnès sortit un bout de papier de sa poche et le lui tendit. Il se mit à lire, non par intérêt pour les paroles de Jésus, mais parce qu'il aurait lu et écouté n'importe quoi dans l'espoir de comprendre et de dissiper l'atroce étrangeté des choses.

« Tu demandes quels sont ceux-là qui nous montrent le chemin du Royaume des Cieux? Les oiseaux des airs, et toutes les bêtes qui sont sur la terre et au-dessus, et les poissons qui sont dans la mer. Ceux-là nous montrent le chemin, et le Royaume est en nous. »

— Et alors, dit-il.

— Alors, la petite fille s'est levée pour partir et il lui a dit de bien traiter le chien parce que Dieu nous a donné les bêtes pour les aimer, non pour les chasser, les battre ou les tuer. Il était assis à cette table et peu après il a eu une forte hémorragie, et il ne s'est pas remis.

— A quelle heure? demanda Giles en tremblant.

— Environ une heure après votre départ si je me souviens bien.

— Je vois! A peu près au moment où je vendais Mrs. Christopher. Œil pour œil... Vous comprenez, Agnès?

Agnès crut simplement que son patron avait perdu l'esprit et elle pria Dieu de lui venir en aide.

— Vous auriez dû me le dire, vous, puisqu'il ne le voulait

pas. Inmyra aurait dû me le dire. Pourquoi ne m'a-t-on rien dit? Quand je pense qu'il faut que j'apprenne les secrets de mon frère par vous, une servante, une étrangère. C'est impossible et révoltant.

— C'était le désir de M. Fred que vous ne soyez pas mis au courant. Pourquoi son désir n'aurait-il pas été respecté? Il s'agissait de sa vie, et de sa mort. Il disait qu'il aurait plus de courage en sachant que vous ne vous faisiez pas de souci pour lui. D'ailleurs il avait raison. Vous avez toujours eu beaucoup à faire n'est-ce pas?

— Naturellement, répliqua Giles avec dignité. J'ai toujours eu à m'occuper de moi, c'est une occupation très absorbante, vous le savez bien.

— Vous n'avez pas besoin de dire tout cela maintenant, Monsieur Giles.

— Non, il est trop tard pour dire quoi que ce soit... Si seulement j'avais su... Mais j'aurais dû le savoir, j'aurais dû le voir ! Je suis médecin, ne l'oubliez pas !

— M. Fred ne l'avait pas oublié. Il restait toujours dans la pénombre pour que vous ne remarquiez pas sa pâleur. Il était toujours sur le qui-vive de peur que vous ne vous aperceviez de quelque chose. Il ne voulait pas que vous vous tourmentiez.

— Il n'a pas eu peur de la mort?

— Non.

Elle sourit avec douceur et devint presque belle.

— Il n'a pas eu peur, même à la dernière minute. On n'a pas de raison de craindre la mort, quand on vit comme il a vécu !... Ah ! quel plaisir il prenait aux plus petites choses... à tout ! Il disait toujours : « Que de merveilles, tout est si beau ! » — quoi? à Camden Town? « A Camden Town comme ailleurs, » répondait-il.

— Oui, commenta Giles, mais ses fameuses merveilles auraient dû le faire vivre au lieu de le faire mourir. Oh j'aurais dû comprendre à l'état de sa peau. Une maladie pareille, ça se voit. Il mourait sous mes yeux, et je ne m'en apercevais même pas ! Ah ! quelle atroce ironie !

— Ne vous désolez pas ainsi, dit Agnès pour le consoler. Il n'aurait pas voulu que vous vous fassiez des reproches. Vous ne saviez pas. C'était ce qu'il voulait. Pensez à la vie heureuse et bénie qu'il a eue ! Il disait « tout est Amour », et au fond, si vous y croyez, c'est vrai. Il n'était pas destiné à aimer une femme et des enfants — et il n'a pas eu l'occasion

d'aimer ses parents puisqu'ils sont morts trop tôt. Mais il y a d'autres amours. Aimer, c'est aimer tout, être attentif à tout, comme lui, et se plaire aux choses pour elles-mêmes. Ainsi l'amour entre dans la vie de tous les jours. On devient compatissant, tendre. On est heureux. Quand Jésus dit que son Père Tout-Puissant voit ce qui arrive à chaque moineau, c'est cela. C'est la vie pour laquelle nous avons été créés, et que votre frère à vécue, de toutes ses forces.

— Vous êtes plus intelligente que je ne croyais, observa Giles. C'est bien la première fois que vous me parlez de tout cela.

— Vous ne laissez jamais les gens s'approcher de vous suffisamment pour vous parler.

— Trop tard maintenant, si je l'avais laissé « s'approcher » comme vous dites, il serait probablement en vie en ce moment, j'aurais dû m'en apercevoir dès le début. Maintenant je me rends compte que je sentais quelque chose qui n'allait pas, sans bien approfondir. Sa pâleur, son enrouement... Il n'avait pas la voix rauque quand il était petit, quand je lui disais : « J'espère que tu vas bien travailler ce trimestre, Fred. » Il avait la voix claire et douce en ce temps-là. On le faisait chanter dans les chœurs. Mais *bien sûr*, j'avais remarqué quelque chose ! Ma parole, je vais essayer de sauver la face ! J'avais remarqué sa pâleur et je lui avais conseillé d'aller jouer au football ! Voilà qui me fait honneur ! Je m'en rappelerai toujours. Oh dire qu'il a tout supporté seul ! Il se savait perdu et ne pouvait se confier à personne, qu'à vous ! Si seulement j'avais pu voir clair...

— Ne vous faites pas de reproches, insista Agnès. Ce sont des choses qui arrivent. On regarde les gens et quand on les voit il est trop tard.

— Et pourtant je le chérissais, je n'aimais que lui au monde. Dites-moi, a-t-il beaucoup souffert?

— Non, seulement les derniers temps. C'est pourquoi il n'a pas pu lutter contre la maladie. Il ne sentait rien, et quand il s'est aperçu de quelque chose c'était trop tard.

— La douleur, à la fin, était très aiguë?

— Oui, il disait qu'il avait l'impression d'avaler du verre pilé.

Giles frémit et baissa la tête. Il savait trop ce qu'il faut souffrir avant que le corps consente à mourir. Certains ont de la chance. Ils s'étendent et s'endorment de leur dernier sommeil. Pour d'autres c'est une lutte, agonie farouche.

— Mais s'écria Agnès, il avait du courage pour cent malgré

sa jeunesse. Nul ne sait comme il était brave. Il ne se plaignait jamais, ne récriminait jamais. Il était toujours gai, il disait des vers. Par « gai », je ne veux pas dire qu'il faisait le pitre ! Il connaissait la tristesse des choses et la comprenait. Mais il croyait qu'en vivant heureux, on fait du bien aux autres. Il pensait toujours aux autres ; il était plein de tact et de délicatesse, un vrai enfant du Christ. La souffrance et la solitude lui avaient imposé une discipline inconnue d'hommes deux fois plus âgés que lui. Et il trouvait le moyen de découvrir la beauté là où nul avant lui ne l'avait vue. Je pourrais parler de lui pendant des heures. Sa religion n'était pas une religion sans cœur de pilier d'Église. C'était une religion de douceur, de bonté, de tolérance, de joie de vivre. Il ne grondait que contre lui-même. Quelquefois il ne pouvait pas s'empêcher de vomir, le pauvre enfant, et il se trouvait répugnant et odieux. La vérité c'est que c'était un saint. Si bon qu'il me paraissait fou quelquefois. Parce que la vraie bonté est si rare qu'elle fait éclater notre folie, et pour nous défendre nous essayons de la tourner en ridicule...

Pendant qu'elle parlait Giles revoyait son frère à l'âge de huit ans. Il était parti essayer sa première canne à pêche. D'une passerelle il avait jeté un morceau de pain comme appât dans la petite rivière. Une morsure ! Avec des cris de plaisir il avait tiré de l'eau un gardon tout scintillant. Il avait regardé le beau poisson aux écailles d'argent et aux nageoires rouges. « C'est formidable ! » et, vite, il l'avait décroché pour le rejeter dans le ruisseau... Il paraît qu'à douze ans, on est déjà en puissance tout ce qu'on sera plus tard.

Il se tourna vers Agnès.

— Je sors, allez dire à mes malades que je ne reçois pas ce soir.

— Mais Monsieur Giles et votre souper?

— Brûlez-le !

— Vous ne devriez pas sortir maintenant. Vous n'êtes pas en état d'errer dans les rues, vous n'êtes pas vous-même.

— Merci. Faites ce que je vous dis.

— Monsieur Giles, ne sortez pas !

Pour toute réponse, il quitta la pièce et descendit dans la rue. Le soir tombait avec un épais brouillard gris teinté de rose, qui donnait aux murs et aux maisons une apparence si fragile qu'un souffle semblait pouvoir les faire disparaître. Giles erra longtemps dans ce paysage de rêve. Il n'avait qu'une idée en tête, se débarrasser de l'argent qui gonflait sa poche.

« Saleté d'argent, sale argent, argent taché de sang, le sang de Mrs. Christopher, celui de Fred... Un beau cadeau à faire... Car il va sans dire que je vais le donner. Je n'ai qu'à suivre l'exemple de Judas et je suis sûr de ne pas me tromper... Naturellement je devrais aller le rendre à la police, mais ceux qui offrent de l'argent pour trahir ne le reprennent pas. Je sais ce qui est arrivé à mon modèle, quand il a voulu rendre aux prêtres les trente pièces d'argent... Alors je vais donner mes gages de mouchard à quelqu'un du dehors qui appréciera ce cadeau et en sera digne. Mais qui? » Il lui vint à l'esprit que le père d'Agnès, l'actif Mr. Portle, accepterait volontiers un don en espèces...

Plus il réfléchissait plus il estimait que ce présent de cinq cents livres convenait à Mr. Portle, dont il connaissait bien les activités, puisque Mr. Portle l'avait introduit dans la maison de jeu de Soho. Il méritait une récompense... Et Giles pressa le pas en direction du magasin. La clochette était détraquée. Elle eut un petit hoquet métallique quand il poussa la porte.

En attendant celui qu'il avait choisi pour recevoir son cadeau, Giles regarda autour de lui les étagères chargées de marchandises de mauvaise qualité, le comptoir recouvert de toile cirée, le bocal en verre plein de tablettes de chocolat, de pillules, de cartes de barrettes, de boutons de manchette et de pots de colle. Une lumière jaunâtre tombait d'une lampe pendue au plafond, qui se reflétait coquettement dans une énorme jarre d'oignons au vinaigre.

Mr. Portle entra en trottinant. Il était chaudement vêtu de tweed beige, et autour du cou, au lieu d'un col et d'une cravate, il portait une écharpe en laine rouge-sang. Il avait une petite bouche en cœur, toute perdue entre deux énormes mâchoires. Et dés mêches de cheveux gris, en forme de cigares, masquaient artistiquement son crâne chauve.

— Je ne rêve pas, c'est bien le Dr Bilterland ! Comment va, Toubib? dit-il d'une voix sifflante.

Il fit à Giles un salut qui n'avait rien de déférent. Ses yeux bordés de rouge furetaient partout.

— Que puis-je pour vous, cette fois-ci? Vous n'êtes pas venu me dire qu'Agnès a eu un accident?

Rassuré sur la santé de sa fille, Mr. Portle debout dans sa boutique au milieu de sa camelote, fut informé qu'on allait lui faire cadeau de cinq cents livres.

Poliment il réfléchit, avant de déclarer avec une docilité

simulée : Vous voulez me donner cinq cents livres *pour rien?* Vraiment? Vous n'avez pas perdu la tête?

— Non, pas pour rien, corrigea Giles avec un peu de son insolence coutumière. Mettons que c'est votre *præmium extra ordinem.*

— Pardon?

— Une prime pour services clandestins.

— J'y suis, j'y suis dit familièrement Mr. Portle. Ce qui me dépasse c'est que vous donniez tout votre argent...

Giles avait déposé la liasse de billets sur le comptoir. Mr. Portle la tapota.

— Je présume que c'est bien à vous?

— Oui, Oui... Je ne l'ai pas volé, si c'est ce que vous voulez dire.

Mr. Portle passa un index taché d'encre sur son énorme mâchoire. Il grimaça.

— C'est du faux, peut-être?

— Non fit Giles rêveusement. J'ai parlé, et on me l'a donné.

— Ah c'est donc cela ! s'exclama Mr. Portle mielleusement. On a mangé le morceau, on a cafardé ! ! Un mouchard hein?

— Toujours plein de tact... Mais [vous avez deviné. Mr. Portle se concentra. De pareilles récompenses ne courent pas les rues. Il passa en revue les annonces des jours précédents. « Ça y est ! »

— Scotland Yard, j'imagine?

— C'est bien le nom de ma banque.

— Voyons un peu... Ce ne serait pas pour le meurtre de Highgate par hasard?

Mr. Portle s'amusait sauvagement...

Il puait l'insolence et le vice.

— Vous êtes malin, vous, dit Giles avec une admiration moqueuse.

— J'ai de la jugeotte, acquiesça gravement Mr. Portle. Alors vous connaissez le meurtrier, et vous êtes allé le donner?

— Là n'est pas la question, mais je n'ai plus besoin de l'argent.

Mr. Portle ricana :

— Vous êtes un drôle de type, vous ! Vous vouliez m'avoir, hein? Il fit semblant d'être pris d'une violente quinte de toux qui le dispensa de parler.

— Ce n'est pas souvent que je fais mon devoir...

— Non, bien sûr ! On dirait que ça ne vous a pas réussi...

D'ailleurs où est votre devoir? Posez-vous cette question? Moi, le devoir, je le fuis... Ça coûte trop cher. C'est trop dangereux. Et cet argent-là vous voulez me le donner? Vous n'en voulez plus? Vous n'en avez pas besoin?

— Et vous?

Mr. Portle avait l'air de quelqu'un qui a envie de vomir... Sa morale était plutôt élastique, mais il avait des principes. En apprenant que Giles allait lui donner de l'argent pour rien, il avait pensé : « Halte-là ! » Il mit les points sur les i :

— Mon petit Monsieur, vous ne doutez vraiment de rien ! — Son doigt sale narguait Giles. — Vous vous êtes trompé en croyant que je tomberais aussi bas pour de l'argent ; je ne suis pas aussi respectable que vous, mon bon Monsieur le docteur, mais je ne fais pas de saletés pareilles. Votre argent je ne le toucherai pas avec des pincettes, je vous le jure ! Et plus vite vous serez sorti de ma boutique, mieux ça vaudra !

— Mais que vais-je faire de l'argent si vous ne voulez pas le prendre, demanda Giles d'une voix aiguë et lointaine. Ses gros yeux noyés lui sortaient de la tête. Surprise de Mr. Portle :

— Qu'allez-vous faire de l'argent? répéta-t-il d'une voix haut-perchée. Il changea de ton, et plus bas, confidentiellement, il dit à Giles ce qu'il fallait faire.

Giles ramassa ses billets, et s'en alla traîner dans les rues. Peu après, il arriva devant un hôpital sur la façade duquel il y avait une affiche : « Nous avons besoin de votre sang et de votre argent. »

— Oh, se dit Giles, je peux rendre service à ces braves gens. Je peux les tirer d'embarras. Il fit le tour du bâtiment et glissa ses billets dans le tronc.

Là ! Voilà votre sang et votre argent tout à la fois... De l'argent taché de sang.

Près de l'hôpital, il y avait une petite église trapue, avec une rangée d'affreux saints de pierre en méditation ; le vent soufflait des poussières dans leurs bouches ouvertes... Giles entra dans l'église. Il venait d'y avoir une messe, et à travers les vapeurs d'encens, les bougies allumées sur les autels jetaient des lueurs moites. Mais il n'y avait personne dans l'église que Dieu, et Giles ne le vit pas. Il fit le tour, prit une rose dans un vase et la mit à son manteau. Puis il sortit.

Longtemps après, il se retrouva au milieu d'une foule, sous les lumières crues de la gare d'Euston. Mais il n'avait aucun projet de voyage...

Giles s'assit, écrasé sous le poids de cette lucidité nouvelle qui lui venait de ses remords et de sa peine... Il luttait contre l'envie de descendre parmi les rails luisants et les lumières encapuchonnées, pour marcher à la rencontre des trains et mourir. Il ne pouvait pas souffrir davantage. Il fallait se résigner ou se tuer. Mais il savait qu'il ne pourrait jamais se tuer. Et pourtant il aurait aimé être mort et tranquille, comme Fred, ce gosse tout simple qui était parti sans peur, et avait fait de sa mort même une chose radieuse.

La pensée de la mort m'est atroce
A moi qui veut vivre...
Pour toi, c'est une porte ouverte...
Ta demeure aux murs transparents
Est déjà pleine de lumière.
Maintenant tu pars vers le grand jour
Toi qui a le cœur pur...

De la poésie maintenant... Il grimaça de surprise et de chagrin. Jamais il n'avait ouvert un livre de poèmes. Sauf à l'école, quand il y était forcé. Une fois il avait dû apprendre des vers de la Légende dorée de Longfellow, et ces vers lui revenaient pour la mort de son frère, (et la sienne?) Mais non ! Giles, pareil au Vieux Marinier, continuerait à vivre, après avoir détruit *son* Albatros : Mrs. Christopher se transfigurait, dépassait son étrange crime, pour devenir un symbôle de loyautés supérieures, de buts plus élevés, de visions plus généreuses...

Il n'était pas si fort après tout... Il était même bien faible et bien petit ; mais il s'en apercevait trop tard. Pourquoi avait-il vendu Mrs. Christopher? Parce que c'était la solution la plus commode. Une grande personnalité n'aurait pas consenti à cette bassesse.

Il avait trahi Mrs. Christopher pour essayer de prouver sa puissance, mais une puissance supérieure lui avait pris son frère. Il était bien forcé maintenant de croire en cette force capable de déjouer les plus forts et les plus subtils. En définitive, la liberté consiste à s'inquiéter nuit et jour de la volonté de Dieu sur toutes choses. Le paradis est partout du moment qu'on écoute la voix de Dieu. A l'avenir il aurait le temps d'y penser... Il ne quitterait jamais Camden Town. Comme Fred, il essayerait d'en faire une oasis ; mais il n'avait pas la formule magique de Fred...

Pour commencer, il traiterait ses malades avec bonté. Il

ne les recevrait plus avec ennui et froideur, mais comme des êtres humains. Pour essuyer les yeux malades d'une petite fille ou pour examiner une petite poitrine creuse, il aurait recours à la tendresse autant qu'à la science.

Il aurait aimé avoir Fred auprès de lui, pour faire l'apprentissage de la bonté. Mais Fred, ardent et sans peur, était parti à jamais, après avoir prouvé que la jeunesse est capable de maturité...

Fred avait le cœur grand. Et les poches vides... La pauvreté l'avait empêché de peindre, mais il était assez artiste pour recréer le monde avec des yeux tout neufs. Il avait peu appris à l'école mais il savait discerner le divin dans les petites choses. Il n'avait pas visité le monde et ses merveilles, mais il avait vu Dieu dans le ciel pluvieux et les gouttières ruisselantes de Camden Town...

Giles se leva et se traîna jusque chez lui. Agnès l'attendait avec du lait chaud. Il remarqua son soulagement quand elle le vit.

— Vous pensiez sans doute que je finirais dans la Tamise ou sous les rails des trains... C'est un luxe que je ne peux pas me payer, malgré l'envie que j'en ai. Rentrez chez vous.

Il se coucha mais ne dormit pas. Dans l'autre chambre le corps, désormais inutile de Fred se désintégrait lentement, après lui avoir rendu un dernier service, accordé une ultime victoire : Ce matin, à la table de la cuisine, et déjà plongé dans la nuit de la mort, Fred avaif vu ses désirs se réaliser. Malgré la souffrance, une lueur grandissante avait dissipé la crainte, les ténèbres, la douleur, et à ses yeux émerveillés un grand fleuve de lumière était apparu sur lequel tout ce qu'il avait aimé dans son enfance revenait idéalisé. Une feuille, une plume, une étoile, le chant d'un pinson au vent du printemps, une haie d'automne toute rouge de feuilles d'érable, et les buissons d'épines fleurissant en flocons dans les violentes grisailles de mars... une nuée de cygnes sauvages volant bas dans le soleil couchant, avec leurs ailes d'anges... la lune jaune émergeant du brouillard au-dessus des landes noires... les coqs rouges et les poules aux longues pattes derrière une fille jetant les grains... au milieu des pousses vertes, les cornouillers lie-de-vin que les paysans nomment fleurs-de-sang... et les baies de fusain en décembre, pareilles à des gouttes de feu dans la campagne effeuillée... et le soleil d'été resplendissant dans les bois parmi les pins bleus et les mélèzes... Tout cela se confondit dans son cœur agonisant

et dans cette lumière et cette beauté, Fred mourut, d'une mort radieuse comme sa vie...

CINQUIÈME PARTIE

Quelquefois dans les nuits d'été de Londres, les étoiles changent de couleur et le ciel semblent fleurir de miliers de scintillants boutons d'or. Quand le soir tombe, on dirait que les lointains champs de boutons d'or qui descendent vers de petites rivières pleines de truites se sont envolés, et quelques Londoniens fantaisistes, les yeux au ciel, attendent une pluie de fleurs.

Par une semblable soirée, Mrs. Christopher assise sur une chaise en bois dans sa cellule obscure rêvait aux étoiles qu'elle apercevait dans le ciel par le petit carreau de sa fenêtre, à la Justice, au courage, à la pendaison, à Jean Gabin dans Pépé le Moko, à son jugement le lendemain, à des oranges... Elle aurait aimé en avoir une. D'une radio voisine, du Wagner passait en vagues dans son esprit...

Elle avait l'impression d'être en convalescence. Après une atroce expérience, elle guérissait lentement. Elle ne se préoccupait pas de ses responsabilités puisqu'elle ne savait pas encore quelle genre d'existence serait la sienne dans l'avenir. Ni si elle devait vivre. Tout cela serait bientôt décidé... Entre temps, il fallait seulement se montrer courageuse, même si intérieurement le courage lui manquait.

Son fils Hugh était assis en face d'elle. Il avait obtenu du Directeur de la prison, la permission spéciale de s'entretenir en privé avec sa mère. Il lui expliquait l'attitude qu'elle devait avoir le lendemain matin, mais l'élève était récalcitrante, et il s'épuisait...

— Et demain, au tribunal, quand tu te trouveras devant la Justice anglaise, ne fais pas de larges sourires comme la dernière fois, conclut-il sévèrement. La loi anglaise est très ancienne, elle remonte aux Romains, ça ne t'inspire pas le respect?

— Ne pas sourire, vraiment. Oh ! quel ennui !

— Tu vois ! tu es incorrigible ! Rappelle-toi aussi que tu

ne dois pas t'interrompre pour demander au juge s'il a de la voix ou le nom de son auteur préféré. Souviens-toi que c'est ta vie qui est en jeu.

— N'en parlons plus. Il n'y a donc rien eu dans ta vie que le crime de ta mère? C'est important, bien entendu. Mais on dirait que tu ne peux penser à rien d'autre !

— C'est la vérité, dit Hugh, abattu. Est-ce bien le moment de plaisanter, Maman?

— Pourquoi pas? Ne soyons pas trop sérieux ! Tu vas être obligé de partir dans une minute, parle-moi de quelque chose d'intéressant. Qu'as-tu mangé aujourd'hui? La nourriture devient une question palpitante quand on est au régime de la prison. Il m'arrive de passer une heure entière à rêver de nourriture... Les fraises ne sont plus de saison, maintenant? J'ai toujours aimé les fraises à la crème plus que toute autre chose !

Hugh manifesta un peu d'impatience, puis il se radoucit et dit : si tu veux bien ne pas faire de sermons au juge et au jury, je suis sûr que tu mangeras bientôt des fraises à la crème.

— Je crois que tu te trompes !

— Peut-être, mais tu te trompes rudement toi-même quelquefois... Tu étais certaine qu'ils ne viendraient pas te dénoncer, et pourtant, tous les trois...

— Non, coupa doucement, Mrs. Christopher, ils ne m'ont pas trahie, ils se sont trahis eux-mêmes.

— C'est cela ! défends-les, ces salauds !

— Hugh, il serait trop terrible de les haïr sans savoir ce qui les a poussé à me trahir.

— Mais... Les cinq cents livres !

— Mais non, mon chéri, tu sais bien ce que je veux dire, ce qui les a poussés à venir chercher ces cinq cents livres.

— Oui, deux d'entre eux m'ont donné cette excuse... Mais c'est bizarre ce brusque besoin d'argent, au moment de l'annonce... Une véritable épidémie... Mais je leur ai dit quelques mots de ma façon ! Ah ils n'étaient pas fiers en sortant. J'étais ravi de les traîner dans leur boue...

— Mon pauvre Hugh, c'est toujours triste, lorsque les gens sont amenés à sacrifier ce qui leur reste de vertu... Quand ils jouent leur dernière carte, il faut essayer de les laisser gagner... Il faut être généreux.

— C'est-à-dire que j'ai eu tort de leur faire des reproches?

— C'était superflu. Je ne crois pas que les gens trahissent

ou pêchent par plaisir. C'est pénible de tricher, de voler, de vivre dans la débauche et le mensonge. Et je puis t'assurer que nul être normal n'aime tuer. Nous agissons mal parce que nous sommes ignorants ; ou parce que tout en sachant ou est le bien, nous sommes trop faibles, trop tortueux ou trop pauvres pour ne pas succomber à la tentation. On ne fait pas le mal parce que on est mauvais, tu comprends... C'est plus que de la méchanceté qui les a poussés à venir chercher la récompense ; tu peux m'en croire !

— C'est si laid...

— Il ne faut pas mépriser la laideur. La seule fois de ma vie ou j'ai senti ce que les initiés appellent la Grâce, le cadre manquait de beauté...

— Raconte !

— J'étais dans une cour sale, et je regardais une baignoire de zinc abandonnée, pleine d'une eau verte et stagnante. Et tout à coup j'ai eu la certitude de la présence de Dieu. Là, dans cette cour ! Extérieurement, rien n'était changé. Mais le merveilleux bonheur que j'ai connu pendant quelques secondes, comme si toute la beauté du monde se fût concentrée sur moi, je ne peux pas le décrire. Depuis ce jour, je sais que Dieu se trouve là où nul ne le cherche...

— Naturellement, dans une minute, tu vas prétendre que Dieu est ici, dans cette prison puante où la moitié des internés pourrissent tout vivants... Ta cellule sent l'humidité, tu sais, comme une cave sans air ou une tombe. On se croirait en plein cauchemar... Dieu n'est pas ici.

— Si Dieu n'est pas ici, c'est qu'il n'est nulle part et qu'il n'existe pas. Mais il est ici autant que toi et moi, comme doit l'être un Dieu qui a fait naître son fils, en haillons, dans une étable d'Orient.

Tandis que Hugh fixait avec dégoût les briques sales des murs beiges, et le lit étroit et dur, Mrs. Christopher s'émerveillait une fois de plus des révélations que nous apportent les expériences les plus pénibles... Nous découvrons en nous-mêmes de vastes territoires inexplorés, la souffrance fait jaillir en nous des richesses inconnues. Nous nous rapprochons de l'éternel. Nous sommes amenés à prendre conscience de notre grandeur.

A ce moment une gardienne jeta un coup d'œil par le guichet, et se retira.

— Bon Dieu, quelle figure renfrognée, commenta Hugh. On ne devrait pas laisser de pareilles horreurs en liberté.

— Oh, tu sais il y a des gens qui ont toujours un air pincé. Il faut être tolérant, mon garçon !

— La tolérance me viendra peut-être avec l'âge... Mon cas n'est pas tout à fait désespéré... Maman, j'ai beaucoup réfléchi...

— Il y a de quoi...

— Plaisante, si tu en as envie !... La vérité c'est que ton crime me semble moins grave qu'un mensonge malveillant, une médisance méchante, ou un regard de haine. Les réglements de compte à coups de revolver ne sont pas à recommander, mais il y a des choses bien pires... Ces trois mouchards ont commis, en te trahissant, un crime beaucoup plus grand que le tien : un crime délibéré, pour de l'argent.

Mrs. Christopher ne dit rien. Elle revoyait Veronica, Edmund et Giles, et leurs expressions désemparées... Ils avaient dû tant souffrir qu'elle ne pouvait pas leur en vouloir. Elle souhaitait seulement que cet argent leur porte bonheur... Elle dit :

— Hugh ne pense plus à ces trois malheureux. Je leur ai pardonné. Mais ils n'ont que faire de mon pardon. Tous tant que nous sommes nous cherchons la bonté, car nous sommes des êtres pratiques, et la bonté est la seule force pratique en ce monde. L'important n'est pas ce que nous faisons, mais ce que nous avons envie de faire. Que les hommes ne croient pas en Dieu, passe encore ! Mais qu'ils ne croient pas au mal là est le danger, car ils se trompent sans comprendre... Ces trois malheureux, pense à eux sans colère, leur faute en sera moins lourde. Il faut prendre les gens comme ils sont, et si leur erreurs nous irritent, mettons-nous à leur place et nous serons plus indulgents.

— Mais, protesta Hugh, je ne trahirais personne.

— Chaque fois que tu refuses de leur pardonner, tu trahis Dieu.

— Oh, Dieu doit s'attendre à être trahi par les hommes.

— Qui es-tu pour avoir une morale à toi.

— Tu as raison, avoua-t-il... Mais je ne peux pas m'empêcher de les détester pour leur manque de loyauté. Et puis ils te rendent ridicule, et je leur en veux de cela aussi.

— Au contraire, réjouis-toi pour moi ! « Heureux les pauvres d'esprit, » tu le sais bien...

— Leur aurais-tu pardonné, demanda Hugh, si tu avais décidé de fuir?

— Si j'avais eu l'intention de me cacher, je ne leur aurais

pas donné mon nom et mon adresse. Tout aurait été différent. D'ailleurs la vie n'est pas faite de « si »... Notre devise doit être : « Garde-toi et que Dieu te protège ! »

— Pense un peu plus à ce qui va se passer demain, et un peu moins à tes théories d'amour universel. A quoi bon? Les gens s'en fichent.

Il regarda sa mère recroquevillée dans son uniforme. Elle portait une robe de coton bleu marine qui lui donnait un faux air de bonne d'enfants, et d'épais bas de laine dans de gros souliers usés. Elle était assise en face de lui, sans aucune appréhension — la bonté personnifiée. D'un seul coup il eut envie de crier de joie. « Je disais que je ne pourrais plus jamais croire, si ces trois la trahissaient. Ils l'ont tous trahie. Et malgré cela, je crois encore, grâce à ma mère... assise là, dans sa pauvre vieille robe de prison, avec cette stupide cravate autour du cou.

Sa mère lui répondait :

— Mon chéri, tu demandes à quoi bon l'amour? Mais il n'y a que cela de bon au monde. Même d'être assise là, dans cette cellule, entre d'autres cellules ou des prisonniers désabusés, regardent leur plancher crasseux et leur pot de chambre, et de leur envoyer des pensées d'amour, même cela est bon. C'est comme si je les visitais un par un. A la vue de la misère, on a envie de se précipiter pour tout changer d'un coup de baguette magique... Mais c'est impossible. On ne peut que prendre sa part du malheur universel. Nous ignorons quel réconfort les êtres puisent dans nos pensées, quand nous pensons à eux, non par devoir ou par condescendance, par parce que nous nous sentons pareils à eux. Je *suis* ceux qui m'ont trahie. Et si je suis pendue, ils le seront avec moi. Sur cette terre, nous sommes dans le bain. C'est pourquoi les notions de race supérieure, de pays ou de classe supérieure, ne sont que bêtises... Rentre chez toi, Hugh, et dors bien. Mois aussi, je vais dormir. Personne ne m'a fait de mal. Quoiqu'il arrive demain, dis-toi que je suis à la fin de ma vie, de toutes façons... Et c'est à toi et aux jeunes de continuer à lutter pour l'humanité. Vous n'avez qu'une arme, l'amour. C'est un mot qui a perdu son sens, je le sais. On se rappelera du XXe siècle comme d'un siècle qui a essayé de détruire l'amour... Mais notre ligne de conduite doit venir du cœur. Le seul remède aux malheurs du monde c'est l'amour... Ne doute pas de mes paroles parce que j'ai tué... Les pécheurs sont ceux qui comprennent le mieux l'amour...

N'oublie pas tes gants, et n'oublie pas de pardonner à ceux qui m'ont vendue, comme j'espère qu'il nous pardonneront de les avoir induits en tentation. Maintenant je comprends un peu ce que c'est que d'être Dieu : être trahi par ceux que l'on croyait fidèles, et pouvoir encore leur pardonner et les aimer...

A cause de pareilles déclarations, renouvellées au cours du procès, un jury de trois faibles femmes et neuf hommes, conclut à l'« irresponsabilité mentale » de Mrs. Christopher.

ELISABETH MYERS.

(Traduit par Jacqueline Sellers.)

FIN

CHRONIQUES

LECTURES

EN LISANT *LE JEU DE PATIENCE*

Avec *Le Jeu de patience* (1) Louis Guilloux donne une suite au *Sang noir* et au *Pain des rêves :* on retrouve en effet dans *Le Jeu de patience* certains personnages des deux autres romans : Cripure le philosophe, la cousine Zabelle, Faurel, Babinot, etc. On retrouve aussi dans *Le Jeu de patience* la ville de Saint-Brieuc sous-tendant pour ainsi dire la ville imaginaire. Pourtant *Le Jeu de patience* se situe sur un plan différent des deux autres livres. Non qu'on puisse les séparer (pour bien comprendre Cripure, par exemple, il ne suffit pas de lire *Le Jeu de patience*, il faut connaître *Le Sang noir*) : ils procèdent d'une très sensible unité d'inspiration. Mais la technique est différente, et la longueur même de l'œuvre pose des problèmes particuliers.

Le Jeu de patience, grand et passionnant livre « de lecture », roman admirablement organisé dans son apparent désordre, est aussi une création neuve, unique : Louis Guilloux, a si consciemment et naïvement à la fois, bouleversé les règles du récit, tout en respectant celles de la vie quotidienne des hommes, de la vie vécue — il a si puissamment, et discrètement, dominé une matière insaisissable qu'il apparaît comme une des plus remarquables « natures » romanesques de notre temps. J'imagine Thibaudet, auquel j'emprunte ce mot — ce sens — de « nature », face à face avec *Le Jeu de patience :* il en aurait fait un exemple de roman.

(1) Éd. Gallimard.

Non seulement pour l'extraordinaire précision horlogère, le contrepoint serré des destinées, mais surtout peut-être pour la richesse de la sève. Romancier-né, romancier-type, romancier *in æternum*, créateur jamais las, esprit généreux dont l'imagination vole au secours des ennemis, des *autres* : cette litanie critique, elle me paraît devoir s'adresser à Guilloux, avec les nuances de reconnaissance et de respect qu'elle implique.

★

Guilloux romancier, tient compte de tout, sans effort. La part de l'ignorance, de la faiblesse physique, de ce qu'il *ne s'agit pas du même homme*, d'une année ou d'un jour à l'autre, il la fait. En le lisant, on ne s'étonne pas de cette humanité profonde, celle de la charité et du silence, qui est celle de quelques grands romanciers russes : c'est que son art a effacé les traces. Un art modeste et sans fracas, sans point à la ligne ni roulement de tambours, ni opéra. Un grand art silencieux, simple, naïf, original — d'origine — de primitif. Celui, instinctif ou reconquis, de Tolstoï et de Dickens. Cet art-là implique la dimension : on n'écrit pas grand, dans cet ordre, si l'on n'écrit long. Roman ou chronique, peu importe : il y faut le Temps, et les raccourcis sont interdits, comme, dans la perspective qui est la conséquence d'un autre choix, les préludes. L'art que Guilloux a choisi est un art musical : il a besoin de temps. Et, depuis les romans d'Ignace Legrand, je ne vois pas d'œuvre qui plus spontanément s'inscrive dans un univers qui a besoin de distance, de temps pour exister.

★

Le Jeu de patience, c'est le contrepoint de quelques vies, avec la conscience de l'écrivain comme maître de l'orchestration. Il y a des zones dans le temps comme il y a dans les possibilités d'orchestration des *rôles* pour les instruments. Le début du roman nous établit dans l'ambiguité de la mémoire et de la re-création artistique. L'auteur écrit une chronique qui commence en février 1912. Mais il prend la plume longtemps après et, rencontrant, au cours de son travail — dans le temps qui est celui de

son travail — des personnages dont il est en train d'évoquer les destins avec le recul du temps, il les voit sous un angle double. Celui de la création, à la fois figée dans le document et soumise aux actions et réactions de l'imagination — et celui de la vie présente, *hic et nunc*, qui dément ou recoupe le précédent. Guilloux va et vit dans cette décomposition du temps. De son brouillage, de ses innombrables *points* pour parler le langage des photographes, naît une réalité *merveilleuse :* elle est le vrai et plus que le vrai, soumise et indépendante, exacte comme un reportage et chargée de significations que l'art seul a permis.

*

Un tissu serré : rien qui soit gratuit, qui ne signifie. Des thèmes, certes, et surtout sociaux — la guerre de 14-18 et celle de 39-40, l'occupation, la Résistance, le pacifisme, le socialisme, les révoltes espagnoles — mais, pour dire mieux peut-être, des milliers de notes qui s'affrontent, se choisissent, s'imposent pour donner les éléments d'un thème. Et ce thème qui revient, clair ou sourd, il peut s'exposer en deux mots : silence et pitié. Thème pessimiste si l'on veut. Thème breton, renanien ; imaginons des références. Elles restent trompeuses : il y a un son unique dans *Le Jeu de patience,* une attention à l'humain qui est celle d'un grand romancier, un pathétique silencieux, le témoignage indissolublement personnel et impersonnel d'un artiste qui ne peut oublier qu'il est un homme et que l'arabesque ne contente pas.



On trouvera dans *Le Jeu de patience* — qu'il faut d'abord lire comme on lirait Dumas — un sens du Temps qui est celui de Proust : Temps et Roman sont deux natures siamoises. Et aussi le sens *technique* de la valeur des notions de passé et de présent : le changement des plans est ordonné par un metteur en scène maître de ses moyens. Rien, finalement, n'est dû au hasard. D'où vient l'épaisseur du roman, la trace moirée qu'il laisse dans l'esprit. « Et maintenant que minuit venait de sonner à la chronique du Temps passé, quelle heure — mais quelle heure donc était-il à la chronique du Temps présent? » C'est ce coup de

baguette magique répété qui fait du *Jeu de patience* un roman à la fois « du fleuve et de la rive ». Les êtres qu'il a choisis et créés sont vus dans leur entière perspective, avec leur passé-présent-avenir. Le romancier ne suit pas la chronologie mais la domine. S'il se prive ainsi du banal appât de *ce qui va se passer*, c'est que sa vraie force est — un peu comme celle du grand peintre pour qui le style domine le sujet — dans l'art du tableau, dans l'art de montrer. Avec Guilloux nous n'attendons pas le lendemain des personnages mais nous nous enfonçons lentement dans chacun de leurs jours. Et puis il y a ceci, aussi : si nous connaissons à l'avance la fin qui marquera un personnage, Guilloux sait masquer l'origine. Ainsi certains (Yves de Lancieux notamment) sont maintenus dans une sorte de brouillard, ou plutôt une partie de leur vie nous est longtemps masquée. Effet de surprise, quand on *sait?* Non, c'est comme une révélation de la vie.

★

Le Jeu de patience a, outre cette signification artistique sur laquelle il faut insister, outre cette valeur d'intérêt qui en fait, à l'avance, le livre des veillées et des solitudes heureuses, nourricier et fraternel, une portée politique dans le sens noble du terme. Il est l'œuvre d'un « pur », d'un révolté-né, d'un esprit à la fois ironique et résolu, sans illusion et sans faiblesse. C'est le livre d'un témoin de la misère humaine, sage, sans vanité et sans crainte, irréductible et tendre. Peut-on quitter le ton de la critique? Un livre qu'on voudrait être digne d'écrire.

GILBERT SIGAUX.

JOURNÉES DE LECTURE

1er *septembre* :C'était une excellente idée. On a eu raison de me demander un article sur Malaparte. Cet écrivain a bien besoin d'un peu de publicité. Naturellement modeste, il repousse tous les éloges. Il a quitté l'Italie où le pape menaçait de le brûler (c'est un protestant). En France, il a trouvé un asile, moins de

bûchers et quelques amis peut-être. Il espérait y découvrir le calme, la solitude. Hélas ! A peine avait-il franchi l'Alpe (je ne pense pas que Malaparte puisse passer les Alpes, comme tout le monde : il franchit l'Alpe), il était reconnu. Les douaniers lui demandaient conseil sur la meilleure manière de réussir un coup d'État ; le chef de gare s'intéressait à la Volga et les serveurs à Marcel Proust. Il n'est pas jusqu'à M. Georges Bidault qui ne soit passionné pour *Kaputt* (1).

J'ai fait comme les autres. J'ai lu avec emportement *Une Femme comme moi* (2), avec inquiétude *Monsieur Caméléon* (3), avec étonnement *La Peau* (4). Mais tous ces ouvrages, si réussis soient-ils, n'approchent pas la meilleure œuvre de notre Italien, la plus brillante, la plus déraisonnable, la plus imaginative, qui est la vie de Malaparte racontée par lui-même.

2 *septembre : Kaputt* et *La Peau* sont des mémoires de notre temps écrits avec l'adresse d'un voyageur et d'un grand vivant. Un admirateur de Malaparte me disait même qu'il s'agissait du Prince de Ligne de notre époque ; et si l'on y trouvait moins de délicatesse, disait-il, le XXe siècle en était seul coupable. On voit par là que cet écrivain a des amis enthousiastes. Qu'on se rassure : il a des ennemis nombreux. Écoutons-les.

Ils reprochent à Malaparte son cynisme (affecté), ses médisances sur le compte de la (bonne) société, son éclat (tapageur). Nous avons mis quelques mots entre parenthèses, car ces réflexions se font toujours à mi-voix. Dans ce débat, je ferai simplement remarquer deux choses : quitte à faire des comparaisons ineptes, autant qu'elles fassent plaisir à leur bénéficiaire. Mais le Prince de Ligne n'enchantera pas du tout Malaparte, qui aimerait beaucoup mieux s'entendre comparer à Tamerlan, Marco-Polo ou Jules César, auteur d'une bonne technique de la Conquête des Gaules. Ensuite, ses détracteurs les plus fanatiques doivent reconnaître qu'il écrit un italien bien timbré, très brillant. Grâce à ses traducteurs (5), nous le lisons dans un français qui nous fait natu-

(1) Éd. Denoël.
(2) Éd. du Rocher.
(3) Éd. La Table Ronde.
(4) Éd. Denoël.
(5) René Novella, Juliette Bertrand, Line Allary.

rellement plaisir : paradoxes, formules, attaque nette des phrases et des chapitres, nous sommes chez nous. (Les paradoxes sont un peu comme les bibelots de la Langue française. Chacun les époussette avec soin.)

Malaparte a-t-il vu tout ce qu'il nous raconte? Cette question n'aura plus d'importance si l'on veut bien noter que ses récits les plus effrayants ont toujours le même cadre : celui d'un grand dîner où il déconcerte les invités. *J'ai beaucoup de sympathie pour les nègres : ils ont au moins la couleur de leurs opinions*, voilà l'exemple de ce vocabulaire, qui n'est pas tant celui du théâtre, que l'expression d'une société libérale ou aristocratique : le monde a la forme d'une phrase bien découpée. Remarquons à ce propos que Malaparte parle, en vaincu, à des convives allemands ou américains, toujours victorieux. Il a le beau rôle des vaincus : l'esprit, l'amertume, la vivacité. Dans *La Peau*, il se trouvera en contact avec la division marocaine du général Guillaume. Cette unité contenait un tas de types extraordinaires et la rencontre ne pouvait qu'être heureuse. Puis ce sera une division japonaise (composée de jaunes Américains, habitants la côte ou Hawaï), des Canadiens, de purs Yankis (ils appellent les Italiens : « *You,bastards!*) et partout, le paysage qu'ont invoqué Marsile Ficin, Virgile, Stendhal et autres bons romanciers latins. Cet universel mélange était une nouvelle chance pour Malaparte, amateur de catastrophes et qui aurait applaudi au déluge, à la pensée du bon récit qu'il en ferait chez ses amis Samuel.

Le thème de *La Peau*, ce sont les malheurs de l'Europe et notamment la peste morale qui s'empare de Naples dès que les armées alliées y débarquent. Désormais, chacun vend ce qu'il peut : de la nourriture, des femmes, des G. I. que les enfants guident et rançonnent... Avec beaucoup de force et de brutalité, cette déchéance nous est présentée pour aboutir à cette conclusion : *Jadis on endurait la faim, la torture, la souffrance les plus terribles, on tuait et on mourait, on souffrait et on faisait souffrir pour sauver son âme et celle des autres. On était capable de toutes les grandeurs et de toutes les infamies pour sauver son âme. Aujourd'hui on souffre et on fait souffrir, on tue et on meurt, on fait des choses merveilleuses et des choses horribles, non pour sauver son âme, mais pour sauver sa peau... On ne se bat plus pour la liberté, pour la justice. On se bat pour la peau, pour cette sale peau.*

3 *septembre :* Il est un autre aspect du livre qui n'est pas le côté macabre, ni le côté comique : c'est un ensemble de réflexions sur notre temps qui nous rappellent que Malaparte a écrit *La Technique du coup d'État* (1) et qu'il vient de publier *L'Œuf rouge* (2)... *Le mal secret dont souffrait la jeunesse de tous les pays vaincus et vainqueurs : une obscure tendance à transformer les idéals de liberté, en désirs de satisfactions sensuelles, les exigences morales en refus de toute responsabilité, les devoirs sociaux et politiques en vains exercices intellectuels et les nouveaux mythes prolétariens en les mythes ambigus d'un narcissisme dévié vers l'auto-punition.* Sous la signature d'Huxley ou de Spengler, ces lignes seraient accueillies avec un grand respect. Mais placées entre un cadavre et une orgie, comme elles le sont dans *La Peau,* je crains qu'elles soient négligées. Pourtant, lisons *L'Œuf rouge* et nous trouverons des paroles excellentes sur Lénine et la révolution d'octobre. Cela ne nous dispensera pas de revenir à la définitive *Sociologie du communisme* (3) de Jules Monnerot, mais cette liberté de Malaparte, cet accent impérieux, son goût des comparaisons fulgurantes en font le premier journaliste de l'époque. Il y a tant de « témoins de leur temps » qui ont tous un « message spirituel » entre les mains, que ce cynisme, cette information vivante, sont d'excellents cadeaux pour un lecteur français.

4 *septembre :* J'en étais là de mon admiration pour Malaparte — et même un peu plus loin — quand j'ai eu le malheur d'en parler à une jeune femme qui sait parfaitement l'italien. Après avoir soufflé de mépris, elle m'a dit :

— Mais c'est un auteur du type Henry Bataille, ce Malaparte Dans son pays, on goûte encore *Aventure di un Capitano di Sventura,* comme Valery Larbaud aimait les poèmes de Bataille. Pour le reste, ce sont des auteurs de boulevard.

— Justement. J'habite sur un boulevard...

— Ça ne vaut rien pour vos goûts littéraires, mon pauvre ami. J'admets volontiers que Curzio Malaparte soit drôle, intelligent, brillant, tout ce qu'il vous plaira. Mais il lui manque la profondeur et...

(1) Éd. Grasset.
(2) Éd. du Rocher.
(3) Éd. Gallimard.

— Et il n'écrit pas *La Bile* ou *Le Pancréas*, comme tant d'autres. Il écrit : *La Peau*. Paul Valéry s'est expliqué sur ce point. Je pense que vous avez tort, mais je pense aussi que Malaparte a tort d'exister. Il circule trop d'histoires sur son compte. Favorables ou non, elles lui font perdre son mystère. Ah ! Sa carrière serait bien différente s'il était inconnu. On ne lirait plus *Kaputt* en plein jour, on le lirait la nuit. Une légende se formerait vite sur le compte de l'auteur : on l'imaginerait sous les traits d'un colonel de la S. S. d'un prince italien, d'un espion anglais. Il incarnerait le romantisme de notre temps. Les jeunes gens, qui le dévorent déjà, s'empresseraient de l'imiter. Belle génération diabolique ! Ce serait notre Ossian.

— Pour l'instant, me répondit Mahaut, en faisant allusion à un spectacle qui fit courir Paris au lendemain de la seconde guerre mondiale, pour l'instant, ce serait plutôt Orion-le-tueur.

ROGER NIMIER.

HONNEUR (DES LETTRES) ET POLICE

Parmi les multiples méfaits que commettent journellement les *gangsters*, M. Thomas Narcejac (1) vient de s'aviser, assurément du plus grave : à savoir l'influence détestable qu'ils exercent aujourd'hui sur les lettres. L'essai critique — le pamphlet, qu'il consacre à un aspect très actuel de la littérature policière, porte ce sous-titre, assez curieux, d' « essai sur le roman policier noir américain », si l'on considère que ses deux principales cibles sont le Britannique Peter Cheyney et le Français Maurice Duhamel. M. Thomas Narcejac est, il est vrai, dans le quotidien, professeur de philosophie et non de géographie.

M. Thomas Narcejac, donc, dénonce comme un « bluff » magistral, la nouvelle littérature policière qui, dosant en d'efficaces recettes, la violence, la brutalité, le nihilisme, la crudité et une quasi-pornographie, a su conquérir, ces dernières années, un vaste

(1) *La Fin d'un bluff*, essai sur le roman policier noir américain. (Ed. le Portulan).

et fidèle public. Il voit dans ces nouvelles formules, la « dégradation » d'un genre qui lui tient à cœur, et qu'il pratique lui-même, avec quelque brio, dans ses formes les plus classiques.

Le roman policier traditionnel, en effet, comme le remarque M. Narcejac, relève de la géométrie. C'est un divertissement de l'esprit qui, par le jeu de l'énigme à résoudre, fait appel aux spéculations mathématiques et logiques du lecteur. On pourrait aussi, l'apparenter au bridge ou aux échecs, car il s'agit, en somme partant d'une situation obscure pour aboutir à une solution claire, de marquer un certain nombre de points, en réussissant un certain nombre de coups. La vocation d'esprit d'un Conan Doyle, d'une Agatha Christie, de M. Narcejac, lui-même, ne doit guère différer en leur principe de celle d'un Alakine ou d'un Albarran. Il s'ajoute, certes, à la structure schématique de l'intrigue un élément littéraire, qui hausse le « jeu » policier au-dessus du simple jeu de société, et par lequel s'insère dans la démonstration du problème, un intérêt humain.

L'histoire, encore courte, du roman policier en tant que genre littéraire, marque donc une fatale évolution de style, au cours de laquelle d'ailleurs, l'intérêt de l'œuvre s'est progressivement déplacé du facteur mathématique au facteur littéraire. L'impressionnisme, introduit dans le genre policier par M. Georges Simenon, a marqué une étape importante de cette évolution et l'acuité psychologique — avec tout son arrière-plan spirituel — apportée par un authentique grand écrivain comme M. Graham Greene au fait criminel, a presque supprimé toute distance entre la littérature policière et la littérature tout court.

Une autre évolution, celle-ci d'ordre social, devait aussi inévitablement se produire dans la matière même du roman policier, à moins que celui-ci ne s'installât au musée des genres désuets, en compagnie de l'églogue et de la tragédie alexandrine. A l'époque des armes automatiques et des tractions avant, au siècle de Dillinger, de Pierrot-le-Fou (n° 1 et n° 2), de René la Canne et de Joinovici, en un temps où le « fait divers » a presque perdu son caractère extraordinaire, pour devenir le fait quotidien d'un métier en quelque sorte scientifique, et où apparaît si souvent entre le milieu criminel et le milieu de ses victimes, une telle osmose qu'il y a de moins en moins, selon le mot de M. Paul Morand, naguère, de « cadavres propres », le roman policier ne pouvait, sans s'exposer

à dater singulièrement, demeurer fidèle à une vision encore idyllique du monde humain, puisque, en fin de compte, le bon, impeccablement bon, y triomphait toujours du méchant, par la supériorité de son intelligence et de sa technique.

Le succès du roman noir, dans le genre policier, ne s'expliquerait pas, par ailleurs, s'il ne répondait à une réelle disposition des esprits dans le monde actuel. Le peu de cas fait aujourd'hui de la vie humaine, par les nations, par les politiques et par les sectes qui se disputent l'empire universel, l'inquiétude et l'angoisse qui demeurent au cœur des hommes, au lendemain et peut-être à la veille encore des grandes terreurs, le nihilisme auquel conduit nombre d'esprits, une succession interminable de bouleversements humains, dans la faillite d'une civilisation, donnent leur couleur — la couleur du temps — à toute une littérature contemporaine, qui n'est pas seulement la littérature policière.

M. Narcejac, malgré son attachement aux formules classiques, ne méconnaît certes pas cet aspect nécessaire du roman noir dans sa liaison avec une époque noire. S'il est cependant trop discret à ce sujet dans cet ouvrage, on peut penser qu'il se réserve pour le prochain, lequel doit justement avoir pour sujet la littérature noire. Mais, traitant ici du roman policier, c'est sur un tout autre plan qu'il porte le débat et qu'il élève le ton jusqu'au pamphlet. Auteur, lui-même, M. Narcejac est orfèvre, sans doute ; mais, s'il s'en prend avec vivacité aux auteurs policiers noirs américains de toutes nations, c'est là querelle d'orfèvre à bimbelotiers.

Le reproche le plus sérieusement fondé, de l'auteur de *La Fin d'un Bluff*, contre la littérature policière noire, est que celle-ci est, en réalité, contrefaçon. Disséquant les personnages, les sujets, le langage, le style du roman policier à la mode, il souligne aisément tout ce qu'il entre d'artifices dans ce nihilisme à façon : *Le roman policier noir est la forme be-pop du roman d'aventures;* l'argot y est *emprunté comme on loue un costume* et *nous sommes colonisés par une pègre qui n'a pas même le mérite d'être réelle.*

Bref, M. Narcejac n'incrimine pas tellement la noirceur du roman policier en vogue que la qualité d'*ersatz* de la couleur : *Le roman policier noir se cuisine selon une recette;* il est *un produit de synthèse comme le gaz lacrymogène ou hilarant* et on ne saurait évidemment tirer argument de la passivité consentante de tant de lecteurs, en un temps d'extrême réceptivité de l'esprit humain

où un patient a pu déclarer, après avoir subi l'épreuve du « sérum de vérité », que le penthotal « procurait une sensation plus agréable encore que le Pernod (1) ».

Est-ce trop dire, alors, que de parler comme M. Narcejac, à propos du roman policier prétendu noir, d'une *forme régressive de la mentalité?* L'accent polémique, la virulence, l'ironie de M. Narcejac, atteignent, au delà du simple cas de la littérature policière, un phénomène sociologique plus général : l'évanouissement de tout esprit critique devant l'impératif des modes de l'esprit, et l'incapacité de distinguer l'authentique de la contrefaçon. *La Fin d'un Bluff* prolonge, dans la zone marginale du roman policier, la lucide critique du *Confort intellectuel.* Son auteur se défend, dans sa préface, après s'être entendu reprocher d'être le Despréaux du roman policier, de vouloir en être le Trissotin. Disons qu'il en est comme le Monsieur Lepage.

HUGUES FAVART.

LE MYTHE DE L'ENGAGEMENT

« ENGAGEMENT, *n. m.* : Combat court et peu important. » *(Petit Larousse illustré.)*

A la fin de la première partie de *La Mort dans l'âme* (2), Mathieu Delarue, personnage central des *Chemins de la liberté,* se joint, l'un des derniers jours de la débâcle de juin 40, à une patrouille chargée d'une mission de retardement, prend un fusil et — sans que rien l'y pousse qu'un soudain besoin d'agir, le dégoût et le refus d'être, éternellement, un spectateur trop lucide et tout empêtré dans son inutile liberté — fait le coup de feu sur les Allemands. Mais il faut citer (on verra tout à l'heure pourquoi) : « Il s'approcha du parapet et se mit à tirer debout. C'était une énorme revanche : chaque coup de feu le vengeait d'un ancien scrupule. Un coup sur Lola que je n'ai pas osé voler, un coup sur Marcelle que j'aurais dû plaquer, un coup sur Odette que je n'ai pas voulu

(1) Les journaux.
(2) Éd. Gallimard.

baiser. Celui-ci pour les livres que je n'ai pas osé écrire, celui-là pour les voyages que je me suis refusés, cet autre sur tous les types, en bloc, que j'avais envie de détester et que j'ai essayé de comprendre... Il tirait sur l'homme, sur la Vertu, sur le Monde (...) sur toute la beauté de la terre, sur la rue, sur les fleurs, sur les jardins, sur tout ce qu'il avait aimé. La beauté fit un plongeon obscène et Mathieu tira encore. Il tira : il était pur, il était tout-puissant, il était libre. »

Relisons à présent la dernière page d'un autre livre, dont nous rappellerons ensuite le titre et l'auteur à qui ne les aurait pas reconnus. Le protagoniste se trouve mêlé, au cours des combats de la guerre d'Espagne, aux soldats franquistes qui défendent une place attaquée par les gouvernementaux : « Il retrouvait sa lucidité, son ironie. Depuis vingt ans, qu'avait-il été? Peu de chose. Avant, il y avait eu des moments comme celui-ci et il en avait gardé le souvenir comme de moments où il avait existé. Alors, maintenant, de nouveau, il pouvait être. Toute sa conscience ressortait comme la lune là-bas qui montait. Mille pensées lui venaient, mille souvenirs, mille aperçus. C'était cela, il était lui-même, il redevenait lui-même plus que jamais. Il était follement lui-même comme un homme ivre qui s'arrête entre deux verres et qui jouit une seconde de la suspension... Le bruit. V'lan! Eh bien, oui, ces mortiers allaient écraser ce lieu de sang. La gageure le fascinait. Rester. Tâter le destin. Là-bas, au loin, la vie pouvait-elle encore être délicieuse? Les femmes, il ne les désirait plus. Tout cela n'avait été que mensonge de part et d'autre. Il n'avait pas su. Revoir Florence, Chartres? Il les avait si bien vues. Il en emporterait l'image gravée d'un trait de diamant dans l'âme. Dieu? Il ne pouvait l'approcher que par ce geste violent de son corps, ce geste dément le projetant, le heurtant contre une mort sauvage (...) Il trouva un fusil, alla à une meurtrière et se mit à tirer, en s'appliquant. »

Ce personnage sans nom qui, dans une situation sensiblement identique à celle où se trouve, en juin 40, le Mathieu Delarue de Jean-Paul Sartre, y réagit de la même manière et, tandis que celui-ci se venge de sa vie ratée en tirant sur les Allemands, fait, lui, le coup de feu sur les miliciens espagnols, l'a-t'-on reconnu? C'est Gilles, le héros du dernier roman publié de Pierre Drieu la Rochelle.

Il est à tout le moins hautement significatif que se soit ainsi rencontrée ou rejointe, à distance, malgré *toute* la distance qui les sépare, l'inspiration de deux écrivains entre lesquels nul sans doute n'eût songé à chercher des points communs. On me dira que si Gilles, c'était Drieu, Mathieu Delarue n'est pas Sartre. Mais celui-ci n'en a pas moins chargé le personnage central de sa quadrilogie romanesque d'incarner au moins autant que d'autres ses thèses philosophiques. Car, quoi qu'en ait l'auteur des *Chemins de la liberté,* et en dépit de la riche matière romanesque qu'il brasse dans leurs trois volumes publiés, ceux-ci constituent le type même du roman « à thèse ». Ce n'est pas un vice rédhibitoire à nos yeux, et *La Nausée,* roman philosophique s'il en fut, n'en demeure pas moins un grand livre, le grand livre de Sartre. Dont l'auteur, quelque peu soucieux qu'il fût de faire strictement œuvre de romancier, a cependant réussi à incarner dans un personnage vivant une conception du monde rarement illustrée avec autant de force.

Les personnages des *Chemins de la liberté,* eux, ont beaucoup moins de consistance. Aucun ne jouit de cette liberté que Sartre, justement, dans un essai qui fit quelque bruit, accusait François Mauriac de refuser à ses créatures. Il est d'ailleurs curieux de reprendre les termes du réquisitoire sartrien : il n'en est pas un seul qui ne puisse, *mutatis mutandis,* s'appliquer à l'auteur de *La Mort dans l'âme* : « Voulez-vous — disait Sartre — que vos personnages vivent? Faites qu'ils soient libres... Lorsqu'il juge que cela lui est plus commode, François Mauriac quitte Thérèse et va soudain s'installer au milieu d'une autre conscience... Il a l'omniscience pour tout ce qui touche à son petit monde : ce qu'il dit sur ses personnages est parole d'évangile, il les explique, les classe, les condamne sans appel. Avant d'écrire, il forge leur essence, il décrète qu'ils seront ceci ou cela... Les êtres romanesques ont leurs lois dont voici la plus rigoureuse : le romancier peut être leur témoin ou leur complice, mais jamais les deux à la fois. Dehors ou dedans. Faute d'avoir pris garde à ces lois, François Mauriac assassine la conscience de ses personnages. » Mais que penser alors de ces Mathieu, Brunet, Boris, Ivich, de ce Daniel — son cas est peut-être le plus significatif, en tout cas le plus frappant — qui, s'ils sont en apparence des créatures libres (selon le sens que Sartre donne au mot), en fait se soumettent rigoureusement à la

loi du romancier? Comment ne pas penser aussi que Sartre « avant d'écrire forge leur essence, décrète qu'ils seront (et qu'ils feront) ceci ou cela? » De toute éternité nous savons que Daniel, le pédéraste, s'enfoncera toujours plus dans son rôle de « salaud » — et sans nous avancer beaucoup nous pouvons deviner que le quatrième tome des *Chemins* nous le ramènera dans la peau d'un vil « collaborateur ». De toute éternité aussi nous savons que Brunet, le militant communiste, est un « pur » — et que nous le verrons un jour secouer l'inacceptable, l'inhumaine discipline du Parti. Quant à Mathieu Delarue, le plus libre, le moins *déterminé* de tous, il était à prévoir que, pour lui, l' « engagement » sans quoi (selon Sartre) il n'est pas de liberté qui vaille, prendrait à certain moment la forme de cette plongée dans une action passionnée, de cette révolte contre la « nausée » existentielle — exactement, ma foi, comme c'était le cas pour le Gilles de Drieu ; et comme ce le sera pour le héros de *Mourir en homme*, de Paul Mousset (1), ce Philippe Citeaux qui, après s'être lui aussi désolidarisé de ses semblables (« J'avais l'impression d'être enfermé avec eux dans un train roulant à toute vitesse vers un abîme, et moi seul connaissant la situation exacte »), finira par se faire tuer avec eux, sinon pour eux, dans les combats de juin 40. (Mais plus qu'à Mathieu Delarue, Citeaux nous ferait penser au *Fils du Ciel* d'Alfred Fabre-Luce, dont le destin et l'attitude spirituelle ressemblent beaucoup aux siens.)

Ce que vaut, ce que signifie au juste un tel « engagement », c'est ce que l'on voudrait, à présent, essayer de préciser, à propos de ces livres et de quelques autres.

★

Ils sont cinq, romans ou essai romancé, dont les auteurs ont choisi pour thème d'inspiration, pour cadre à leur active méditation, les « grandes circonstances » de ces vingt dernières années.

C'est entre 1932 et 1934 que se déroule l'action des *Compagnons d'Europe* d'Hervé Kerven (2). Avec *Mourir en homme* nous sommes en 1939, à la veille et aux premiers jours de cette guerre dont

(1) Éd. Bernard Grasset.
(2) Éd. René Julliard.

La Mort dans l'âme nous fait revivre la tragique première phase. Une suite de méditations sur les réactions de l'individu humain dans les *Grandes circonstances* compose le livre de Jean Bloch-Michel (1), tandis que l'odyssée des *Chiens enragés* de Gilbert Sigaux (2) se déroule, je veux dire : pourrait se dérouler *hic et nunc*. On ne saurait donc faire, à aucun de ces auteurs, le reproche d'avoir ignoré ou méprisé, l'emprise sur les âmes et sur les hommes, du temps qui passe et du décor social où ils campent leurs héros. Si tous ne sont pas (comme Sartre) des théoriciens de l'engagement, si aucun, que je sache, n'est (comme M. Aragon) un écrivain totalement engagé, c'est-à-dire soumettant son inspiration et son œuvre aux mots d'ordre d'un parti, du moins ont-ils mis en scène des personnages tout entiers impliqués — volontairement ou non — dans le drame de l'époque, dans la plus pressante réalité historique et sociale.

Ce n'est pas toujours pour eux, auteurs ou personnages, la suite d'un libre choix. Ce ne l'est, en tout cas, ni pour les héros de Sartre (j'ai dit pourquoi) ou d'Hervé Kerven (quoi qu'il semble), ni pour le témoin de Bloch-Michel, et seuls, peut-être, les *Chiens enragés* de Gilbert Sigaux pourraient-ils se parer du titre d' « engagés volontaires » (ce n'est pas un jeu de mots). Ce Robert Aubier, ce Boris Malev, cet Yves Stein, c'est en toute liberté et en toute conscience de leur acte qu'ils ont choisi de servir — ce « service » fût-il « inutile » — une juste cause. Dans un pamphlet publié sous le manteau, ils ont dénoncé l'imposture de certain procès politique, mené au mépris de la justice et de la vérité par le gouvernement de leur pays. Poursuivis de ce fait par ledit gouvernement, ils se cachent, fuient et mènent, des mois durant, cette existence d'hommes traqués qui n'est plus, dans les temps que nous vivons, le privilège (si l'on peut dire) des seuls criminels de droit commun. Ces trois hommes sont à leur manière des croisés. Et leur odyssée serait à la fois émouvante, exemplaire et significative, si l'auteur n'avait commis l'erreur de la situer dans un cadre romanesque inadéquat : il y a, en effet, quelque disproportion, du simple point de vue de la crédibilité, entre le délit qu'ont commis les héros de Gilbert Sigaux et les conséquences qu'il a pour eux, l'action se

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. René Julliard.

déroulant en France, ces années-ci, où une telle aventure a tout de même moins de vraisemblance qu'elle n'en aurait en Allemagne nazie ou en Russie soviétique. A moins que notre auteur n'ait voulu, insidieusement, avertir les hommes de ce temps de ce qui les attendait *partout*, un jour ou l'autre, dans ce monde de la Terreur où nous avons commencé de vivre, ce monde où la monstrueuse loi de la fin et des moyens tend de plus en plus à généraliser son empire et à faire piétiner la vérité, la justice et les droits de l'homme les plus élémentaires par ceux-là mêmes qui en parlent le plus haut? Il y a, en tout cas, dans *Les Chiens enragés*, une lucidité intellectuelle et une générosité d'inspiration qui forcent l'estime.

De Daniel Montarnec, héros de *Compagnons d'Europe*, il ne semble pas que l'engagement, s'il est moins brutal, soit beaucoup plus *pur* dans ses déterminations que celui du Mathieu Delarue de Sartre. Si Montarnec est poussé vers le communisme — comme, jadis, certains personnages de Malraux — par un sens émouvant et noble de la fraternité virile, tout son comportement est, en fait, dominé par ses sentiments pour une militante tchèque dont l'amour a marqué profondément son être. Ce révolutionnaire, au fond, n'est rien moins qu'un « partisan ». En quoi d'ailleurs il nous touche, et le livre d'Hervé Kerven en acquiert une valeur humaine qu'on chercherait en vain dans beaucoup d'ouvrages du même genre. (C'est en outre un roman d'une fort belle facture, et nous suivrons son auteur.)

Il est dès lors permis de douter que ce Daniel Montarnec, plus que le Mathieu Delarue ou même le Brunet de Sartre, soit de l'étoffe... imperméable dont on fait les « engagés » bon teint, ceux-là pour qui il ne saurait plus y avoir d'autre vérité que celle d'un parti (disons même : du Parti), ceux-là pour qui, selon la formule d'un personnage de Manès Sperber, « la vérité privée est sans valeur, comme la vie privée ». Tôt ou tard, ils seront broyés, ces dangereux « individualistes », ces « chiens enragés », ces croisés, aux yeux de qui la fin ne rend pas légitimes *tous* les moyens, dont le comportement malgré tout demeure celui d'hommes soucieux de faire leur destin d'hommes, d'accomplir *leur* vérité. Ils seront broyés, car « il faut que la machine (sociale) fonctionne irréprochablement » (Victor Serge) — et la machine n'a que faire des rouages grinçants que sont ces individus lucides, volontaires, conscients et *libres*. Oui, ils seront broyés, ces Brunet, ces Mon-

tarnec, ces Aubier, comme les héros de Koestler, de Sperber ou de Serge, — à moins que, comme Koestler, Sperber, Serge eux-mêmes, et bien d'autres, ils ne découvrent à temps et ne refusent l'énorme imposture dont ils ont été les dupes, dont ils pourraient devenir les victimes. A moins encore que, comme le Gilles de Drieu, le Mathieu de Sartre ou le Citeaux de Paul Mousset, ils n'optent pour une révolte passionnée et désespérée, qui ressemble beaucoup au suicide.

★

Que l'engagement — volontaire ou non — soit un « service inutile », voire une duperie, c'est encore ce que nous dit le livre de Jean Bloch-Michel, témoignage modeste mais sans complaisance et d'une très émouvante honnêteté spirituelle.

Par de brefs croquis ou des souvenirs personnels, l'auteur évoque ces *Grandes circonstances* où l'homme a, dans les temps que nous vivons, le triste privilège de se confronter avec soi-même. La leçon qu'il en tire, c'est que « les hommes sont étonnamment semblables à eux-mêmes. Pour certains, c'est là leur grandeur, pour d'autres leur condamnation ». Les grandes circonstances? « J'ai la certitude que non seulement l'expérience ne m'a rien apporté, qui enrichisse la connaissance que j'ai de moi-même et du monde, mais que cela ne lui est pas possible. » Par exemple : « Je ne crois pas que la guerre suscite les grandes âmes. La résistance a révélé des hommes? Sans doute, mais la paix les eût aussi bien révélés, ou bien qu'ils n'ont que des qualités guerrières, et alors autant dire qu'ils ne valent rien. Rien n'est plus inutile que de tresser des couronnes aux héros, si ce n'est d'élever, des monuments aux martyrs... Pour moi, je puis dire que le monde n'a pas changé de sens le jour où j'ai su ce qu'étaient la faim, la peur, la torture. De les avoir éprouvées n'a en rien modifié les sentiments que m'inspiraient, avant de les subir, ceux qui en souffrent, et ceux qui les infligent. Ce n'est pas l'oppression qui m'a fait aimer la liberté. » Il y a peut-être plus de noblesse d'âme, de dignité spirituelle qu'il ne semble à première vue, dans ces simples constatations, et de vrai courage dans la conclusion qu'en tire leur auteur : « Je sais maintenant que l'épreuve ou l'action exceptionnelles n'apportent rien, qu'elles ne peuvent rien apporter. *L'esprit seul peut enrichir l'esprit.* Quant à l'expérience, il faut lui reconnaître seulement ses vulgaires et

violentes qualités : l'épreuve est un accident malheureux, l'action une nécessité. »

J'aime, en tout cas, qu'un témoin non suspect, « engagé » à son heure, nous rappelle ainsi, sans hausser le ton, la vanité profonde de cet « engagement » qui n'est qu'un mythe, et dénonce l'illusion dérisoire de son efficacité. Et comment, dès lors, ne pas lui préférer le seul « engagement » qui vaille : celui que l'on se fait à soi-même, à soi seul, malgré (parfois contre) les lois, les contraintes et les tentations du monde social, en dépit aussi des « grandes circonstances », pièges tendus à l'homme qui n'a pas su, pas osé, pas voulu préférer à tout le libre exercice de l'intelligence « dégagée », le lucide accomplissement de soi et de son destin solitaire — irremplaçable?...

CLAUDE ELSEN.

EXPLICATION DU COMMUNISME

Les livres sur le communisme ne manquent pas. Mais — pour ne rien dire de la qualité intellectuelle extrêmement variable de leurs auteurs — les perspectives sont en général fort partielles et le jugement sujet à caution. Tantôt, c'est un philosophe qui ne voit dans le Marxisme qu'une théorie et démontre qu'il convient de la dépasser ou qu'elle est indépassable, qu'elle est tissu d'erreurs ou vérité dernière, ou encore (plus sagement) mélange de vérités et d'erreurs. Tantôt, c'est un politique qui ne voit dans le communisme qu'une action historique, un parti, une organisation. Par ailleurs, les parti pris du jugement ne sont pas moins sensibles que ceux de l'observation. En laissant de côté les apologies, on remarquera que la plupart des livres sur la question se réfèrent à l'une ou l'autre de ces trois attitudes. Ou bien il s'agit d'une fin de non-recevoir pure et simple : c'est la critique traditionnelle, réactionnaire, refusant au communisme toute valeur et toute vérité. Ou bien l'on se trouve en présence d'un effort de compréhension, venant par exemple d'un ancien adversaire que la montée du communisme et l'effondrement des autres formes politiques ont fini par instruire : et même s'il n'accorde qu'assez peu au communisme, il est fréquent que son jugement soit troublé par le

remords de son aveuglement passé et vicié par quelque complaisance. Ou bien il s'agit de la dénonciation de celui qui a vécu et cru dans le communisme et qui a soudain pris conscience de son erreur : c'est alors une critique passionnelle, déformée par le ressentiment.

Jules Monnerot (à qui l'on ne refusera pas le sens de l'actualité et de l'urgence des problèmes) vient de publier un ouvrage — *Sociologie du Communisme* (1) — dont le premier mérite est de rompre avec ces insuffisances et ces partialités. Le phénomène communiste y est étudié selon toutes ses dimensions : comme idéologie, comme entreprise historique, comme psyché collective. Par ailleurs, ni la bonne volonté du néophyte, ni la complaisance de l'ancien adversaire qui maintenant ouvre les yeux, ni le ressentiment du transfuge n'apparaissent ici. L'auteur n'a jamais ignoré le communisme ; il n'a pas attendu ces dernières années pour voir en lui le grand événement du siècle ; il n'éprouve donc pas le besoin de compenser un long aveuglement par des concessions excessives. Cependant, il n'a jamais adhéré au mouvement : autant que de complaisance, son jugement est pur de ce ressentiment qui conduit le plus souvent à une hostilité dont la source passionnelle est évidente et qui, parfois, s'annule elle-même en se réduisant à des objections secondaires dont l'importance est démesurément grossie. (C'est le cas des critiques trotskistes.) — Mais l'auteur n'est pas davantage de ceux qui, originellement et traditionnellement, sont hostiles non seulement à ce que fut le communisme et à ce qu'il est devenu, mais encore à tout ce qu'il a signifié (à tort ou à raison) pour les hommes. Et je dirai que c'est à cause de cela précisément qu'il a le droit de parler. Sans doute, les critiques du Communisme venues de droite (d'optique conservatrice, maurrassienne, fasciste) contiennent-elles, ne peuvent-elles que contenir une grande part de vérité. Mais la véritable dénonciation vient de ceux qui partagent la mythologie de liberté et de justice à laquelle le communisme demeure lié dans l'esprit de beaucoup. Elle vient de ceux pour qui l'espoir que certains mettent dans le communisme est valable, mais qui n'ont jamais cru (ou ne croient plus) que le communisme ait la charge de cet espoir. L'autorité n'appartient ni aux conservateurs ni aux trotskistes — mais,

(1) Éd. Gallimard.

pour dire les choses en gros, à la tradition libérale, sociale, démocratique de l'Occident.

On voit par là que la perspective du livre n'est pas celle d'une impossible objectivité. Sur un tel sujet, comment pourrait-il y avoir une perspective neutre : l'observateur est toujours *en situation*, comme on dit. Le Communisme nous concerne trop, engage trop notre vie pour que ne lui réponde pas une pensée engagée et vivante. Toute critique de l'idéologie ou de la politique communiste implique non seulement des vérités, mais des *valeurs* qui servent de grilles pour le déchiffrage avant d'être les principes du jugement. Il n'y a pas de pensée impartiale, c'est-à-dire de pensée vide, détachée de toute position et de toute option. Mais il y a des pensées lucides et des pensées aveugles, des pensées honnêtes et des pensées déloyales. Dans ce livre, du moins, les parti pris sont reconnus : ils se donnent exactement pour ce qu'ils sont.

Aucun ouvrage ne présente avec autant de sérénité et de pathétique ce qu'il faut appeler, au partage de ce siècle, la tragédie d'un grand espoir humain défiguré et détourné. Des énergies, des enthousiasmes, des générosités qu'il mobilise, le communisme s'est fait le voleur. C'est ce qui échappe, au fond, à la critique conservatrice qui désavoue l'espoir du dupé en même temps que la perfidie du dupeur, et à la critique hérétique qui date la duperie d'un moment déjà intérieur au système, et postulant son acceptation générale. Si le communisme doit être dénoncé, ce n'est pas parce qu'il détruit un passé parfait, qu'il a préféré Staline à Trotski (ou à Tito), qu'il est devenu bureaucratique : c'est parce que l'espoir auquel il a été lié dans l'imagination humaine a été utilisé par lui, mais n'a jamais été son espoir. Le communisme n'est pas un échec : c'est une trahison. Il feint de prendre en charge ce qu'il veut détruire, ce qu'il détruit.

La révolution russe a soulevé un grand espoir, et parmi ceux-là mêmes qui se trouvent complètement opposés à ce qui est sorti d'elle. C'est que 1917 avait paru le triomphe d'une tradition occidentale — celle du socialisme européen. La Russie semblait s'ouvrir à l'Occident, aux valeurs de sa tradition révolutionnaire : l'internationalisme, la volonté de liberté, le rêve d'un État moins contraignant, l'attitude critique à l'égard du pouvoir. Or, bien loin de réaliser les promesses de la tradition socialiste d'Occident, la Russie a édifié un ordre politique exactement inverse. Et les

signes ne se sont pas faits attendre longtemps. S'il est acquis aujourd'hui (et seuls ne le voient pas ceux qui ferment les yeux) que le communisme, au lieu d'être l'expression d'un mouvement international, est un instrument pur et simple au service d'un impérialisme national, le seul Staline ne saurait en être responsable. Monnerot rappelle justement que, dès la brochure de Lénine, — *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky* — « la prééminence dans le domaine théorique est déniée aux Occidentaux » (p. 109). « A partir de la révolution russe, écrit encore Monnerot, la direction de l'Entreprise révolutionnaire, au moment même où elle va être dotée de formidables moyens d'action, échappe aux hommes qui étaient les continuateurs directs de ceux qui l'avaient conçue, les héritiers de la tradition des mouvements ouvriers occidentaux et des doctrines qui, ayant vu le jour en Allemagne, en Angleterre et en France, contenaient en elles des éléments de civilisation plus anciens encore qu'elles-mêmes » (p. 12). La révolution avait paru Occidentalisation de la Russie : elle aboutit à soumettre à la Russie le mouvement révolutionnaire. Par la force des choses : il est naturel qu'un mouvement finisse par ressembler à ceux qui le dirigent, naturel que le dirigent ceux qui les premiers l'ont fait triompher. (Bien entendu, la révolution triomphant d'abord en Allemagne, la face du monde était changée : mais, après la liquidation du parti communiste allemand par Hitler, toute possibilité est perdue d'un communisme de type occidental. Or les directives russes n'ont pas été étrangères à cette liquidation. Tout s'est passé comme si l'U. R. S. S., en acculant les communistes allemands à une stratégie désespérée, avait prévu ce qui s'accomplit aujourd'hui : la République populaire de Pieck et de Grotewohl, aux ordres de Moscou...)

Cette emprise de la Russie sur le communisme est la raison essentielle de sa dénaturation. Le communisme reçoit de la Russie des caractères profondément russes, et profondément incompatibles avec son origine occidentale. La transformation d'un mouvement internationaliste en un mouvement dirigé par une puissance nationale en marche vers la domination mondiale, exprime, en même temps que la force russe, la réalité de l'impérialisme slave, la croyance traditionnelle en une mission historique de la Russie. Le passage d'un mouvement revendiquant la liberté à un autoritarisme sans précédent s'explique : la Russie n'a jamais

connu autre chose que l'autorité. (Tocqueville, au temps de la Russie tsariste, décrivait la lutte future des États-Unis et de la Russie comme le conflit des deux principes opposés de la libre entreprise et de l'absolutisme. Il est saisissant que ces termes demeurent exacts, en dépit de ce fait que l'on a cru décisif et qui était bien secondaire : la victoire de la Russie des Soviets sur la Russie des Tsars. Et certes le passage de l'Okraïna à la Guépéou, du petit père le tsar au génial chef des peuples est infiniment plus naturel que ne l'eût été le passage de la Russie tsariste à une démocratie socialiste sans guillemets...) Enfin, le fait qu'un mouvement favorable à la liberté humaine, hostile à la toute-puissance de l'État, aboutisse non point à un progrès, mais à un retour en arrière, le fait qu'à partir de Lénine a été précisément remise en question toute l'évolution politique occidentale visant, depuis Machiavel, à *désacraliser* les formes politiques et l'autorité, ce fait exprime la puissance du sentiment religieux russe : en Russie, le pouvoir politique n'avait jamais perdu, comme en Occident, sa signification sacrée — et n'était pas préparé à la perdre. Parce que la révolution, quels que fussent ses origines et ses espoirs, a triomphé dans un pays où rien ne pouvait vivre en dehors de l'impérialisme, du messianisme, de l'absolutisme et de la religiosité, elle ne pouvait que devenir ce qu'elle est devenue : sa propre négation (1).

★

La première partie du livre *(L'Islam du XXe siècle)* est essentiellement consacrée à marquer les étapes et à analyser le mécanisme de ce détournement. « C'était une gageure, écrit Monnerot, d'hériter à la fois du tsar, de Byzance et du socialisme occidental » (p. 106). L'auteur montre tout ce que les Soviets doivent à Byzance et au tsar. Le rêve de la libération humaine aboutit au monde totalitaire, à la réapparition du vieil esclavage (car« il est inexatc qu'il ne peut y avoir esclavage s'il n'y a pas propriétaires d'esclaves » (p. 91) : l'exemple de l'Égypte des Pharaons éclaire ici

(1) Auprès de ces éléments, le complexe de persécution — qu'a pu justifier l'attitude des Alliés en 1918 et qui n'a sans doute pas été absent des décisions russes postérieures à Munich — peut apparaître comme secondaire. Il est cependant difficile de ne pas le signaler.

celui de la Russie des Soviets), à une « dictature sans précédent ». Et Monnerot indique comment, dans cette évolution, ont joué les déterminismes naturels propres à la Russie, et les particularités de caractère de certains hommes. Car tout ne date pas du triomphe de Staline sur Trotski. Lénine, déjà, est un homme bien différent de Marx. Russe, sans doute — moins que Staline — mais surtout homme de type césarien, « le premier praticien du césarisme de notre temps ». C'est de Lénine que procède (nous le voyons dans *Que faire?*) la théorie du parti organisé militairement, strictement hiérarchisé et discipliné, armée de métier entraînée selon les leçons de Clausewitz à une guerre totale, où nulle convention commune à cette armée et à l'adversaire ne sera respectée (1). L'action personnelle de Staline — par qui s'est accompli le mouvement déjà commencé vers la concentration du pouvoir — a fait le reste. Le vieux passé russe, la leçon allemande d'organisation militaire recouvrent la voix du socialisme occidental. Le communisme, dans lequel beaucoup s'obstinent encore à voir l'expression naturelle et triomphante des vieux mythes libérateurs, peut être caractérisé par Jules Monnerot, avec une vigueur et une justesse saisissante, comme « Nouvel-Islam », « Islam du XXe siècle », « religion séculière » au service d'un État tyrannique en marche vers *l'Imperium mundi*.

★

Que le communisme soit tentative de domination, impérialisme, tyrannie, sans doute. Mais le communiste le nie, et le plus souvent, en toute sincérité. Tel est son paradoxe : sa propre réalité, il la nie ; ce qu'il détruit par son action, il persiste à le vénérer. Les nazis, les fascistes, eux, pensaient et parlaient en accord avec leurs actes : ils honoraient la tyrannie et la puissance. Mais le communiste continue à se proclamer, et à se croire, homme de la libération et de l'internationalisme. Ou bien il niera l'existence de la tyrannie et de la domination. Ou bien il les déclarera provisoirement imposées par les circonstances. Plus profondément, les modalités de

(1) Fait capital (qui renvoie au fanatisme religieux) et qui montre que l'existence d'un parti communiste suffit à empêcher le jeu normal d'une Démocratie.

son action échappent à sa conscience parce qu'elles sont les moyens d'une fin absolue : la confiance qu'il a dans cette fin est telle que son action cesse de lui apparaître ce qu'elle est. C'est pourquoi le communiste est souvent sincère, et digne de notre estime. Mais il n'en est que plus dangereux : insensible à tout raisonnement, à toute preuve, à toute expérience. La nature d'une telle foi — qui ôte sa nature et son importance au monde de l'action présente au profit d'un autre monde, eschatologique — n'est pas douteuse. Il s'agit d'une Religion.

Et le grand mérite, l'originalité majeure du livre est dans cette description du communisme comme fait religieux. Pour la première fois, le phénomène est atteint en plein cœur : la perspective du philosophe, celle de l'historien, celle du technicien-économiste ou politique — sont dépassées.

Seule la sociologie religieuse peut éclairer le communisme dans son ensemble et dans sa réalité la plus profonde. Ici se rejoignent le déterminisme russe (sur ce sol, tout prend une forme religieuse) et les conjonctures de l'époque : en s'attaquant à la Religion, la philosophie des lumières n'a pas détruit le sacré, mais le contraint à prendre d'autres formes — aux religions de la transcendance succèdent les religions séculières. Cependant, de même que la révolution a voulu la liberté pour aboutir à la dictature, le marxisme est lié à la philosophie des lumières. Volonté d'abolir le sacré, comment a-t-il abouti à sa résurrection?

La philosophie de Marx n'est pas responsable de cet état de choses. Sans doute Marx présente-t-il sa doctrine comme étant la vérité — une vérité totale et définitive : mais c'est l'illusion habituelle du philosophe : Descartes aussi, et Spinoza, et Leibnitz vivent leur pensée comme Vérité. L'au-delà de la pensée critique, le moment où la Religion succède à la pensée ne commence pas avec le dogmatisme du penseur, mais avec celui des disciples. Marx est un penseur comme les autres : mais d'être devenue pâture collective, d'avoir fixé les tendances et les pulsions affectives des masses, sa philosophie est devenue Religion.

Il va de soi que Jules Monnerot, au cours de sa critique théorique du marxisme — qui occupe la seconde partie du livre, intitulée *Dialectique* — retrouve assez souvent des objections déjà formulées. Mais la perspective et l'expression sont toujours extrêmement personnelles. Monnerot insiste sur la contradiction qui existe

entre le système et la dialectique (p. 201), la dialectique vouant tout système au dépassement, et réfutant notamment le primat de l'économique (p. 189) (1). D'autre part, il y a contradiction entre l'idée de dialectique et la prétention scientifique, la dialectique relevant de la philosophie, non de la science (p. 214); contradiction, enfin, entre dialectique et matérialisme (p. 240).

Mais le moment le plus remarquable et le plus original de cette seconde partie est celui où Jules Monnerot met en évidence à quel point Marx se trouve solidaire de la pensée européenne. Marx hérite de Hegel (chez Marx il n'y a pas *plus* que chez Hegel, il y a *moins*). Or Hegel présente la somme de la pensée de son temps; qui hérite de Hegel hérite de tout un monde. Hegel a compris (ce qu'ignorent aussi bien l'éclectisme et la barbarie simplificatrice) le lien qui unit la contradiction à l'affirmation; le *contre* n'a de sens qu'en présence du *pour*, et la synthèse n'est pas leur juxtaposition immobile, mais un dépassement, une création. Hegel a compris qu'il y a une vérité de chaque chose, et qu'il faut maintenir toutes les vérités *dans leur tension*. A la théorie du droit naturel, au libéralisme abstrait de la Révolution française s'oppose, par exemple, la théorie du droit positif, l'historisme, la critique traditionaliste d'un Burke. Mais il est impossible de sacrifier l'un des termes à l'autre : chaque terme n'a de sens que par rapport à l'autre et il y a une validité de chacun d'eux. « Il y a une pensée européenne, déclare Monnerot, et tous ces ennemis sont frères de lait » (p. 191). L'avenir doit être l'œuvre commune de cette pensée maintenue dans sa pluralité et sa tension. Chez Marx, on reconnaît l'héritage de la pensée révolutionnaire. Mais aussi celui de la contre-révolution. Marx est complice de Burke dans sa critique du libéralisme abstrait. Ainsi, rien de plus absurde que de voir dans le marxisme un événement absolu rejetant la philosophie antérieure dans une sorte de préhistoire idéologique; que d'imaginer que tout commence avec cette pensée d'héritier; et que tout

(1) Engels a senti cette contradiction, puisqu'il déclare dans une lettre célèbre qu'ils n'ont (Marx et lui-même) tant insisté sur le facteur économique que parce qu'il avait été jusqu'ici passé sous silence. Et en écrivant que « l'on a toujours conscience de la relativité nécessaire à toute connaissance acquise, de sa dépendance à l'égard des conditions dans lesquelles elle a été acquise » (cité par J. M. p. 207), Engels est le premier à reconnaître l'inévitable caducité du système.

finit avec elle : car après Marx, il y a Nietzsche, Pareto, Max Weber, Sorel , Keynes (p. 195). La pensée de Marx n'est qu'un moment, si important qu'il soit, dans une tradition qui a un autre passé et un autre avenir qu'elle-même. Il est très évident qu'à nos yeux d'hommes du XXe siècle, elle relève du XIXe (p. 259) — dans la mesure où elle implique, par exemple, l'idée d'un progrès linéaire, la conception d'une Histoire avançant parmi des archétypes bien définis (*l*'esclavage, *la* féodalité, *le* capitalisme), l'ignorance de toutes les cultures marginales par rapport à la civilisation classique d'Occident. Privilégier la pensée de Marx au point de voir en elle l'événement décisif qui fait succéder à la nuit une clarté qui ne peut plus s'accroître, c'est se situer en dehors de tout bon sens, de toute vraisemblance, trahir l'esprit critique pour tomber dans un fanatisme très précisément religieux.

Aussi Jules Monnerot peut-il écrire : « Si Marx n'avait pas existé, la science économique s'en fût aisément remise (1), mais l'histoire religieuse du XXe siècle eût été autre » (p. 219). — Car : « Une philosophie collectivement vécue ne peut pas rester philosophie, elle devient religion » (p. 265). Quoique l'on fasse, on ne rencontre jamais la *raison* d'un communiste ; on ne rencontre que sa *foi*. Le dialogue est sans issue, de même qu'est sans issue le dialogue de celui qui oppose l'expérience à la résurrection du Christ et de celui qui croit à cette résurrection plus qu'à toute expérience. Aucune preuve, aucun fait ne peut ébranler le dogme : le sacré, une fois pour toutes, est hors des atteintes du profane.

Il ne s'agit pas de répondre par l'ironie ou le mépris. Les hommes se passent mal de religion. Le besoin d'une croyance inconditionnée, à l'abri de toute réfutation logique ou expérimentale, est en nous un besoin profond. Il faut seulement déplorer que ce besoin se soit fixé sur un système détourné de son sens, profondément perverti, et qui, même dans sa pureté originelle, comporte bien des grossièretés et des dangers. Le malheur est qu'une telle religion apporte la destruction de notre héritage culturel, tende vers la tyrannie et l'impérialisme, et divinise une Histoire à laquelle l'individu sert tout simplement de « fumier » (p. 448).

(1) Ce qui ne veut évidemment pas dire que l'œuvre de Marx soit sans importance, mais que d'autres eussent découvert ce que Marx a le premier détecté.

« Ce à quoi nous trouvons que cette religion répond mal, à nous d'y répondre mieux » (p. 417). En aurons-nous le temps, la lucidité, la force? En tout cas, nous voici prévenus. « Le communisme n'intéresse pas tout le monde, mais il s'intéresse à tout le monde. » Une puissance gigantesque est mobilisée, forte d'une innombrable armée, d'une implacable police, d'un fanatisme religieux sans mesure, forte hors de nous, forte chez nous de mille sympathies aveuglées ou complices, de mille lâchetés, de mille abnégations — et ce que l'on peut appeler l'Europe, l'Occident, la tradition humaniste et libérale, et aussi bien socialiste, révolutionnaire, ouvrière, une tradition séculaire qui fut lutte pour la liberté, pour la capacité personnelle, pour le droit à la critique, pour la désacralisation du pouvoir, une histoire faite d'une pluralité maintenue, et tendant toujours vers plus de conscience et de diversité, tout cela se trouve menacé par elle comme jamais dans le passé rien ne le menaça. Et l'Histoire nous apprend que les civilisations disparaissent, après avoir atteint leur point de perfection. « Craignons qu'il n'advienne aux nations d'Europe ce qu'il advint jadis aux cités grecques. Tout se passe comme si la *perfection* de la forme — dans le règne politique comme dans le règne animal — était obtenue aux dépens de la *plasticité* de ce qui est formé. » Mais peut-être devons-nous secouer la hantise des précédents historiques. Quelque chose est intervenu : la conscience même des événements. « La civilisation qui sait qu'elle est mortelle n'est peut-être pas une civilisation mortelle comme les autres. La conscience des événements fait partie des événements. »

★

Toute analyse demeure schématique. Or, la pensée de l'auteur est la moins schématique qui soit. Riche, prolixe, foisonnante, nourrie d'éléments culturels très divers, — historiques, philosophiques, littéraires — (et la sociologie, pour lui, plus qu'une discipline spéciale est le foyer où tout converge), extrêmement sensible, en alerte, constamment ouverte et tendue, elle fuse dans toutes les directions, va et revient sur ses pas (ce qui ne va pas sans redites, parfois, et sans confusion — mais la vitalité de l'esprit et du ton est sans doute à ce prix), procède par investissements circulaires, — sacrifiant rarement aux règles classiques de l'exposition. Il

faudrait signaler l'intérêt des aperçus psychanalytiques et des développements historiques que j'ai dû passer sous silence : je n'ai fait ici qu'accuser les thèmes qui m'ont paru les plus importants et les plus neufs. Et il faudrait dire aussi que ce livre n'est pas seulement d'un historien, d'un philosophe et d'un témoin vigilant : la vigueur du trait, la verve des formules, un accent lucide et passionné, violent et dominé, affirment un écrivain authentique, plus dépouillé, plus direct ici que dans ses ouvrages précédents. Mais il fallait avant tout insister sur l'efficacité du geste. Si « la conscience des événements fait partie des événements », ce livre est déjà un acte — salutaire, libérateur. Jamais le communisme n'avait été dans son ensemble et dans sa racine, aussi lucidement et décisivement démasqué. On souhaiterait que ces pages puissent percer l'épaisseur passionnelle derrière laquelle s'abritent tant d'énergies, tant de générosités dévoyées ; qu'elles aident les communistes européens à comprendre qu'ils sont eux-mêmes menacés par l'entreprise qu'ils servent. Mais nous savons quelle est la profondeur de leur sommeil : combien leur faudra-t-il de pactes germano-russes, combien de Varsovie abandonnées, combien de Petkov, combien de Rajk assassinés? Et je ne suis pas sûr non plus que ce livre atteigne ceux — assez nombreux ces derniers temps — qui ont vu dans le communisme une rédemption de leur passé, ou qui sont fascinés par la puissance russe comme ils l'étaient hier par la puissance allemande. Heureusement, il en est d'autres qui n'ont pas renoncé au langage de la logique et de l'expérience, qui ne sont pas prêts à entrer en religion et à refermer sur eux la dalle du *credo quia absurdum*, mais qui ont incliné, ou inclinent encore vers le communisme parce qu'ils éprouvent un dégoût, un scepticisme assez naturels à l'égard des autres formations politiques, une reconnaissance non moins naturelle pour les services rendus par l'armée russe dans la dernière guerre, une admiration plus naturelle encore pour les qualités exceptionnelles des militants — et enfin parce qu'ils persistent à voir le communisme à travers un mirage idéalisateur. C'est à ceux-là d'abord que le livre s'adresse. Puisse-t-il leur montrer qu'entre cette entreprise et leur espoir il n'est plus rien de commun. Et des raisons dont ils se rassurent (il est remarquable qu'ils cherchent à se rassurer), puisse-t-il leur faire toucher du doigt la vanité. Car il se peut que la Chine de Mao-Tse-Tung demeure la Chine : mais la France de Thorez ne

pèserait pas beaucoup plus lourd que la République allemande de l'Est. Et il est vrai que le marxisme est, en son fond, un humanisme — ce que l'hitlérisme n'était évidemment pas. Mais quel espoir fragile ! Contre une tyrannie qui peut se réclamer d'un humanisme, *il n'y a plus aucun recours :* le ressort même de la révolte se brise — les pires prisons sont celles qui dorent leurs barreaux. Mais déjà s'ouvrent bien des yeux : ce livre vient à son heure. Je le crois capable de déterminer ou d'accélérer plus d'un affranchissement. Sans doute, il est d'autres problèmes : l'anticommunisme n'est pas un programme politique suffisant. Il faut tenter de discerner la voie dans laquelle nous nous devons d'avancer. Mais c'est déjà beaucoup de savoir qu'une voie nous est définitivement interdite et contre qui il convient *d'abord* de se mettre en garde.

GAETAN PICON.

PORTRAIT D'ÉLEUTHÈRE

Dialogue d'Éleuthère est daté de 1909 et a paru dans les Cahiers de la Quinzaine en 1911 (1). *Délice d'Éleuthère*, daté 1910-1935, a paru en 1935 (2). *Songe d'Éleuthère*, daté 1937-1939, paraît en 1949 (3). Pendant trente ans au moins, peut-être quarante, ce personnage imaginaire a servi de truchement à son créateur, s'est substitué à lui pour l'expression de certaines idées. Une telle constance inviterait à identifier Julien Benda avec son porte-parole. L'ironie mordante avec laquelle, au début de leurs relations, le premier traite le second nous met en garde ; elle s'atténue par la suite, sans toutefois faire place à la sujétion qu'éprouvèrent Henry Monnier à l'égard de Joseph Prudhomme, Alfred Jarry à l'égard du Père Ubu. Rassemblons, épars dans la trilogie, les éléments d'un portrait que l'auteur ne s'est pas soucié d'ordonner

(1) La réédition de 1919 (Éd. Émile-Paul) ne comporte que des additions insignifiantes. Il est permis de négliger l'apparition d'Éleuthère en 1923 dans la préface à *La Croix de roses* (Éd. Grasset).

(2) Éd. Gallimard.

(3) Éd. Grasset.

tandis qu'il a magistralement dessiné le sien dans son autobiographie (1). La comparaison fera éclater les similitudes et les dissemblances.

Peu de détails sont donnés sur l'aspect physique et la biographie d'Éleuthère, dont le comportement intellectuel accapare l'attention. Nous savons néanmoins qu'il est de la même génération, sinon de la même année que Julien Benda. Tous deux viennent de dépasser quarante ans en 1909 quand ils font une apparition simultanée sur la scène littéraire.

L'origine d'Éleuthère demeure incertaine. « Votre race, » dit-il à son ami Rodrigues qui, lui, est explicitement défini comme sémite. « Suis-je assez enjuivé? » se dit-il à lui-même, réflexion qui est d'un aryen plutôt que d'un juif. En revanche, il se sent d'une autre race qu'une Italienne et un interlocuteur lui interdit de parler de la patrie avec un tel nom (2). Si ces allusions contradictoires ne posaient le problème, celui-ci ne mériterait même pas d'être signalé, tant sa solution importe peu : le plaisir de raisonner est si vif chez notre homme qu'il ne saurait être augmenté ou influencé par les préjugés de la tribu.

Ce célibataire, en apparence désœuvré, vit à l'hôtel où il aime traîner au lit le matin, va au théâtre, voyage beaucoup, fréquente le monde (la noblesse lui fournit une matière favorite à méditations) et se bat en duel à l'occasion. Il n'écrit pas parce qu'il n'a rien à dire et se trouve heureux sans écrire. (Ce seul trait suffit à interdire de le confondre avec Benda.) Son pouvoir de persuasion est extraordinaire : Socrate seul lui est comparable sous ce rapport. Ceux qui l'approchent, même s'ils professent des opinions radicalement différentes des siennes, sont ébranlés sinon convertis par sa dialectique, à moins d'être de parfaits imbéciles. Aussi Éleuthère a-t-il pour lui les femmes qui, loin d'être rebutées par son vocabulaire spinoziste, l'adoptent d'enthousiasme (3) et les jeunes gens, dont trois ou quatre le mettent à la première place. Ses dons de diplomate font recourir à lui

(1) *La Jeunesse d'un clerc* (Éd. Gallimard). *Un Régulier dans le siècle* (Éd. Gallimard). *Exercice d'un enterré vif* (Éd. Trois collines).

(2) Éleuthère aurait répliqué : « Comme si j'empêchais Barrès, à cause de sa figure, de parler de la beauté. »

(3) La fortune récente d'un autre vocabulaire philosophique rend cet épisode des plus vraisemblables.

avec succès dans les négociations délicates : réconcilier avec ses parents une fille enceinte, mettre fin à une grève.

L'amour tient une grande place dans la vie d'Éleuthère. D'une coquetterie dans sa toilette que son âge explique, il ne se met pas autrement en frais de conquête. Ses liaisons n'en sont pas moins nombreuses bien que nous n'obtenions de détails que sur trois d'entre elles. Mme Camignani est une grande brune, restée très belle à l'âge du premier cheveu gris. A quarante ans, Éleuthère en est épris au point de calculer comment leurs lits sont orientés dans leurs chambres respectives et de se réjouir qu'ils soient parallèles. Ce qui ne l'empêche pas de la tromper avec la présidente Galtier-Vilaine, dont le nom est tout un programme, puisqu'elle est blonde et petite, ce dont il a horreur. Mais il ne peut s'empêcher de désirer toute femme jeune et parfumée et cette laison lui donne l'occasion de fréquenter des célébrités de l'époque qu'il exécute sous des pseudonymes transparents.

Barrès « semblait un aigle châtré. Son orgueil était sans joie et sa haine sans chaleur. Sa face et tout son être disait la mort, et il était un maître de décomposition. »

Porto-Riche « avait observé l'unité d'intérêt, non seulement dans chaque pièce, mais même d'une pièce à l'autre : on n'y traitait que de ses charmes ».

Léon Blum, « espèce de penseur à tout faire, discourait avec autant de savoir, d'aplomb et de succès, du marxisme, du debussysme ou de la civilisation des Étrusques... il instruisait sans humilier par aucune personnalité : c'était une ombre cultivée. »

A plus de soixante ans, Éleuthère est aimé de nouveau par une belle Italienne de trente-cinq ans, catholique, noble et riche. Heureux amant qui, par un sage renouvellement de ses partenaires, les conserve toujours à l'âge qui lui plaît le plus ! Leurs rapports relèvent toutefois plus de la tendresse que d'une sexualité décrite dans le *Dialogue* avec une précision qui aurait dû lui faire devancer le scandale de D. H. Lawrence et de Henry Miller, s'il n'employait un langage abstrait que le lecteur paresseux ne cherche pas à traduire.

Le mariage obsède Éleuthère. La supériorité de l'époux sur l'amant est pour lui article de foi. Aussi condamne-t-il sévèremeut le divorce et l'adultère, en principe tout au moins, car il ne

témoigne d'aucune répugnance à prendre pour maîtresses des femmes mariées. La nuit de noces exerce sur lui une véritable fascination, en tant qu'amène l'épouse à considérer comme une joie suprême l'ignoble souillure que la vierge redoutait.

Les psychanalystes pourraient baptiser « complexe d'Éleuthère » l'attrait ressenti pour la belle-sœur. Les deux Italiennes ont chacune une sœur plus jeune à laquelle leur amant s'intéresse chaque fois autant qu'à elles-mêmes. Ce relent d'inceste lui sert de piment intellectuel. Quant aux piments physiques, il les a justifiés en bloc et une fois pour toutes ; selon lui, les « abberrations » de l'amour en sont le développement le plus logique — une phrase que le rapport de Kinsey devrait porter en épigraphe.

La politique est le second souci d'Éleuthère. Adversaire de la démocratie qui rend laides les masses, encore plus les élites, il lui reproche d'entraver les activités désintéressées de l'esprit, l'art surtout, ou de ne les tolérer que par négligence. Il fait l'apologie de l'inégalité, de la volonté de dominer et se moque des pacifistes. Les régimes autoritaires ou personnels le trouvent d'ailleurs encore plus sévère. L'Allemagne lui inspire une haine profonde qui en 1914, l'a emporté sur le dégoût qu'il éprouvait à être du même avis que Maurras et Barrès. Il est convaincu que la France est le rempart de la civilisation dans le monde et — ce qui prouve une absence regrettable d'information — que les peuples de la planète en sont unanimement convaincus, y compris (il les cite lui-même) les Patagons et les Hottentots dont il ne peut imaginer qu'ils ignorent les problèmes qui le préoccupent, lui. En fin de compte, il ridiculise le « politique d'abord », ne voit dans l'histoire qu'une série de querelles personnelles et excuse les fautes gouvernementales qui se traduisent par de belles images et de nobles gestes.

Attitude compréhensible chez un homme qui se pique d'être un pur dilettante et préfère, en matière d'art, le rôle de l'amateur à celui du créateur. Il possède une solide culture classique, traduit le latin par plaisir et n'est pas mauvais étymologiste. S'il préfère la lecture des journaux à celle des revues philosophiques, il a lu, la plume à la main, les œuvres originales. (A cet égard notons qu'à la différence de Benda, il parle parfois de Spinoza avec ironie et de Nietzsche avec estime.) En littérature, il a des goûts assez inattendus, qu'on dirait féminins. Il préfère Virgile

à Homère, Racine à Corneille, Baudelaire à Hugo. Appartenant au type auditif et non visuel, il s'acharne à démontrer la supériorité de la musique sur la peinture — comme s'il pouvait s'agir d'autre chose que d'une préférence individuelle. Il joue au piano et parle avec compétence de Bach, de Beethoven, de Chopin et de Wagner, tandis que lorsqu'il s'égare dans un musée, il éprouve de la peine à apprécier les formes et les couleurs offerts à sa vue et s'en tire par des généralités. Comme son âge permet de le prévoir, il ignore dans tous les domaines ce qui s'est fait après 1900 et vante l'excellence de ce qu'il admire « depuis trente ans », expression qui revient fréquemment dans sa bouche à des époques variées.

Le trait dominant d'Éleuthère est son plaisir à ressasser la même idée, doublée d'une prodigieuse faculté de se contredire (ce premier droit de l'esprit, à en croire certains). Sa trilogie ne comprend qu'un petit nombre de thèmes, presque tous traités d'une manière ambiguë. Tantôt, après avoir écrasé de son mépris une opinion qu'il prête à un interlocuteur, il la reprend à son compte et la défend avec vigueur. Par exemple, il tourne en ridicule Léon Daudet, puis à trois reprises flétrit lui-même en propres termes « le stupide XIXe siècle ». Il se moque de sa voisine qui estime qu'une soirée au cinéma vaut toutes les méditations, mais il observe que le drame musical trouve son apogée dans la substitution du geste à la parole. Tantôt, il articule le pour et le contre sans le moindre embarras, avec la seule précaution de laisser quelque intervalle entre les deux conclusions contradictoires de manière à ne pas être gêné par leur rapprochement. « Je n'aime pas ceux qui raillent les hommes, » dit *le Dialogue*, « j'aime mieux ceux qui les comprennent. Et comprendre, c'est toujours aimer. » Tandis que Gemma, dans le *Songe*, fait remarquer à son ami qu' « il aime peu le peuple. L'humanité, même lavée, le trouve si peu indulgent !... Il s'irrite de leur sans-gêne, de leur vanité, de leur sottise. Parce qu'ils sont hommes... » Et Éleuthère convient de bonne grâce que son « démocratisme » n'est nullement amour du peuple.

En dépit de son originalité et de sa complexité attachantes, Éleuthère n'est pas devenu une figure populaire. Il n'atteint pas au mythe et échappe à l'individualité du héros de roman. On le comparerait volontiers à ces personnages de Platon, dont

l'existence historique n'est pas attestée et qui pourraient avoir été créés pour la simple commodité de l'exposé. Pour adopter son propre vocabulaire, l'idée d'Éleuthère est satisfaisante et correspond à l'idée que nous nous faisons d'un homme réel ; Éleuthère même n'a pas reçu l'étincelle vitale. Au reste, il n'est pas sûr que son créateur se soit soucié de la lui donner et peut-être préfère-t-il à l'imperfection humaine ce merveilleux mécanisme rationnel.

DENIS MARION.

LE MARIAGE DE L'IRONIE ET DE LA RAISON

Si nous recevions le faire-part de l'union d'Ironie et de Raison, nous ne douterions pas un instant qu'il ne nous vînt en droite ligne du XVIIIe siècle, époque bénie où l'on naissait toujours vertueux et sensible, où des larmes, versées en abondance, témoignaient notre adhésion à la philosophie !

C'est à une cérémonie de ce genre que nous convie le *Niels Klim dans le monde souterrain* (1) de Holberg, dernier volume publié dans la précieuse et courageuse collection des *Voyages imaginaires* dirigée par André Bay. Parue en 1741, écrite par prudence en latin, cette œuvre fut aussitôt traduite dans toutes les langues d'Europe. A cette époque où régnait encore la crainte de la censure, on prenait un plaisir clandestin à ces voyages en Utopie. Une sûre et perfide preuve de la vogue de ce livre, c'est Hoffmann qui la donne : dans un des « Contes nocturnes », *L'Élixir du diable* (2), il s'est contenté de résumer *Niels Klim*, en se gardant bien de citer le nom de l'auteur et la provenance de son larcin.

Dans la nouvelle édition, la pérégrination fantastique de ce Holberg qu'on appelle avec emphase le Molière Danois est précédée d'une savante, courte et substantielle préface d'Albert-Marie Schmidt : c'est qu'il s'avère toujours nécessaire de pré-

(1) Éd. Stock.
(2) Paris, 1846, trad. Christian, p. 164.

senter aux Français Holberg, qui, pas plus de son vivant que dans la postérité, n'a pu conquérir Paris. Les Français qui aiment les figures originales auraient bien dû adopter ce vagabond, ce touche-à-tout, docteur en théologie et professeur *ex cathedra* à l'occasion, que la diversité de ses dons empêcha de mener une existence conformiste et qui se vengea de tous, et de lui pour commencer, en écrivant *Niels Klim*.

Albert-Marie Schmidt nous avertit dans sa préface de ce qui fait la particularité de cette odyssée philosophique, en quoi elle diffère de l'*Autre monde* (où Cyrano de Bergerac dit leur fait aux savants et aux philosophes de 1640) et des *Voyages de Gulliver*, simple prétexte pour Swift à une critique acerbe des institutions anglaises et des opinions en faveur vers 1715. Qu'on ne s'attende pas pourtant à une plongée dans le merveilleux ! Holberg reste trop partisan déclaré de la philosophie des lumières pour être sensible aux prestiges de l'imagination poétique. Mais il apparaît que le point de départ de son œuvre, au lieu d'être, comme chez les autres, une idée abstraite, a pris corps dans la croyance populaire à l'existence du « Petit peuple » des gnômes et à une tradition locale selon laquelle la caverne qui s'ouvre près de Bergen, ville natale de Holberg, correspond avec le centre de la terre. Enfin, à la place de vues intellectuelles et de ratiocinations, nous trouvons dans ce périple imaginaire le récit des expériences réelles que Holberg a vécues au cours de ses nombreux voyages en Europe.

Ces réserves faites (et la dernière est fort importante), Holberg reste un écrivain du XVIIIe siècle : il veut que son œuvre serve à quelque chose, soit un moyen de combat. Bref, il critique pour moraliser et instruire comme ont fait Swift, Montesquieu, Voltaire et tous les autres. Il nous présente des institutions plus sages que les nôtres, des peuples plus vertueux, des morales plus pures, une religion plus raisonnable (la religion naturelle, bien sûr). Le pasteur domine dans cet écrivain sollicité par le démon de l'aventure.

Ce qu'il ne faut pas lui demander, hélas ! c'est le goût du merveilleux et du fantastique recherchés pour eux-mêmes, la poésie et la fantaisie de l'imagination, comme on serait en droit de l'attendre du récit des aventures d'un Norvégien qui parcourt les profondeurs de notre planète : la *Grande Garabagne* et le *Pays de la magie* ne sont pas encore explorés ! Hoffmann rend, sans le vouloir, service à Holberg : ce périple, dépouillé de son côté moralisateur

et philosophique, acquiert les qualités de grâce et de désinvolture qui lui manquaient.

Si l'on conçoit que Holberg ne partageât pas notre sentiment moderne de la poésie, en revanche on s'étonne que lui, un écrivain scandinave, restât insensible au mythe et à la cosmologie. Cette bouche d'ombre de Floïen, près de Bergen, doit sûrement communiquer, non seulement avec le centre de la terre (ce qui nous laisse bien indifférents !), mais encore avec une région cosmique conçue soit comme le chaos et antérieure à l'action divine de la création, soit comme idéale et exemplaire, une sorte d'Eldorado ou d'Hespérides, et peuplée d'idées platoniciennes, une région qu'on nous donne pour ce qui a été au début et qui sera à la fin des temps, pour le règne de l'Age d'Or. (Et alors personne ne reste indifférent.)

Faisons notre deuil de pareilles aspirations et contentons nous d'être séduits par le *caractère* de Holberg : alors que tant de philosophes du XVIIIe siècle raisonnent dans l'abstrait, lui, il possède une riche, une active expérience humaine. Et il met en pratique ce qu'il a estimé juste : c'est ainsi que, féministe convaincu, il ne se borne pas à louer la vive intelligence des femmes, il lègue sa fortune à une fondation de jeunes filles pauvres. Cette pluralité de dons, qui a provoqué les vicissitudes de son existence, lui a permis en revanche de devenir l'exact miroir de l'Européen au *siècle des lumières*.

A l'un des hommes qui représentent l'Européen du XXe siècle, à Thomas Mann, il ne faut pas non plus demander le sens du merveilleux, bien que le dernier récit que l'on vient de traduire en France, les *Têtes interverties* (1) repose sur un thème de féérie légendaire. Deux Hindoux se tranchent la tête devant la statue de Siva, mais la déesse refuse ce sacrifice. Elle oblige la jeune femme, cause de cette double mort, à remettre le chef de ces hommes sur leurs épaules : la pauvre, dans son trouble, se trompe de possesseurs... L'un est son mari, l'autre son amant, le premier un savant, le second une force de la nature : on devine à quelles subtiles dissertations Thomas Mann se livre sur les rapports de l'esprit et du corps, du je et du moi, du hasard et de l'harmonie préétablie dans les êtres, de la science et de la religion, de

(1) Éd. Albin Michel.

l'instinct et des choses spirituelles, et l'on comprend que l'auteur n'a inventé cette légende que pour concrétiser des réflexions abstraites, comme faisaient Voltaire et ses émules quand ils écrivaient des apologues dans le goût chinois, persan ou tibétain : le merveilleux y est ravalé au rang de *truc*. Aucune délicieuse absurdité, aucune inconsciente aberration, tout est clair, cohérent et logique. Thomas Mann se moque de ses héros et de son histoire : son seul souci, c'est d'exprimer des idées. Si l'on demande à un écrivain de nous divertir, nous devons savoir gré à Thomas Mann d'avoir agencé une histoire ingénieuse pour nous épargner la peine de déchiffrer un essai philosophique.

On voit assez par là que la postérité de Voltaire est loin d'être d'éteinte. Les *Têtes interverties*, c'est le mariage de l'Ironie et de la Raison. Intervertissez l'ordre des facteurs, vous aurez toujours la même somme. Somme énorme, selon les uns, un inspecteur des finances passerait sa vie à vouloir l'évaluer. Mais il s'en faut que tous partagent cet avis.

MARCEL SCHNEIDER.

EN LISANT *FIGURES DE PROUE*

En somme, M. René Grousset (1), historien, est en Histoire aussi déterministe que ses adversaires spirituels, les marxistes. Seulement, au lieu de déterminer l'Histoire par le déplacement des forces économiques et sociales, comme font les marxistes, il la détermine par l'invariabilité des passions et par l'imperfectibilité morale de l'humanité. En quoi il a beaucoup plus de chances d'avoir raison que les marxistes, car, sans nier l'incidence des forces économiques et sociales, on ne peut qu'en imaginer l'intensité. En deçà d'une date relativement récente, aucun document, aucune statistique, aucun témoignage ne nous permettent de la mesurer, donc de conclure. Or l'imagination, en Histoire, est singulièrement dangereuse. Par exemple, il est possible que le déplacement des forces économiques et sociales ait joué un rôle important dans la chute de l'Empire romain. C'est même certain. Mais

(1) *Figures de Proue*, Éd. Plon.

comment mesurer ce rôle, et le déclarer capital? Comment et pourquoi le préférer au rôle alors joué par la séduction et l'influence de l'orientalisation spirituelle, morale et sensuelle? Au contraire, s'il est quelque chose que l'Histoire prouve par toutes sortes de documents irrécusables, c'est qu'aussi loin qu'on remonte dans le passé, on trouve l'homme toujours semblable à lui-même, pareil — sous diverses *apparences* — aujourd'hui à ce qu'il était hier, avant-hier, naguère, jadis et jusque dans la nuit des temps. C'est même là, je crois bien, l'unique leçon de l'Histoire, la plus féconde pour l'esprit, la plus ignorée aussi, encore que la plus simple et la seule évidente.

Les marxistes prétendent cependant que leur illusoire déplacement des forces économiques et sociales (je dis illusoire parce que scientifiquement indémontrable, non mesurable) détermine l'Histoire, *indépendamment de l'action des individus*. En réponse, M. René Grousset a choisi, dans le passé, quelques individus « héroïques » et il a entrepris de montrer l'action qu'ils ont eue personnellement sur le développement de l'aventure humaine. Périclès, Alexandre, César, Charlemagne, Frédéric Barberousse, Frédéric II (Hohenstaufen), Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon, Bismarck, tels sont les « héros » ainsi sélectionnés et qui, successivement, passent sous les yeux du lecteur en une série de dissertations aussi brillantes que justes. Il n'est naturellement pas question, pour M. René Grousset, de louer ces grands hommes (je note en passant l'appréciation sévère du caractère et du personnage de Louis XIV, — sévérité justifiée) ni de faire l'apologie de leur œuvre. Il veut seulement montrer qu'après chacun d'eux, l'Histoire a été *différente* de ce qu'elle était avant eux, que leur action individuelle, par conséquent, a déterminé l'Histoire. Il est certain que si chacun d'eux fut « l'homme de son temps, inconcevable en dehors de son temps », chacun d'eux agit néanmoins délibérément, choisit d'incliner l'Histoire selon sa volonté, ou selon son rêve, en dehors des contraintes économiques et sociales, conscientes ou inconscientes (celles-ci purent jouer par la suite et modifier son action, mais non la dévier).

Il convient d'ailleurs de noter que ce que l'Histoire est devenue après eux, ce n'était nullement ce qu'ils avaient voulu : tous ont échoué, de leur vivant ou par l'écroulement, après leur mort, de leur œuvre. Cela n'a aucune importance. L'important, c'est de

constater que, réussie ou manquée, l'entreprise des *makers of history* n'a pas maintenu le *statu quo*. On peut certes imaginer ce que serait devenue l'Histoire si leur volonté ou leur rêve s'étaient pleinement réalisés, mais l'imagination en cette matière, est tout au moins inutile, et la seule critique que je me permets de faire à M. René Grousset est qu'il multiplie peut-être à l'excès les développements amorcés par un *si*.

C'est une autre question que celle de savoir pourquoi et comment naissent les maîtres temporaires du monde. Ici, on peut chercher, imaginer, adopter sans grand risque des hypothèses : nous ne sommes plus sur le terrain de l'Histoire, mais sur celui de la psychologie. Nous sommes libres de croire que c'est une passion, et non les forces économiques et sociales, qui suscite les « héros de l'Histoire » : la passion de la puissance. Puissance pure, comme celle dont parle E. M. Cioran dans son *Précis de décomposition* (1), ce sombre et étonnant pamphlet contre les tyrans : « Le fait important est de commander : la quasi-totalité des hommes y aspire. Que vous ayez entre vos mains un empire, une tribu, une famille ou un domestique, vous déployez votre talent de tyran, glorieux ou caricatural : tout un monde ou une seule personne est à vos ordres. Ainsi s'établit la série de calamités qui surgissent du besoin de primer... Nous ne côtoyons que des satrapes : chacun — selon ses moyens — se cherche une foule d'esclaves ou se contente d'un seul. Personne ne se suffit à soi-même... L'appétit de puissance permet à l'Histoire de se renouveler et de rester pourtant foncièrement la même. » Puissance aussi de l'imagination, qui pousse à réaliser, à matérialiser à tout prix une idée. Qu'on me permette de citer encore E. M. Cioran, dont, en lisant le livre de M. René Grousset, je ne puis m'empêcher d'entendre les paroles féroces : « La richesse intérieure résulte de conflits que l'on entretient en soi ; or, la vitalité qui dispose pleinement d'elle-même ne connaît que le combat extérieur, l'acharnement sur l'objet. Dans le mâle qu'une dose de féminité énerve, s'affrontent deux tendances : par ce qui est passif en lui, il saisit tout un monde d'abandons ; par ce qui est impérieux, il convertit sa volonté en loi. Tant que ses instincts demeurent inaltérés, il n'intéresse que l'espèce ; qu'une insatisfaction secrète s'y glisse, et c'est alors un

(1) Éd. Gallimard.

conquérant. L'esprit le justifie, l'explique et l'excuse et, le rangeant dans l'ordre des sots supérieurs, l'abandonne à la curiosité de l'Histoire — investigation de la stupidité en marche... »

J'imagine que cette dernière formule, dont le pessimisme ne me déplaît pas et qu'il semble bien que les événements contemporains justifient pleinement, paraîtra bien peu en rapport avec le livre de M. René Grousset. Et pourtant, c'est ce dernier qui écrit, dans sa conclusion : « Cette geste, à laquelle chaque génération ajoute de nouveaux chants, l'humanité se la récite depuis la préhistoire, car, à travers ses variantes, chaque chant est étrangement pareil aux autres... A travers un chaos de conflits, de convulsions, de destructions immenses, la vieille route court à l'infini, depuis les « guerres du feu » jusqu'à nous, encaissée, étouffée à droite et à gauche par d'inaccessibles falaises... Les plus prestigieux des conducteurs de peuples, loin de tirer l'humanité de l'antique ornière, l'y ont presque toujours engagée plus avant. En dépit souvent de leur génie, parfois de leur bonne volonté, un mauvais sort semble les avoir d'âge en âge rejetés, et les générations avec eux, dans la voie sans issue et sans espoir. »

Alors? Et si l'on tient compte qu'un historien aussi pondéré, aussi mesuré, et aussi averti que M. René Grousset, ne voit d'issue que dans son propre espoir de chrétien, ne serons-nous pas tentés de juger l'Histoire comme la juge E. M. Cioran? Elle est tout au moins un spectacle remarquable et d'une rare qualité dramatique.

LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE.

SPECTACLES

LE THÉATRE RICHE ET LE THÉATRE PAUVRE

Ce pourrait être une fable et c'en est une en effet, avec une moralité exemplaire. Depuis le temps que l'on exalte les mérites de la pauvreté pour les artistes et que l'on a vu tous ceux qu'elle a détruit, on devrait se méfier de ces sortes de mythes. Mais, pour une fois, les mystiques rilkéens de la pauvreté pourront maudire les tristes effets de la richesse qui, comme on le sait, empêche de chanter.

Jean-Louis Barrault n'avait pourtant rien du financier de la fable. Il vient de nous raconter lui-même ce que furent ses longues et dures années d'apprentissage. Leur légende l'en auréolait déjà. Il nous a dit également la ferveur dont il fut et dont il est encore capable pour son métier. Ses maîtres morts ou vivants, furent prestigieux. Et si l'on songe au plus exigeant d'entre eux : Antonin Artaud, je doute que son ombre pathétique se soit satisfaite du dernier spectacle de son ami.

Sans aller chercher si loin, référons-nous à l'opinion de Jean-Jacques Gauthier, pourtant indulgent en ce qui concerne les mauvaises pièces et qui reflète assez bien l'opinion du public moyen qui ne demande pas au théâtre d'être un art, mais un divertissement. J'aurais juré cependant que le public moyen aimerait cette *Elizabeth d'Angleterre* où sont accumulées toutes les facilités de la fresque pseudo-historique, avec des effets sûrs et, pour terminer — bien que la pièce ait été écrite il y a vingt ans — un dialogue Truman-Staline qui montre bien que « tout est toujours pareil », que « le libéralisme vaut mieux que la foi » etc... Ce n'est pas que la pièce de Brückner soit entièrement morale. Mais comme il s'agit de rendre sympathique la reine Elizabeth, on en a fait une espèce de Henri IV, ne songeant qu'à s'entourer de bons et

fidèles conseillers, et, au fond, résistant au charme de ses amants par crainte d'engager les responsabilités de l'état. On la voit quelquefois cruelle, sans qu'elle parvienne à émouvoir. Mais le texte est si pauvre qu'il serait bien difficile d'y retrouver l'écho lointain de ce que sont les scènes de cruauté dans le théâtre élizabethain, auquel on est forcé de penser constamment. D'autre part, le rôle d'Elizabeth a été confié à Madeleine Renaud qui, si l'on en croit les interviews, n'est pas étrangère au choix de la pièce. Joué par une Alice Cocéa tragédienne ou, mieux, par Lucienne Bogaert, le rôle aurait pris peut-être la saveur acide dont Madeleine Renaud le dépouille. Dans la scène où elle apparaît sans perruque aux yeux d'Essex, par exemple, elle est peut-être pathétique, mais sans faire ressortir la monstruosité de la chose. De la même façon, on ne comprend pas pourquoi elle est si émue lorsqu'elle assiste à l'exécution d'Essex, alors qu'il lui suffirait d'un geste... Jean Desailly, dans le rôle d'Essex, simplifie à outrance son personnage, dans un pur style de Théâtre Français.

Jean-Louis Barrault, en roi d'Espagne, joue très extérieurement et ce défaut s'accentue chez lui, à mesure qu'il sacrifie à la mimique et, bien souvent, à la caricature de ses personnages. C'était excellent dans *Le Procès*, très mauvais dans *Les Fourberies de Scapin;* ç'aurait pu convenir à *Elizabeth* si les autres acteurs avaient joué dans le même style. Mais ni Brunot, ni Bertin, ni Madeleine Renaud, ni Jean Desailly qui n'ont pas travaillé avec les mêmes maîtres que Barrault, n'ont pu partager sa conception du théâtre et il est bizarre qu'il ne s'en soit jamais aperçu. Son passage aux Français lui aurait-il fait changer d'opinion et de goût? On sera de plus en plus tenté de le croire.

Monter une pièce coûte si cher que les directeurs de théâtres importants doivent, dit-on, sacrifier beaucoup au goût du public. Jean-Louis Barrault a une telle réputation que l'on ne me fera pas croire que le public déserterait le Marigny dont il a fait le premier théâtre de Paris, s'il montait une bonne pièce. Et puisqu'il n'a pas le goût — et c'est son droit — des auteurs actuels, qu'il ait au moins le mérite de monter des chefs-d'œuvre. Tout le théâtre élizabethain est là, qui attend d'être joué — Shakespeare y compris. Tout le théâtre espagnol... Et pour évoquer cette prestigieuse époque, Barrault choisit Brückner! Que n'a-t-il

pensé, à défaut du théâtre du XVIe siècle, aux drames romantiques ! Mais tout cela est trop évident...

Le choix de cette pièce est d'autant plus malheureux que Barrault ne cesse de s'y montrer grand metteur-en-scène ou plutôt — puisque les acteurs ne sont pas contrôlés — régisseur de génie. Ce qu'il avait inauguré avec *Le Soulier de satin* trouve ici son ultime perfectionnement. Les éclairages, en particulier, ont été conçus comme le sont au cinéma les changements de scène. Je ne sais si cela constitue pour le théâtre un progrès, mais il est évident que « l'illusion » théâtrale y gagne et que les naïfs ne pourront plus parler de l'unité de lieu.

La seconde partie d'*Elizabeth d'Angleterre* se passe à la fois à la cour d'Espagne et à la cour d'Angleterre. Barrault a obtenu ainsi des effets faciles et quelques beaux contrastes qui rendent cette moitié de la pièce plus vivante que la première. Très beaux décors et costumes de Lucien Coutaud (1).



On dit qu'*Elizabeth d'Angleterre* a coûté 15 millions. Roger Blin, lui, n'a certes pas eu le trentième de cette somme pour monter *La Sonate des Spectres* de Strindberg à la *Gaieté-Montparnasse*. Cela se sent beaucoup. Et aucune ingéniosité ne vient ici pallier la pauvreté. Je ne crois pas non plus que Roger Blin soit un très grand metteur-en-scène : cette pièce devait l'inciter à plus d'imagination. Enfin, lui-même joue pesamment le rôle de l'Étudiant, assurément le plus difficile.

Quoiqu'il en soit de ces carences, *La Sonate des Spectres* est la plus belle, la plus extraordinaire des pièces que l'on puisse voir à Paris en ce moment. Et ce serait encore peu dire qu'elle est parmi les meilleures du théâtre contemporain. Elle est comme la synthèse de toute la pensée de Strindberg, le sommet de son expression douloureuse, comme s'il s'était promis de nous montrer les hommes non seulement tels qu'ils meurent, mais tels qu'ils sont morts dans la vie. Criminels et gâteux, feignant la folie pour

(1) Après quelques représentations, on affirme que Barrault, devant l'accueil désastreux de la critique, retire la pièce de l'affiche. Cela représente un certain courage et nous empêche, décidément, de désespérer de lui.

pouvoir se taire, se taisant pour ne pas laisser éclater la vérité :

Ils ont l'air de spectres... et voilà vingt ans que cela dure : toujours les mêmes personnes, qui disent les mêmes choses ou gardent le même silence, pour ne pas avoir à rougir de honte. (Acte II).

L'on peut rapprocher les rêveries esthético-métaphysiques de Strindberg sur les vieillards de celles de Baudelaire et de son contemporain, Rilke. Non seulement le vieillard est fait à l'image de la mort, mais il assume le temps humain dans sa totalité ; son passé est lourd de crimes, et l'épouvante de la mort, loin de le réconcilier avec les hommes, accusera sa solitude et sa méchanceté. Dans *La Sonate des Spectres*, les deux jeunes gens susceptibles de représenter (de manière toute symbolique) la générosité et le désintéressement, ont ainsi sous les yeux toute la désespérance humaine. D'ailleurs la jeune fille meurt par simple crainte de la vie. Reste le jeune homme (Strindberg?) qui, lui, veut changer la terre en ciel.

Laissons à d'autres le soin de donner à Strindberg et à son théâtre toute leur signification occultiste, comme aux médecins, celui d'expliquer la pathologie de cette lucidité qui lui fait confondre la profonde intuition qu'il a des êtres avec les symboles de sa vision. Ces symboles, d'une précision extraordinaire, bien qu'ambigus, abondent dans *La Sonate des Spectres* : le consul mort qui sort de son cercueil pour vérifier si tout le monde assiste à son enterrement, la petite laitière assassinée qui traverse la scène, la servante vampire, le paravent que l'on apporte devant ceux qui meurent, autant d'êtres et d'objets qui projettent, comme dans les rêves, les remords et les angoisses de ces vivants. Ajoutons enfin que si, chez Strindberg, le mensonge a le visage hideux de ces vieillards paralysés, à perruques et à fausses dents, la vérité provoque immédiatement la folie et la mort. Par recoupements successifs, on connaîtrait facilement ce que fut la *folie* de Strindberg (tel qu'il la décrit dans *Inferno*), folie qui, loin d'être destinée à masquer la vérité, la révèle dans toute sa tragique étendue, au point que la vie ne peut plus être vécue. L'on sent que la bonté ne peut s'exercer au profit des hommes : elle-même est encore le fruit amer de la solitude.

La signification multiple de *La Sonate des Spectres* n'en fait pas

pourtant une pièce philosophique. Le langage est direct, d'une bouleversante simplicité. C'est celui de la vie quotidienne : une ligne mélodique triste et monotone ; mais la grande orchestration du malheur est là, présente, qui jette l'âme du spectateur dans désordre du Temps.

DANIEL SECRET.

UN HOMME DE DIEU

Un homme de Dieu est le drame de la vie privée, de ses malentendus, des équivoques et des compromis entretenus par le silence ou la peur ; c'est aussi le drame de l'existence dans son rapport à la réflexion sur l'existence : celle-ci faisant surgir les *questions* qui contestent le plus solide et le plus assuré fait apparaître toute solution et toute certitude comme les refuges de la crainte et de la mauvaise foi.

★

Claude s'est cru longtemps *un homme de Dieu;* il a pardonné à Edmée son aventure avec Michel Sandier, élevé Osmonde, la fille d'Edmée et de Michel, en lui laissant supposer qu'il était son père ; il ne doute pas plus de lui-même que du bonheur d'Edmée et de la grâce de Dieu : *avoir été* généreux, *avoir pardonné* en chrétien lui garantissent la permanence à travers le temps d'un *être généreux* et d'un *être chrétien :*

« *Claude* (à sa mère) ; Quand je songe à tout ce que ce pardon m'a apporté à moi,... à cette paix intérieure, ce sentiment d'une force qui veut avec vous, mais non pas à votre place... C'est bien depuis ce jour-là que le monde s'est illuminé pour moi. Auparavant, je tâtonnais dans la nuit » (1).

Pendant vingt ans la signification de l'acte a donc pu lui sembler adhérente à l'acte, pendant vingt ans il a pu interpréter comme une réponse — pourquoi pas une réponse de Dieu? cette absence de question.

Mais quand un doute vient ronger cet *avoir été*, quand la réflexion

(1) *Un homme de Dieu,* Éd. Grasset 1925, p. 26.

s'attaque à cet *avoir pardonné*, ce n'est pas seulement le passé qui est remis en question, c'est aussi le présent dans son actualité frémissante ; *être au passé*, cela ne signifie plus rien pour le regard qui voit fuir les intentions et les motifs, pour la pensée qui cherche anxieusement une plénitude et trouve un souvenir décoloré : ce pardon n'était peut-être après tout, comme Edmée le lui suggère en le voyant accepter de recevoir Michel Sandier, une espèce de pose, une occasion de déployer ses dons évangéliques, cette générosité un manque d'amour, ce consentement de Dieu un refus ou une absence de Dieu ; par suite, son entente avec Edmée, ce salut — leur salut — ne sont peut-être aujourd'hui qu'une illusion d'entente et de salut ; où donc, dans ces conditions, trouver une évidence, comment savoir ce qu'on a pensé et voulu, ce qu'on était et ce qu'on est?

« *Claude :* On a vécu des années sur une certaine idée de soi-même, on a cru puiser de la force dans cette idée, et on s'aperçoit qu'on s'est peut-être indignement trompé.

« *Francis :* Qui parle de çà?

« *Claude :* Peut-être. On n'en est même pas sûr... Alors on ne sait plus, on est perdu... Enfin mes paroles d'autrefois, tout cela devrait être transparent pour moi, je devrais m'y reconnaître comme dans ma propre maison. Eh bien, non, ça m'est impénétrable » (1).

« Peut-être... On n'en est même pas sûr : » la multiplicité des significations, l'infinité des possibles enlèvent à l'intention son indivisibilité, à l'acte sa consistance et sa positivité ; ce pardon contenait tout ; tout, y compris sans doute, mais pas exclusivement, la volonté de pardonner.

Seulement, — et c'est là le destin tragique de la réflexion et sa plus profonde liberté, si Claude décidait de passer outre, purement et simplement, s'il refusait l'interrogation, l'ambiguité ne serait pas levée ; la volonté de ne pas poser de question deviendrait elle-même l'objet d'une question puisqu'elle pourrait toujours apparaître rétrospectivement comme peur de la vérité, donc comme *mauvaise* volonté.

« *Edmée* (.....) là où il y avait un plancher, il y a un gouffre...

« *Claude :* C'est bien ça, un gouffre.

(1) *Un homme de Dieu*, Éd. Grasset 1925, p. 114.

« *Edmée :* Mais ce gouffre lui-même, il se comble.

« *Claude :* C'est-à-dire qu'on s'en détourne » (1).

Et Claude sait maintenant que s'en détourner ne résout rien.

Il y a donc de l'inextricable, des questions qui sont sans réponse, des problèmes sans solution ; sur le plan de l'être, rien n'est jamais *donné :* Claude *n'est pas seulement* celui qui a pardonné, Edmée celle qui a avoué. « Qui suis-je? Quand je cherche à me saisir, je m'échappe à moi-même » (2) ; sur celui de l'acte, rien n'est jamais *fini :* pardon ou faute ne sont pas *accomplis*, de telle sorte qu'ils puissent être évoqués après coup accompagnés de l'évidence de leur sens.

La justification de l'existence par la connaissance claire de son fondement ne peut donc être trouvée ni dans l'être qui est inaccessible, ni dans les intentions qui sont ambiguës, ni dans les actes qui échappent à leur auteur ; ce qui est assez dire qu'elle ne peut pas être trouvée du tout.

C'est pourquoi l'attitude d'Osmonde peut sembler à un certain moment plus satisfaisante que celle de Claude ou d'Edmée ; Osmonde refuse les mystifications et rejette les motifs purs autant que les consolations de la vertu ; résolue et lucide, elle prend un amant sans plus d'illusions sur sa propre fidélité que sur la qualité de l'amour qu'on lui porte ; en assumant à la fois sa liberté et sa vie, en renonçant à chercher en dehors d'elle-même une justification ne dépasse-t-elle pas l'ambiguité?

Elle ne la dépasse qu'en apparence : la lucidité qui veut dissiper toute équivoque est encore équivoque, le refus de l'ambiguité est encore ambigu ; quelle est leur origine, sur quoi se fondent-ils, quel autre inextricable dissimulent-ils? Osmonde, trompée ou abandonnée pourra se demander si son acte n'avait qu'un sens, si la volonté d'agir sans chercher de raisons n'était pas le refus de voir certaines raisons ; l'existant qui se choisit n'est pas plus assuré que celui qui cherche misérablement ce qui le justifie.

Toutes les issues sont donc fermées ; l'expérience, la foi, la réflexion, la liberté absolue sont abandonnées tour à tour, impuissantes qu'elles sont à fonder l'existence ; Claude avait cru faire l'expérience du pardon, il se croyait croyant ; quand la réflexion

(1) *Un homme de Dieu*, Éd. Grasset 1925, p. 118.
(2) *Ibid.*

a interrogé cette expérience et cette foi, elle les a détruites en se posant comme incapable de les recréer ; quant à la liberté d'Osmonde, elle s'échappe à elle-même et à la réflexion autant que l'expérience, ou la foi.

C'est ce qui explique que les derniers mots de Claude posent encore une question, « être connu tel qu'on est... » le sera-t-il jamais? Il ne peut pas le *savoir*, car il est comme tout existant enfermé dans ce cercle : il y a des certitudes immédiates, mais elles sont probablement trompeuses, toute certitude devrait être réfléchie, mais la réflexion détruit les certitudes.

★

On trouverait dans le théâtre de Gabriel Marcel d'autres interrogations inquiétantes, d'autres irréductibles — irréductibles à toute synthèse rassurante, à toute intégration à un système total positif et harmonieux. Le drame le plus significatif à cet égard est, avec *Un homme de Dieu*, *Le Palais de sable*, un des premiers que Gabriel Marcel ait écrits : la foi, contestée par la pensée, transformée en idée, se perd en perdant son immédiateté ; mais pas plus par Clarisse, l'héroïne, que par Claude la question destructrice ne pouvait être éludée : comment maintenir la spontanéité de la croyance quand on a une fois pensé qu'elle était peut-être le moyen de se garder des aventures de la pensée, comment vouloir encore entrer au couvent quand on s'est demandé si le goût de la vie religieuse n'était pas une tentation plus perfide que les autres, la tentation d'éviter les tentations? Pour Clarisse, pour Claude, les évidences heureuses sont, ne peuvent être, que des paradis perdus.

Claude, Clarisse ne reculent donc devant aucune question, devant aucune mise en question ; l'insistance de Gabriel Marcel à porter sur la scène ce qu'il y a de plus troublant et de plus déconcertant dans l'expérience humaine montre assez qu'il n'y a pour lui ni solutions données d'avance ni certitudes définitivement acquises ; c'est ce qu'il ne faut pas oublier quand, passant de son théâtre à sa philosophie, on essaie de comprendre ce qu'il entend par *mystère* et par *foi*.

Le mystère, c'est cette zone que la réflexion reconnaît lorsqu'elle a compris qu'il y a des questions sans réponses, celles où l'être

du sujet qui questionne est engagé ; c'est sur le mystère que Claude débouche en prenant conscience de l'implication réciproque de l'être, de l'intention et de l'acte ; mais — et c'est là la déformation qu'il faut prévenir et contre laquelle tout le théâtre de Gabriel Marcel proteste, — le mystère n'est pas la solution de l'absence de solution, le dénouement du tragique existentiel ou le substitut des conclusions ; il n'est pas le point d'appui de nouvelles certitudes ou une assurance contre le désespoir ; le mystère est *mystérieux* c'est-à-dire qu'il est impossible de savoir s'il est éclairant ou étouffant, si la réflexion détruit ou libère, si l'être est présent ou absent ; il y a de la lumière *et* de l'ombre mais l'homme ne peut jamais se situer avec certitude d'un côté ou de l'autre.

La foi, par conséquent, n'est pas le dernier mot de la raison, la démarche d'une pensée qui *trouve* le mystère *au lieu de et peut-être faute de* trouver des solutions ; pas plus que le mystère n'est le dénouement de l'insoluble, elle n'est le moyen de se tenir en équilibre dans l'obscurité ; aucune technique ne peut la *produire*, elle n'est pas elle-même une technique qui *opère* dans certaines conditions ; comme l'être auquel elle s'adresse, la foi est *mystérieuse*, c'est-à-dire qu'elle ne peut faire l'objet d'aucun inventaire, d'aucun examen de conscience, d'aucun savoir : je ne *sais* pas ce que je crois, je ne sais pas non plus *si* je crois.

A partir de ces remarques, il est possible de revenir sur *Un homme de Dieu;* Claude a éprouvé la vanité des solutions, de toutes les solutions, sociales, morales, religieuses ; il a compris le mensonge de tous ceux — famille, société, église — qui ont essayé de lui donner les structures qui supprimeraient les questions, les motifs qui lui permettraient toujours de se justifier, les intentions préalables qui deviendraient en temps voulu les arguments de la bonne volonté ; il s'est trouvé seul, au fond d'un désespoir sans remède, pour lequel toute consolation est trompeuse ; mais à ce point où il est arrivé, quand plus rien ne résiste, *une foi sans mauvaise foi* est peut-être possible ; ne s'abritant plus derrière aucune expérience ou derrière aucune preuve, renonçant au confort des certitudes psychologiques ou rationnelles, pure des arrière-pensées et du goût des révélations, elle est l'*appel*, informulé et informulable, de celui qui sait, dans sa chair et dans son esprit, que *tout est perdu*.

JEANNE DELHOMME.

L'ŒIL DE CELUI QUI REGARDE

Il est de bon ton, à propos des films italiens, de parler d'école « néo-réaliste ». Cette appellation commode et contrôlée a été forgée par les instituteurs de cinéma, pour obéir à leur goût des classifications, et pour éviter de plus longues explications. Ils laissent de côté, bien sûr, *Fabiola* et *Eugénie Grandet;* l'erreur serait trop flagrante. Mais dès que paraît un film où les femmes enfilent leurs bas sans se gêner et font queue à la boucherie, on mouille aussitôt l'étiquette. C'est ainsi que l'on a coutume de ranger pêle-mêle sur la même étagère *Païsa*, *Scuscia*, *Quatre pas dans les nuages* et *Chasse tragique*. Ce qui est aussi reposant pour l'esprit que pour l'œil.

Chacun, après tout, peut avoir ses manies. Et je n'entends pas chercher querelle aux champions de la classification. J'aimerais seulement leur demander pour quelle obscure raison ils n'ont pas encore rangé dans leur armoire néo-réaliste Jean Renoir, dont l'influence se fait chaque jour plus précise auprès de certains réalisateurs italiens. Mais, encore une fois, qu'importe? Une chose m'inquiète davantage : les ravages causés par ce réalisme (néo ou non). Il envahit et submerge tout. La France, l'Amérique sont peu à peu gagnés par ce raz de marée. Plus les films sont « réalistes », plus les connaisseurs hurlent de joie. L'apparition de *Naked City* a été saluée avec enthousiasme. C'était enfin le *vrai* New-York, ses *vraies* rues, ses *vrais* marchands d'ice-creams — c'était enfin la victoire du réalisme sur la fausse convention d'Hollywood. Depuis, *Champion*, *The set-up*, affirment que la maladie suit son cours. Un match de boxe, s'il dure à l'écran autant que dans la réalité, apparaît comme le comble de l'art. Le cinéma est sauvé, parce qu'il rejoint les Actualités. Le délire réaliste est tel qu'il perd toute mesure. Et tandis que les Italiens, comprenant parfaitement qu'ils se sont fourvoyés dans une impasse, s'en évadent par des œuvres aussi diverses que *Voleur de bicyclette* ou *Riz amer*, on peut voir leurs disciples aveuglés, se jeter contre le mur qui la ferme, et s'y rompre allègrement les os. La victime la plus récente est René Clément.

René Clément part un matin pour Gênes, avec Jean Aurenche,

Pierre Bost et Jean Gabin. Il installe sa caméra dans les rues de la ville, tourne tout ce qu'il voit, sur le vif, scrupuleusement objectif — — et son scénariste, acceptant le jeu, invente l'histoire la plus banale, la plus courante, la plus « fait-divers » possible — tandis que son dialoguiste enfile les lieux communs aux phrases toutes faites, et que Jean Gabin évolue parmi les urinoirs et le linge qui sèche en roulant des épaules. Tout ceci pour suivre la mode, parce que Gênes est en Italie, et qu'il convient en Italie d'être néo-réaliste — parce que Rossellini et de Sica ont paru faire la même chose et ont tourné des chefs-d'œuvre. *Au delà des grilles* devrait donc en être un.

D'où vient qu'une crême si minutieusement préparée n'ait pas pris? Tout simplement de ce que le réalisme n'est qu'un leurre et un attrape-nigaud.

Ce n'est pas un problème neuf. Il se pose depuis toujours — depuis que les hommes s'essayent à dessiner, à écrire, à composer de la musique. C'est un problème tellement ancien, qu'on a de la peine à comprendre pourquoi les écrivains et les cinéastes d'aujourd'hui s'acharnent une fois de plus à le résoudre. (Les peintres et les musiciens ne s'en soucient guère, grâce à Dieu — sinon pour des raisons d'ordre politique, ce qui est un tout autre problème.) Il est depuis toujours évident que, malgré le jury du prix Goncourt, les faits divers recueillis par Jean-Jacques Gautier n'ont aucune commune mesure avec ceux rapportés par Stendhal — que, malgré ses trente ans de diners en ville, Gabriel-Louis Pringué n'est pas Marcel Proust — que l'épopée napoléonienne n'appartient pas aux rapports d'état-major mais à Victor Hugo — que les authentiques paroles d'Andromaque sont à jamais celles qu'a voulues Racine — que la gare Saint-Lazare de Claude Monet est plus vraie que la vraie — et que la guerre de 1940 ne prendra jamais rang dans la littérature mondiale, si les seuls Churchill, Reynaud et Eisenhower s'essayent à nous la faire connaître. « *La beauté*, dit Gustave Moreau, *est dans l'œil de celui qui la regarde.* » Ce lieu commun trop oublié mériterait qu'on le remit en honneur. Une caméra est trop souvent considérée, par ceux-là même qui l'utilisent, comme un œil automatique. Pourtant là, comme dans tous les domaines de l'Art, le rôle essentiel revient à l'œil de l'homme qui la met en marche. Je me moque bien de savoir comment sont en réalité les rues de Gênes et le visage

des gens qui les parcourent. Je ne vais pas au cinéma pour voyager dans un fauteuil. Ce qui m'importe, c'est de les voir à travers l'œil d'un artiste. Clément a refusé ce rôle. Il a voulu n'être qu'un reporter. Or cette réalité anonyme est ennuyeuse, alors que celle, voulue, recréée par Rossellini ou de Sica bouleverse. Aussi l'Italie désormais leur appartient-il, comme le Rouergue à Rouquier, Stockolm à Suksedorf et la Louisiane à Flaherty. Ni René Clément, ni personne n'aurait pu réaliser *Farrebique*, *Rythme de la ville* ou *Louisiana Story*. Les arts dits mécaniques, s'ils ont transformé les techniques, n'ont en rien modifié le rôle de l'artiste. N'importe qui peut appuyer sur un bouton. Encore faut-il savoir quand appuyer et pourquoi l'on appuye.

Ce refus de faire œuvre d'Art, cette peur de prendre parti — cette incapacité, peut-être — me semblent si dangereux et si symptômatique d'une époque, qu'il faut mettre à l'honneur tous ceux qui, avec plus ou moins de force, se veulent solidaires de l'*Insoumis* d'Henri Michaux, « *méditent l'évasion* » et regardent « *le monde des objets immobiles, mais qui commencent à chanter, à tenir la note* » tandis que « *les immeubles des boulevards, comme appelés à devenir d'immenses vaisseaux, commencent à caréner.* »

Et tout d'abord Robert Montgomery, qui cherche courageusement à profiter de sa gloire d'acteur pour faire passer en contrebande dans les studios américains, une ou deux pincées de poudre interdite. Il en avait par trop saupoudré *Lady in the lake*, et cet essai, parfaitement sincère, fut un échec. Avec *Ride the pink horse*, son audace se tempère. La sagesse apparaît. Montgomery remplace la prouesse technique trop voyante par un mélange d'exotisme et de pittoresque. Ces poudres-là éblouissent plus sûrement l'œil. Malheureusement l'intrigue du film est conventionnelle, et les personnages ne masquent pas assez leurs liens de parenté avec ceux que Peter Cheyney et James Hadley Chase ont mis à la mode. La Fiesta mexicaine et la truculence de Pancho ne peuvent entretenir longtemps l'illusion. Les chevaux de bois s'arrêtent de tourner. Seuls demeurent quelques fort beaux plans, un étonnant visage de petite fille déjà pubère, et le refus courageux de la part d'une vedette commerciale de se plier aux exigences du commerce.

La réussite plus éclatante de Flaherty ou de Carol Reed n'ont pas demandé moins de courage. Les pièges commerciaux s'ou-

vraient nombreux devant Flaherty. La Standard Oil Company désirait produire un film publicitaire. Pourquoi s'adressa-t-elle à un réalisateur aussi personnel et aussi intraitable que Flaherty? N'en cherchons pas les raisons, et réjouissons-nous. Cela prouve en passant que la publicité, lorsqu'elle se confond ainsi avec le mécénat, perd tout droit au mépris qu'on lui accorde généralement : les quelques images de *Louisiana Story* qui marquent la reconnaissance de Flaherty envers la Standard, sont aussi belles que les vers de Racine, qui remercient Louis XIV de ses libéralités. Il est même curieux de constater que les passages qui ont trait au pétrole, sont supérieurs dans l'ensemble à ceux consacrés à la Louisiane. La séquence du forage du puits, notamment, est admirable. Ce derrick, que l'on a déjà vu ailleurs vingt fois, nous est brusquement révélé comme une créature insolite et nouvelle — parce que c'est Flaherty, l'œil de Flaherty, qui la regarde. Et la beauté habite cet œil. Ce qui pouvait n'être qu'un bon documentaire, devient alors une épopée lyrique, une incantation de poète inspiré. Et sans doute un voyageur chercherait-il en vain, en parcourant la Louisiane, le pays fabuleux qu'a vu pour nous Flaherty. Mais qu'importe? La vraie, la seule Louisiane, est désormais celle de Flaherty — qui a su passer du réel vivant, à la vérité plus profonde de l'Art.

Cette transposition est beaucoup moins importante dans *Le Troisième Homme.* Si je parle ici de ce film c'est beaucoup plus pour ce qu'il n'est pas, que pour ce qu'il est. Les pièges qui menaçaient Carol Reed n'étaient pas d'ordre commercial mais formel. Tout le poussait à suivre l'exemple des (néo) réalistes italiens, à céder à la tentation que René Clément n'a pas su refuser. Carol Reed tournait à Vienne. Il pouvait se laisser prendre par cette ville en ruines, partagée en quatre zones, surveillée par une police internationale et déchirée par toutes les intrigues, tous les crimes et toutes les compromissions. Il pouvait sacrifier le drame au décor, et promener à travers ces rues étonnantes une caméra de reporter, comme l'a tenté (et manqué) à Berlin Rossellini. Il a préféré rester fidèle à Graham Greene.

Celui-ci tourne résolument le dos au réalisme. Il ne s'intéresse qu'au drame intérieur de ses personnages — à l'espoir ou au désespoir qui les conduit vers la mort. Les décors qu'il choisit pour ses héros ne lui servent qu'à mieux éclairer leurs déchirements. Le

Mexique, Brighton, l'Afrique ne sont que des toiles de fond sur lesquelles se détachent le Prêtre, Pinkie, Scobie. Chacun porte en lui son univers spirituel, et c'est à cette exploration que nous entraîne Graham Greene. Il a obéi pour *Le Troisième Homme* à la même volonté. Il cherchait pour son histoire un décor d'enfer. Vienne le lui fournit avec précision. Carol Reed l'a parfaitement compris. Jamais — sinon peut-être dans les scènes de la Grande Roue et des Égoûts, mais qu'elle est l'exacte responsabilité d'Orson Welles dans ces deux séquences? — il ne sacrifie au pittoresque. Il ne raconte pas, comme Clément, un décor mais une histoire. Et cette histoire est grave. C'est un drame d'hommes damnés, pour qui tout est péché : les sentiments les plus purs engendrent les crimes, — l'amitié pour rester fidèle à elle-même conduit au meurtre et à la trahison, — l'honnêteté, l'amour se nourrissent de haine et de mensonge. Le réel, là encore, se mue en une vérité profonde, inoubliable. Une fenêtre s'ouvre, une lampe s'allume. Ce n'est pas Vienne qui apparaît, ses ruines, ou sa police internationale, mais un visage souriant, le visage du Troisième Homme. Lorsque la lampe s'éteint, peu nous importe le décor de Vienne : le sourire de la damnation bouleverse davantage.

Et tant pis pour le (néo) réalisme.

JACQUES TOURNIER.

PROMENADES

LA VIE COMME ELLE VIENT...

Prudemment détourné des calculateurs, le public parisien accorde volontiers aux danseurs son attention. Le moindre spectacle de ballets l'attire, et les « Ballets des Champs Élysées » lui ont donné assez de motifs d'enchantement pour qu'il en exige de nouveaux. Mais la sévérité du jour est en fonction des ravissements de la veille. Quelque sévérité accueillit le dernier spectacle qui comportait en outre, l'inattendu d'un ballet « engagé ».

Que la chorégraphie, le thème, et la présentation des « Devoirs de vacances » n'aient point enlevé les suffrages on le comprend, bien que pour ma part je demeure sensible à telles figures oubliées, à tels personnages dont le fabuleux porte justement un reflet d'époques sans exigence. La clownesse avec ses houppes, le chasseur de papillons, commencent à entrer dans le Musée Grévin de la mémoire. Polichinelle les y avait précédés. Mais que nous étions loin cependant, devant ces pâles et tourbillonnantes évocations, du fantastique qui, dans son dosage parfait de logique et d'absurde, désigne *L'Enfant et les sortilèges* à la postérité.

Quelques couleurs crues, un air de barbarie réparti entre les gestes et les costumes, rejetaient d'autre part vers une Russie disparue, le flamand *Ulenspiegel.* Mais, exonéré de toute obligation vis-à-vis de la pesanteur, Babilée donnait à l'espiègle *Till,* ce bondissement de sylphe auquel la raison ne s'habitue pas. Dur et léger... Articulé, délié, musclé comme certains insectes, il appartenait bien à ce Moyen-Age qui agrée les démons sous réserve, croit-il, d'en triompher. Là où danse Babilée il n'est point d'écueil. L'écueil était plus loin et s'appelait *Le Réparateur de radio.*

Elsa Triolet n'eut-elle point signé ce ballet, que l'argument n'en eût ému personne. Une incontestable résignation de circonstance, incline les spectateurs à prendre, des œuvres populistes, ce qui les divertit le plus et les offense le moins. Je nommerais volontiers « populiste » tout divertissement qui comporte *a priori* comme accessoires, une table et une cuvette, (le dieu étant exclu). Un jeune réparateur donc, s'éveillant frais et dispos, décide de passer une journée à la campagne et procède à ses ablutions en attendant sa jeune amie. La jeune amie franchit légèrement quelques obstacles pour l'embrasser, puis les voilà partis. Une famille fait irruption dans leur chambrette ; famille très classique, père sévère, mère harassée, voiture de bébé, et les aînés roulant de-ci de-là sur leurs patinettes. Les jeunes gens reviennent couverts de lilas. Le ciel s'assombrit. Évoquées par des airs de radio, les boîtes de nuit s'éveillent une à une. Voici, stylisées dans leurs robes sans dos de soupeuses, le gant blanc de leur danseur collé comme un emplâtre sur leurs reins flexibles, quelques habituées de ces boîtes. Elles s'agglomèrent comme les neufs sœurs autour du musagête, Apollon étant en l'occurence un maître d'hôtel portant haut la table supplémentaire qu'il ne posera jamais sur le sol. Cette habile synthèse des plaisirs nocturnes oscille sur place un instant puis disparaît. La chambrette vide accueille les amoureux fatigués.

Oui, mais Elsa Triolet ayant signé cette modeste contribution à l'art contemporain, modeste encore qu'ingénieuse, il n'en fallait pas plus pour que l'espoir changeât de camp et, que le combat changeât d'âme. Les spectateurs réfractaires à toute intrusion du Parti dans les Beaux Quartiers, interprétèrent ce populisme à leur façon... Et ce qu'ils virent, c'est ceci :

Résolu à laisser choir les infâmes profiteurs dont les radios sont cassées, un jeune ouvrier syndiqué s'éveille frais et dispos. Il est rouge et il est rose. Rose de teint et rouge de cœur. Alors que les repus ont des baignoires, il ne possède qu'une cuvette, lui ! Alors qu'ils se bourrent de caviar au réveil, il ne dispose que d'un pain d'une livre, lui. Sous l'œil omniprésent mais invisible de Moscou, il s'adonne à divers mouvements de culture physique. Arrive sa bien-aimée en rupture d'atelier. Ils folâtrent au détriment de l'ordre et du travail, puis s'envolent vers des plaisirs agrestes. Une ignoble famille bourgeoise en profite pour polluer de sa pré-

sence leur innocente isba. Elle se compose très probablement d'un tzar, d'une tzarine, d'un tzarevitch et de quelques petites grandes duchesses. Le retour des deux faucons rouges fait fuir ces cloportes. Mais aux accents d'une musique pourrie, une troupe de punaises capitalistes fait son entrée et piétine la sueur du peuple. Quelques entrechats du noble jeune couple prolétaire dispersent cette racaille. La nuit tombe. Demain, révolution. La faucille et le marteau se couchent satisfaits...

Pour dire la vérité, il n'y avait pas de quoi fouetter Mme Papofski ni décerveler un bedeau. Le problème se situait ailleurs, sur le plan même des ballets. Que gagnent ceux-ci à recruter leurs thèmes dans la trivialité quotidienne? Chorégraphiquement et poétiquement, rien. L'art, la beauté de pharaonne, la magique élasticité de Mlle Darmance méritent mieux, et comme décor et comme féerie. L'oreille est exigente. Pourquoi les yeux ne le seraient-ils pas? Ce n'est pas que nous souhaitions, en arrière plan, des temples, des pagodes, ni même le palais de Dame Tartine, mais ce souffle de poésie qui donne des ailes aux loques des *Forains* et qui, juchant une sphynge de quinze ans sur un trapèze dans le désert, serre le cœur à l'idée des énigmes que l'angoisse humaine ne résoudra jamais. On objectera peut-être que le ballet de Jean Cocteau : *Le Jeune homme et la mort* était, à tout prendre tout aussi trivial que *Le Réparateur de radio*. Non. Ni la mort, ni les greniers, ni la fatalité, ni le désespoir, ni les symboles, ne rentrent dans les trois dimensions du quotidien. C'est la notion d'une quatrième dimension qui a manqué à Mme Elsa Triolet et rien de plus.

On ne saurait dire par contre qu'elle échappe à Léonor Fini. Généralement coiffée d'une moitié de poule, et en quête du rare qui s'offre parfois à elle sous des aspects saugrenus, Léonor Fini s'est avisée que tout, à notre époque, subissait le vertige du changement, hormis les cartes à jouer. On ne peut se défendre ici, de penser aux rapports mystérieux qui de tout temps existèrent entre les jeux de cartes et les femmes. Odette de Champdivers favorite d'un roi fou, en inventa dit-on les figures pour distraire et charmer le dément. Marie d'Anjou, Isabelle de Bavière, Agnès Sorel prêtèrent ensuite leurs traits à trois reines. C'est une femme qui aujourd'hui prétend découdre ce travail de dames et le recommencer. Ce sont des mains de femme qui, le plus souvent — à quelques fakirs près — battent ces cartes, les coupent, les re-

coupent pour affirmer miséricordieusement à d'autres femmes qu'elles seront heureuses en amour. Car rien ne ment comme les cartes qui ne mentent jamais.

Pour prendre congé des jeux déjà faits et saluer ceux qu'on allait faire, tant de personnes se pressaient dans la galerie Heyrène où les cartes nouvelles étaient exposées, qu'un tricheur, qu'un prestidigitateur n'y eussent point retrouvé leurs appeaux. Une reine de pique coiffée de serpents, gantée de suède noir, et sous le gant, griffue, s'y promenait cependant avec une aise conquérante. C'est qu'elle était collée en effigie sur le programme de la fête. On eut aimé connaître, non l'opinion des dilettantes et des artistes, mais celle des joueurs invétérés. Or, si le dilettante confesse volontiers ses préférences, le véritable joueur se tait. Car les grandes passions, amour ou jeu, s'enveloppent de superstition. Et c'est précisément la superstition qui pourrait bien protéger les cartes traditionnelles contre cet assaut imprévu. Leur archaïsme, leur dignité cloisonnée, héraldique, symbolique, leur refus de participer à une vie autre que la leur, si persistante, si secrète, constituent un rempart contre lequel la mode est sans pouvoir.

Une cartomancienne aurait également son mot à dire. Il n'est pas interdit d'imaginer entre « le grand jeu » et elle, un pacte d'alliance. Renoncerait-elle, elle-même à son vocabulaire désuet et suggestif? Le voyageur, le facteur, la femme brune... tout ce qui fait encore image, tout ce qui ressuscite encore de façon surprenante les formes sans visage tapies sous les avant-porches de la nuit. Léonor est forte. Elle ne craint apparemment ni Dieu, ni Diable puisqu'elle s'attaque au plus redoutable des donjons et prétend le renverser d'un coup de pinceau. Mais j'ai cru déceler dans l'œil latéral des quatre dames de blason, une lueur qui, si j'étais Madame Fini, ne serait point de nature à me rassurer.

GERMAINE BEAUMONT.

MA VENISE

« Sédentaire aérien roulé dans mon fauteuil, » ainsi me caractérisent parfois mes amis, se servant de l'un de mes vers qui vient là fort à propos, comme des verges pour me battre. Et pourtant,

que j'aime les voyages ! Jusqu'à profiter de l'ouverture d'un Congrès international des P. E. N. Clubs (Poëts, Editors, Novelists) pour me rendre à Venise. Avec quelques « vieux tousseux » qui échangeront des confidences telles que celle-ci :

— Moi il y a trente-sept ans que je suis venu à Venise en voyage de noces !

— Ah moi il n'y a que trente-deux ans ! reprenait l'autre.

— Ce qu'il y a d'extraordinaire c'est que cette ville n'a pas changé depuis !

Et ils opinaient du chef.

Fort heureusement je m'y rendis seul (dont ma femme, comme dirait l'autre, mais c'est tout un) parmi le Velay, le Forez, le Lyonnais, la Haute-Maurienne, le Piémont et la Lombardie. Je passe sur Torino et Milano, et nous voilà roulant en pleine lagune, après l'arrêt de Mestre où gisaient à quai deux énormes cercueils noirs et dorés, — je devrais écrire « dorurés » tellement l'or « s'y relève en bosse » — que l'on a roulés jusque-là sur un chariot à bagages. Mais ils ne sont pas pour nous !

— La mer est tantôt grise, tantôt couleur fumée, tantôt couleur huître et pernod. Il pleut doucement sur la lagune.

Jadis, j'ai lu beaucoup d'ouvrages sur Venise, œuvres d'écrivains de toutes sortes, des plus humbles jusqu'aux plus célèbres. Mais, depuis plus d'un mois je m'emploie à frotter vigoureusement et à la brosse dure tout ce qui, dans ma cervelle bourrée de réminiscences et de citations, a trait à Venise. Pourtant, dès le sortir de la gare et le pied à peine posé sur le plancher rugueux du vaporetto, j'ai à me débarrasser du sieur Musset (Alfred de — 1810-1857) et de :

Dans Venise la rouge

Je ne l'ai jamais vue rouge, mais plutôt grise. Je préfère le cliché « perle de l'Adriatique » car c'est vers le gris perle qu'il faut chercher. Les briques et les couchers de soleil n'ont tout de même pas changé de couleur en moins de cent ans ! Mais lui reprochera-t-on ensuite la première version de son poème où il écrivit :

Pas un cheval qui bouge

que là je lui donnerai raison. Aucun cheval ne bouge à Venise. D'ailleurs il n'y en a que cinq. De très beaux chevaux d'ailleurs :

les quatre qui s'élancent au front de Saint-Marc et l'étalon malabar qui porte le fameux Bartolomeo Colleoni que nous appelons « le colleone ». Oh, il y a bien aussi, il est vrai, quelques petits chevaux de pierre aux tombeaux de doges orgueilleux et couchés à « Zanipolo », (ou Saint-Jean Saint-Paul). Mais c'est peu de chose ! Le tombeau que je préfère est celui du doge qui repose parmi ses livres. Le seul sage au milieu de tant d'agités, de pourfendeurs, d'horribles Picrocholes âpres au gain, voleurs de pierreries, d'or, de chevaux de bronze, de lions ailés aux « pauvres messieurs des Turcs ! ». Mais passons. — Le grand canal me séduisit tout de suite. J'aime qu'une ville soit faite de pierre et d'eau. Les arbres, le ciel, les verdures sont faits pour les campagnes. Un seul élément suffit : ici c'est l'eau. Et que tout le reste soit artifice, c'est-à-dire œuvre des hommes, en la cité des hommes. Le ciel s'ouvre plus loin, du côté de l'Adriatique. Sur ce grand canal il s'accoude et s'appuie familièrement aux toits plats et crénelés des palais : Ca' d'Oro ou Ca' Rezzonico. Palais imposants et grandioses, sans doute, mais rongés par le bas, sonnant de clapotis et dont les planchers sont parfois branlants. Nous en ferons l'expérience quelques jours plus tard en la Ca'Rezzionico. Ces façades provoquent en nous un étonnement joyeux, une espèce de stupeur admirative qui ne feront que se renouveler chaque jour quand leurs détails se révéleront peu à peu, quand les couleurs bougeront et frémiront sur eux, d'heure en heure. Mais, bien vite, à notre premier débarquement place de l'Academia, nous « entrons dans le décor » et nous trouvons derrière ces façades somptueuses, la bonne chaleur humaine. Les palais « ils l'ont dans le dos » comme disent les grossiers. Et ce qu'ils ont dans le dos, c'est la vie des ruelles, la vie des hommes, chantante, pleurarde, saignante, déchirée ou fleurie, accablée ou insouciante. Ces ruelles qui tournent sans cesse sur elles-mêmes, franchissent les quelques cent cinquante canaux secondaires sur de minuscules ponts en dos d'âne sous lesquels filent les gondoles et sonne, aux virages, ce cri bref du gondolier semblable à un cri d'oiseau. Et toujours comme léger bruit de fond, le clapotis, le doux clapotis des eaux. Parfois éclate un chant, une brusque fusée de joie.

Nous allons à travers le quartier — ou sestere (ou secteur) du Dorsoduro vers une pension de famille qui se révélera Balzaco-Vénitienne, ou Vénitio-Balzacienne. D'un grand charme, un peu

défunt, mais si apaisant. Elle se dresse au bord de la Giudecca, ce bout de bras d'Adriatique qui s'allonge presque parallèlement au grand Canal, si des courbes peuvent être parallèles. Et pourquoi pas? Tout autour sinuent des ruelles étonnantes : Piscina Venier, Calle Vendramin où d'innombrables chats se prélassent et mangent « à même » des paquets de déchets que de pitoyables « catophiles » déposent pour eux sur le seuil de leurs portes. Ah, que me plaît, à Venise, cette sollicitude envers les chats ! Je saurai bientôt qu'on les fait accourir en disant « mini, mini » et non pas, comme chez nous « mimi » ou « minet, minet ». Dans ces quartiers populaires — d'ailleurs la place Saint-Marc et la Piazetta exceptées, tous les quartiers sont des quartiers populaires — appartiennent à tous, à tout ce monde rieur et plein de gentillesse qu'est le peuple vénitien — le plus accueillant, à mon avis, de toutel'Italie — dans ces quartiers, dis-je, dans ces ruelles en nervures de feuilles qui vous conduisent habilement et traîterusement au bord du grand Canal, les chats sont rois. Pas un véhicule (je n'ai vu qu'une brouette couchée les pattes en l'air sur une gondole chargée de briques), pas une roue. Seulement des piétons et le cher bruit des pas. Les voyages à Vicence et Padoue, le retour à Milan nous furent pénibles car nous avions perdu nos réflexes d'autodéfense contre les ruées des automobiles, si j'ose dire. Cette absence d'imbéciles motorisés, de B. O. F. ou de fils à papa ivres de vitesse est l'un des miracles de Venise. Peut-être le plus sensible à nos nerfs d'écorchés, de piétons vivants et fantômes, hallucinés et courant entre les muffles agressifs des autobus et des taxis.

— Qu'il traîne sur Venise un relent de gloires éventées, des fumées de grandes ombres, c'est indéniable. On nous le rappellera maintes fois. Impossible ici d'échapper tout à fait à l' « artistocratie » ! J'habitais près de la fondamenta delle Zattere et d'une pension pour Anglais, la Calcina où vécut Ruskin, dont je n'ai jamais lu une ligne. Je ne le dis pas pour m'en vanter. On nous montrera l'hôtel Danielli (le plus coté de la ville) où vécurent George Sand et Musset, les palais où vécurent Byron et Wagner. On nous rappellera que Barrès et Henri de Régnier allaient s'asseoir au « Florian ». Que m'importe tout cela ! Je préfère vadrouiller dans le quartier juif, près de la station centrale ou essayer les crus italiens de vins rouges dans un petit bistrot intime et sympathique niché au pied de l'immense église des Frari dont la tour de brique

penche un peu. Beaucoup de tours à Venise penchent un peu. D'ailleurs le campanile de Saint-Marc s'écroula, il y a quelque trente ans ! Je côtoyai un clochard magnifique et barbu qui bouffait sa pitance dans une vieille boîte à conserves américaines et dont la dignité m'impressionnait. Il me fera visiter le quartier où l'on répare les gondoles et passer par des ruelles où nous devions marcher l'un derrière l'autre. Je touche de chaque épaule. Nous nous comprenons à peu près, les gestes aidant. Son aimable condescendance m'honorait fort. Non que la ruse manque, à Venise ! Des gosses de six à sept ans nous enverront directement au grand Canal un jour où nous leur demandons un renseignement sur notre itinéraire. A notre retour, ils rient à belles dents de nous voir revenir penauds. Je me retiens à quatre pour ne pas leur botter les fesses. Mais derrière eux se dressent leurs puissantes matrones de mères. Et, surplombant l'étroite piscina, des étages de petites fenêtres d'où pourraient bien pleuvoir les contenus des pots de chambre ou « autres choses semblables ». Je m'abstiens donc. Au marché du Rialto où je vais flâner tous les matins il me prendra encore fantaisie de manger de ces raisins énormes aux grains gros comme le pouce, couleur d'ambre et de miel qu'ils appellent « Regina ». J'en demande une livre à un marchand de plein air — car il y a aussi une galerie couverte. Tout en me prodiguant les « signor » et m'affirmant, les yeux dans les yeux, que c'est là *lo meillor uva del mondo*, il me remplit un sac de papier. La première grappe était une merveille, à tenir à deux mains. Mais le dessous, le fond du sac se révéla une espèce de vasouille de graines avariées et écrasées. J'admirai cependant le savoir-dire et la dextérité du camarade marchand de raisins.

Le « Lido » où nous fîmes, un soir, un grand dîner officiel permit d'admirer un clair de lune sur l'Adriatique. Très carte postale. J'ai horreur du Lido bondé de grands hôtels « internationaux » comme on en trouve partout. Sans aucun caractère. J'y revins pourtant un matin pour voir, au *Lido Grand Hôtel*, le poète Robert Goffin qui était alité. Malade au lit. Les *facchini* me firent attendre un bon moment dans le hall avant de me laisser monter : toute une hiérarchie compliquée de valets de chambre, de sous-gérants, de gérants, dansant autour de moi un ballet inutile. Pendant ce temps-là, d'autres larbins descendirent par l'ascenseur, accompagnant

un assez gros chien « de luxe ». De quelle race? Je l'ignore ayant été élevé parmi les corniauds, chiens de bergers et chiens de chasse de mon pays, qui sont bien, eux, les meilleurs chiens du monde. A leurs paroles, à leur mimique expressive, je compris qu'ils descendaient ce chien pour le faire pisser dans le jardin. Où l'un des valets de chambre le conduisit en le traitant avec un grand respect. En revint, dix minutes après, déclarant que le chien ne voulait rien savoir pour lever la patte. On remonta le chien par l'ascenseur. Cinq minutes s'écoulèrent. Coup de téléphone. Un autre valet de chambre se précipite dans l'ascenseur. Redescend prompto et raconte aux autres qui s'en claquent les cuisses à force de rires et de joie que le chien a pissé dans la chambre de ses maîtres, comme d'habitude. Voilà, après les festivals de cinéma, l'un des aspects du Lido.

— Si mon récit n'a pas l'air de progresser, de monter vers quelque dénouement c'est que toutes mes journées, à Venise, se passaient à peu près de la même façon. Vers 6 heures du matin, je me glissais par-dessous ma moustiquaire (car il y a encore des moustiques à Venise, je me dois de l'avouer !) et partais par les rues. A l'aventure. Une aventure bien modeste, toutefois, puisque j'étais à peu près sûr de ne pas me perdre et d'arriver en mettant les choses au pire, à piquer du nez sur le grand Canal. Ou, à défaut, sur l'un des cent cinquante petits canaux. Je tâtais, un peu plus tard, en mangeant un morceau, de ces vins du Piémont ou de ce Bardolino qui est « le gros rouge » des Vénitiens. Reconnaissons à notre grande honte que ces modestes vins italiens, ces vins courants, sont bien plus fruités et bien plus savoureux que les nôtres de même catégorie. Car les Italiens, plus sobres que nous, dans l'ensemble n'allongent pas la sauce et ne font pas de coupages !

— Au hasard des rues je faisais d'étonnantes découvertes. Des églises, des couvents, des palais cachés, étonnant par leur beauté discrète. Dans le quartier Saint-Angelo j'avisai un balcon à médaillons véritablement saisissants, où des animaux d'espèces différentes se sodomisaient à qui mieux mieux. Mais je ne pus jamais le retrouver par la suite pour le montrer aux camarades, faute de repères sérieux. Et comment me le faire indiquer par les Vénitiens? Absolument impossible !

Mais il est écrit que nul n'échappe aux grandes attractions, aux

architectures majeures. Et, le plus clair de mon temps, de mon temps à perdre : (« La montre a dit : Fils pour bien vivre — Il faut savoir perdre son temps ! ») je le passais sur la place Saint-Marc, à contempler la basilique, espèce d'énorme coffret d'or, d'air, de reflets, de pierre et de songe qui pétille et brûle, ou bien, la nuit, rêve comme une bête d'Apocalypse en poussant d'étranges soupirs. L'intérieur est un velours noir moiré, mordoré, aux froissements doux de chuchotis.

J'ai toujours aimé le « roman », c'est-à-dire le byzantin, ou le romano-byzantin, si vous préférez. Notre-Dame-la-Grande est, à Poitiers, mon église de prédilection. Eh bien, à côté de Saint-Marc elle me paraît un dessin au trait, tandis que la basilique vénitienne serait une éclatante image, une enluminure, le chef-d'œuvre d'un maître de la peinture fleurie. Les mosaïques ne me foudroyèrent pas de joie car j'avais déjà vu celles de Mont-Reale, au-dessus de Palerme ! Tout de même j'étais envoûté par Saint-Marc et tout ce qu'il y a de sang arabe en moi s'élançait vers ce bijou géant. Malgré les invraisemblables chevaux qui s'élancent en plein ciel, aussi paisiblement fougueux que s'ils n'avaient passé dix ans à Paris sur notre arc de triomphe du Carrousel. Sacré Napoleone, va ! Mais les Vénitiens l'aiment bien et lui sont même reconnaissants d'avoir fait construire la « Fabrica Nuova » qui ferme leur belle place.

Lorsque j'étais ébloui par Saint-Marc, ruisselante de soleil, et qu'il me fallait détourner les yeux, je regardais les *mori* frapper les heures sur la Tour de l'Horloge. Je m'arrangeais aussi pour être tous les jours à midi sur la place, lorsque le canon tonne à Saint-Georges Majeur, provoquant le carrousel de pigeons, invariable et si bien réglé qu'il semble l'avoir été une fois pour toutes et pour l'émerveillement des touristes. Il m'arrivait aussi, bien que gorgé de Tiepolo, de Véronèse, de Tintoret et de Bellini, de me rendre à l'Academia, voisine de ma résidence pour m'enchanter des primitifs et surtout de deux Véronèse fort étranges : « La bataille de Lépante » où se superposent comme sur certaines plaques de photographes inexpérimentés un paysage et une scène tumultueuse de combat. « La Création des Animaux » où les animaux animés par le même grand animateur s'enfuient tous dans la même direction et loin de lui apparemment. O ingratitude animale !

Un vaporetto géant conduisit un soir les Pen-Clubistes à l'île de Torcello, en passant par Burano. On avait hissé le grand pavois. Il y avait même à bord — o étonnante merveille — l'un des plus vieux de nos philosophes d'aujourd'hui, une espèce de Spinoza de sous-préfecture qui semble couvert de poussière et qui hait, d'une vieille haine biblique et recuite, tout ce qu'il y a de frais et d'ingénu dans la littérature d'aujourd'hui ! La plupart d'entre nous le fuyaient comme la peste. Je montai tout en haut pour ne plus voir ce désagréable débris. Burano nous révéla le dénuement de la lagune qui n'apparaît point sous la richesse de Venise. Torcello est, elle aussi, bien pauvre, malgré quelques tas de foin et vignes entre les canaux. De gros canards de bois peint et sculpté qui servent d'appeau pour la chasse aux canards, séchaient le long des murs. Et ce soir-là nous eûmes un coucher de soleil rouge sang sur la lagune. Venise, au fond, était noire. Avant de sombrer, le soleil nous éclaira l'infinie tristesse de cette lagune. Et une frise de séminaristes qui rentraient d'excursion sans doute et se suivaient à la queue-leu-leu. Effet assez inattendu, malgré tout.

Les jours passèrent, tous semblables, dans une espèce d'oubli de notre foutue planète. Je ne lisais même plus les journaux. Enfin il nous fallut revenir dans le siècle. Mais je n'ai qu'un désir : c'est de retourner à Venise. Que j'y sois heureux ou malheureux qu'importe (car Claude Mauriac prétend qu'il faut être parfaitement heureux pour goûter Venise). Cette ville de reflets, de clapotis, d'ombres légères, de vols de pigeons tonnants, contente en moi tout ce qu'il y a d'aérien, de naïf (niais si vous voulez) d'horreur des hommes et du bruit. Elle me paraît irréelle. Et il nous faut parfois de l'irréel, lorsque nous en avons un peu trop marre de notre fade, de notre gris, de notre indigeste pain quotidien.

MAURICE FOMBEURE.

NEW-YORK, 90° FAHRENHEIT

Des bagarres ont éclaté dans plusieurs points de la ville, autour des bouches à eau. Des membres de l'équipe du Service de l'Eau, Gaz, Électricité, ont été blessés. James Mc Allen, de Brooklyn, a été

condamné à payer cinquante dollars d'amende ou à passer vingt jours en prison, pour avoir ouvert une bouche à eau. Il a dit, pour sa défense, que les enfants du quartier réclamaient de l'eau avec une telle insistance, qu'il avait cédé à un mouvement impulsif.

J'ai la force de soulever le bras pour tourner le bouton du poste de radio, placé à mon chevet : la voix du speaker me casse les oreilles. La voix du speaker, sur un fond sonore composé des mille bruits de l'hôtel, avec, dans le lointain, le flonflon de l'orphéon de quartier qui donne une aubade à chaque coin de rue... Être réveillé, un dimanche matin, par le zimboum-boum d'une musique populaire, et c'est tout un aspect provincial, attendrissant, de New-York, qui vous est révélé. Un New-York populacier et bon enfant, sordide et charmant, avec ses « sociétés » innombrables d'anciens combattants et de joueurs de boules, ses marchands de marrons, ses petites fleuristes, ses cordonniers hongrois et ses fruitiers italiens. Et ce New-York qu'ignorent la plupart des voyageurs de passage...

Des milliers de petits poissons, suffoqués par la raréfaction de l'oxygène dans la mer, consécutive à la chaleur, ont été trouvé morts sur des plages du Connecticut.

... bien qu'il soit à deux pas du Waldorf-Astoria, n'est pas si différent, en dépit des avenues qui se coupent à angle droit et de l'ombre des gratte-ciel, de certains quartiers de Paris, le XIVe ou le XVe arrondissements, par exemple, dont les habitants, eux aussi, sont régalés d'une aubade dominicale. Je me souviens des cris de vendeurs de journaux...

Des baigneurs étant demeurés toute la nuit en nombre considérable, sur les plages de Long-Island, les mouettes, désorientées, ne savaient où se poser.

Des gouttes de sueur perlent sur mon torse nu ; l'une d'entre elles roule dans le creux du ventre, oblique à droite et glisse le long du rein. Sans bouger le corps, je cherche de la main, sur le sol, la bouteille de coca-cola, mise au frais dans une timbale en carton remplie de glace pilée, que j'ai faite monter du drugstore.

J'aime ce drug-store crasseux, au coin de la 49e rue et de la

Première Avenue. On y voit surtout des dames seules : petites vieilles couvertes de dentelles ; femmes d'affaires ; mannequins de maisons de couture ; dessinatrices de modes ; photographes de magazines illustrés, — toute une classe un peu en marge, romanesque, élégante et endettée de la société new-yorkaise, et qu'on peut appeler celle des « carriers-girls ». Ces femmes, que l'on admire, le soir, au Versailles ou à l'Iridium du Saint-Regis, vivent dans une chambre minuscule d'un hôtel voisin, pour quatre-vingts dollars par mois, et viennent s'asseoir sur un tabouret du bar, couvertes de fourrure, les cheveux coupés courts à la « Joan of Arc », les ongles peints, pour manger un sandwiche au jambon, avec beaucoup de moutarde, et boire un café-crême. L'indépendance s'achète au drug-store.

... Un léger courant d'air chaud vient de la porte-fenêtre, se glisse dans la chambre. Ma chair se hérisse. Je me lève et me dirige vers la salle de bain, tenant toujours à la main la bouteille de coca-cola. L'eau froide de la douche gicle de la pomme d'arrosoir ; elle tambourine sur mon cou, ruisselle sur ma tête, le long des oreilles, m'aveugle ; je colle la bouche au goulot de la bouteille de coca-cola. Bonheur parfait. Picotement de la boisson gazeuse et sucrée sur mes muqueuses, en même temps que l'averse glacée sur ma peau. Je tourne le robinet de la douche et reste un instant les pieds dans l'eau, les yeux noyés, prostré dans un bien-être éphémère. La voix du speaker, qui avait été couverte par le bruit de l'eau, me parvient, de nouveau, de la chambre :

... Un ouragan qui a pris naissance au large de Porto-Rico se dirige dans une direction nord-ouest déplaçant des vents d'une vitesse de cent quarante milles à l'heure. Il est attendu sur les côtes de la Caroline du Nord, à hauteur du Cap Hatteras. On peut espérer, pour mardi prochain, une baisse de température.

Une vague d'air froid est annoncée, venant du Canada et se dirigeant vers le Sud, à vingt milles à l'heure. C'est ce que le Canada peut nous envoyer de plus agréable en ce moment!...

Demain, dans l'après-midi, ciel couvert et averses.

Un brouillard de chaleur flotte sur East-River. Je contemple, du haut de mes vingt étages, les terrasses qui s'étagent jusqu'au fleuve. Des gens, étendus sur des coussins, la tête couverte d'un journal, prennent des bains de soleil, le poste de radio posé près

d'eux. Tout un peuple est suspendu aux dernières informations du bureau météréologique. De quel côté viendra le salut? De l'ouragan qui s'attarde en Floride ou de la vague de froid qui s'égare du côté d'Albany?

★

Wall-street, falaises de mica miroitantes au soleil. Quel gaz inconnu, quelle bombe prodigieuse a soudain supprimé tous les êtres vivants dans ces cubes de pierre et de feu? Les magasins, les bureaux, sont fermés. Derrière les grandes vitres des restaurants, les rangées de tables et de chaises s'alignent. Sentiment d'*inutilité* que donne l'image de ce monde pétrifié, plage déserte d'où la mer s'est retirée, cité engloutie. Des perspectives à la Chirico s'ouvrent à chaque coin de rue : portes s'ouvrant sur le vide d'un ciel bleu entre des murailles de rochers noirs. Mais devant Notre-Dame des Victoires, une petite vieille bossue et noire, seul être humain échappé à la catastrophe, marche avec peine sur ses talons tournés et fouille distraitement, du bout des doigts, dans une poubelle.

Ce Wall-street accablé par la chaleur et l'ennui du dimanche, quelle image du pouvoir évanoui des banques ! Roosevelt a cassé les reins à Wall-street. Le jour où, au cours d'une comparution devant un comité d'investigation du Sénat, un journaliste s'arrangea pour photographier J. P. Morgan, un nain sur les genoux, le dernier coup fut porté au magnat de la finance : l'Amérique avait ri. Je songe, en parcourant ces cañons brûlants, que Morgan, mort en 1943, laissait pour toute succession (on l'a appris seulement en 1947), déduction faite des impôts successoraux et autres, la somme dérisoire de quatre millions six cent cinquante mille dollars. Verra-t-on les veuves des millionnaires errer dans un Wall-street englouti pour chercher leur vie dans les poubelles?

★

Devant l'immeuble du *New-York Times* qui s'avance comme la proue d'un navire sur Times square. Les nouvelles courent sur la bande lumineuse du journal.

L'ouragan, venant de Porto-Rico, avance à une vitesse de douze milles à l'heure. La marine et l'armée de l'air ont pris des disposi-

tions du temps de guerre. Les effets de l'ouragan ont déjà été sentis sur les plages de l'Atlantique, jusqu'au Massachussets. Les habitants de Cap Hatteras attendent l'ouragan sans aucune inquiétude.

Coney Island (1) *a battu tous les records de l'année en recevant* 1 250 000 *visiteurs.*

Je m'arrête devant l'hôtel Astor, fasciné par la réclame lumineuse d'un grand magasin d'habillement, de l'autre côté de la place. Au sommet, une immense carte des États-Unis aux contours dessinés au néon rouge, dans un cercle vert. Au-dessous, une chute d'eau de trois mètres de haut scintille sous les projecteurs. Sur ce fond liquide et lumineux se détache, en lettres énormes, alternativement rouges et vertes, le nom de la firme : BOND. De chaque côté de la chute d'eau, deux statues gigantesques, en stuc blanc, de style antique : un homme et une femme, demi-nus, drapés dans une toge. Sous les deux géants on peut lire, en lettres de feu : « Vêtements pour hommes », « Vêtements pour femmes. » Enfin, à la base de cet édifice de plâtre, d'eau et de lumière, une autre enseigne monumentale : « BOND : complets pour hommes avec deux pantalons. » L'ensemble produit l'effet merveilleux et écœurant de ces pièces montées d'autrefois où la crème et le nougat s'échafaudaient. Devant la carte du pays court une phrase lumineuse qui apprend aux populations béantes que 3 490 personnes achètent, par heure, un vêtement chez Bond.

Tocqueville, s'il avait connu l'essor formidable de la réclame américaine, y aurait vu une manifestation supplémentaire de la démocratie. Un des ressorts principaux de cette réclame, c'est, en effet, le *nombre.* Marques de cigarettes ou de savons insistent sur le nombre toujours croissant de citoyens qui achètent leur produit : *More people are smoking Camels than ever before.* Et derrière le slogan placardé, répété, sussuré à la radio, se trouve l'imitation impérative suivante : « Faites comme eux et vous serez un bon Américain. » « Enfilez un pantalon de chez Bond, et vous aurez définitivement rompu avec les Carpathes ou les Pouilles natives pour devenir un citoyen de la libre démocratie américaine. » Car c'est à l'immigrant que s'adresse la réclame, l'immigrant qui cherche à faire oublier le plus vite possible son accent, ses cou-

(1) La grande plage — parc d'attractions des environs de New-York.

tumes, ses habitudes européennes, et adopte la personnalité de confection que lui ont fabriqué Benjamin Franklin, la générale de l'Armée du Salut, Hollywood et Bing Crosby. Le grégarisme américain, moteur essentiel de la réclame, est en liaison étroite avec ce « rejet du père », complexe freudien qui, pour l'essayiste anglais Gorer, est à la base de toute la psychologie américaine. Le Père, ici, étant l'Europe natale...

★

Je remonte Broadway, le cœur un peu oppressé à la pensée que je quitte demain ce décor dont j'aime l'épique vulgarité. L'odeur de cacahuètes grillées et de gauffres m'accompagne. Dans les vitrines éclairées, des soutien-gorges sont exposés, qui ont la forme de deux mains de satin noir soutenant les seins. Des culottes de même couleur s'ornent d'une feuille de vigne. J'ai oté mon veston mais je sens ma chemise qui me colle aux épaules. Que fait donc l'ouragan, au large de Cap Hatteras?

Voici des cravates de soie où sont peints le portrait du président Truman, et je sais que, dans les librairies (il y en a peu dans ce quartier), on peut acheter des livres abondamment illustrés sur tous les présidents des États-Unis, et même sur leurs fils ! Imagine-t-on une iconographie des fils des présidents de la Troisième République (ou de leurs gendres)?

Voilà qui en dit davantage, sur le caractère du Président des États-Unis, que des traits de droit constitutionnel. M. Truman n'est pas le fonctionnaire effacé et inaccessible, délégué à l'inauguration des expositions de chrysantèmes, c'est un monarque temporaire avec lequel l'Américain moyen entretient des rapports personnels, qu'il déteste ou chérit, brocarde volontiers, respecte. J'imagine que les liens qui unissaient Louis-Philippe et sa famille aux Français de la Monarchie de Juillet étaient à peu près du même ordre. La femme du Président des États-Unis est vraiment la *first lady* du pays ; elle joue son rôle dans la vie politique et sociale ; on s'intéresse à la santé de sa mère et aux performances vocales de sa fille. Il y a, chez l'hôte de la Maison-Blanche, un côté « père du peuple », toujours mis en vedette par les plus grands présidents, de Washington à Roosevelt. Quant le Président s'adresse à son

peuple, on s'attend toujours un peu à ce qu'il fasse un prêche, comme le patriarche dans les vieilles familles protestantes, et l'on sait que le président Roosevelt ne pouvait ouvrir la bouche en public sans invoquer le nom du Seigneur.

Le Président est bombardé de lettres, de télégrammes personnels, par de braves citoyens qui attirent son attention sur le péril que Franco fait courir à la paix du monde ou sur la situation précaire des ratons laveurs dans le Montana. La magistrature présidentielle, aux U. S. A., a un caractère quasi-religieux qui s'accommode fort bien des caricatures et des plaisanteries faites sur le compte du titulaire. Ce sont les régimes traditionnalistes qui supportent le mieux d'être brocardés. Et ce qui me frappe, dans cette grande démocratie, c'est la force de la tradition et les puissances du respect.

★

La température actuelle est de 85°. *Humidité* 43 *pour* 100. *Des aviateurs de la marine se sont envolés pour étudier de près l'ouragan du Sud, qui avance à une vitesse de douze milles à l'heure.*

Il est 8 heures du soir. Sur mon balcon, en slip, je regarde New-York illuminé. Sur le pont de Queensborough court le chapelet lumineux des voitures. De l'autre côté d'East River, l'affiche lumineuse de « Pepsi-Cola » se reflète dans l'eau et, dans le ciel, un ballon dirigeable proclame l'excellence de la bière Rheingold.

Voici New-York, la « Mecque », la ville où il y a 18 200 000 coups de téléphone par jour, dont 1 250 000 sont de mauvais numéros ; la ville qui a le plus grand magasin du monde, Macy's ; où il y a une naissance toutes les cinq minutes et un mariage toutes les sept. Derrière la tour du Waldorf, dont le sommet est éclairé alternativement de rouge et de mauve, une grande lueur large éclabousse le ciel. Le hurlement de la sirène des pompiers déchire la nuit.

Voici mon dernier « date » avec New-York, et il me semble, ce soir, penché sur la ville, que je suis prêt d'en connaître le secret.

... La chaleur, pendant les cinq derniers jours, a causé la mort de trente-trois personnes dans la ville et de cent vingt-huit personnes dans le reste du pays. Elle a également pourri pour cinq cent mille dollars de fruits et légumes frais.

L'ouragan annoncé, venant du Sud en direction de Cap Hatteras, semble retardé par...

Demain, sur l'Atlantique, il fera frais.

MICHEL MOHRT.

LES TILLEULS DE GUNSBACH

Il y a quinze ans qu'il me persécute. Je n'avais jamais vu son visage ; et, de sa vie, je ne connaissais que l'essentiel : la pointe qui me blessait.

Je savais, comme vingt Français et comme deux cents millions d'Américains et d'Européens, qu'à l'âge de trente ans il était le premier organiste de son temps, le plus jeune professeur de l'Université de Strasbourg, un théologien important ; qu'il avait délibérément renoncé à la gloire, à la fortune, à sa carrière pour étudier la médecine huit ans durant. Je savais qu'il avait ensuite posé son doigt (comme le docteur trouve juste l'endroit douloureux) sur un point de la carte d'Afrique : le plus inhumain. Latitude zéro : l'équateur, l'étouffement, la tornade du soir. Un rayon de soleil, par une fente non aveuglée, vous y tue son homme. Tigres, moustiques, hommes-léopards, tabous meurtriers ; un nœud de rivières à cent lieues de la mer, en pleine brousse. Quand son doigt, sur la carte, marquait Lambaréné, lui voyait là autre chose : dans une zone plus vaste que deux France, des centaines de milliers de noirs abandonnés au paludisme, à la maladie du sommeil, à la lèpre, à la dysenterie, aux hernies, aux tumeurs monstrueuses, à la folie.

« Là ! » dit-il. C'était Lambaréné dans le Gabon ; c'était le Dr Albert Schweitzer ; c'était en 1911.

Je savais encore (comme vingt Français et comme deux cents millions d'Américains et d'Européens) qu'il avait de ses mains, baraque par baraque, édifié son hôpital : chirurgien à l'aube, bûcheron et charpentier le jour, médecin le soir, organiste et philosophe la nuit. Je m'enchantais de penser que l'homme du monde qui connaît le mieux Bach n'en jouait qu'en pleine nuit, en pleine brousse ; que, par pirogues, des centaines de malades descendaient vers « le Grand Docteur », depuis des régions *dont on ne connaît*

pas le langage; de savoir aussi que, peu à peu, du monde entier lui parvenaient des médicaments, des infirmières, des docteurs, des subsides. (Je cite l'argent en dernier : à sa place...) Je ne me consolais pas de savoir qu'en 1914 le gouvernement français, s'avisant que l'Alsacien Albert Schweitzer était sujet allemand, l'avait arrêté, placé dans la seule prison qui puisse affecter un tel homme : l'inactivité, l'inutilité — avant de le déporter en France. C'est dans ces camps qu'il tombe malade, celui que l'enfer équatorial et dix-huit heures de travail par jour n'ont pas entamé. Durant cette détention il ne fait rien, rien que soigner ses gardiens et ses compagnons ; mais à Lambaréné, les cloportes, eux, travaillent : ils dévorent l'hôpital.

La guerre achevée, vous pensez bien que le Dr Schweitzer a profité de la leçon : qu'il va retrouver sa chaire à Strasbourg, ses récitals d'orgue dans les capitales d'Europe, ses livres déjà traduits en quatorze langues. Il a *donné* près de dix ans de sa vie — qui de nous peut en dire autant? Allons, chacun son tour, n'est-ce pas? Que ceux-là qui ont détruit son œuvre la rebâtissent ! Il a débroussaillé le chemin — c'est assez.

Le Dr Schweitzer fait en effet le tour de l'Europe : y restaure des orgues célèbres, y donne des récitals et des conférences. Puis il transforme tout cet argent en matériel de chirurgie et en caisses de médicaments, il repart pour Lambaréné et, de ses mains, reconstruit l'hôpital. La bonne nouvelle gagne la brousse entière, des centaines de milliers d'hommes y recommencent d'espérer, les pirogues reprennent le chemin de la vie : Dieu a jeté de nouveau son regard sur l'enfer...

L'hôpital sans cesse agrandi, puis entièrement rebâti de nouveau sur l'autre rive afin que l'air y parvienne mieux ; les collectes pour Lambaréné dans les moindres écoles suisses, danoises, hollandaises, suédoises ; les volontaires accourus de toutes parts ; quatre cents malades traités chaque jour ; Lambaréné épargné, d'un commun accord, par les belligérants de 1940 et par ceux de 1944 ; les États-Unis proclamant Albert Schweitzer « le plus grand homme du monde » — tout cela, je le savais.

J'essayais aussi de le faire savoir. D'abord parce qu'il était irritant que les Français fussent les seuls à ignorer ce Français. Et puis parce qu'il est sain d'apprendre qu'il existe des hommes qui, eux, ne perdent pas leur vie : c'est une bonne blessure, un abcès

de fixation. Enfin parce que l'exemple d'un homme qui, *renonçant à tout, n'a rien sacrifié* et, devenu « le Médecin des Noirs », n'en est pas moins resté le premier organiste, l'un des plus grands philosophes, l'un des plus importants théologiens de ce temps — l'exemple d'un homme qui court quatre lièvres à la fois et les attrape tous — est salutaire à une société qui ne veut partout qu'alternatives, choix et dilemmes, où le métier supprime l'homme, où l'éducation coupe les ailes de l'ange jusqu'en faire ce gros chapon, pêcheur à la ligne, attablé devant son apéritif ; cet homme pour qui « la santé est le premier des biens » ; qui, dans la vie, « se défend pas trop mal, merci ! » ; qui lit les journaux qu'il mérite, et pour qui, son prochain, « les autres », sont seulement une matière à faits divers. Et ne parlons pas de son opinion sur les colonies (« le chocolat et le riz devraient être moins cher ! »), sur les indigènes (« les noirs, ça se mène à coups de pied au cul ! »), sur les administrateurs (« des têtes brûlées ! Ou des louftingues : le pernod, les négresses, ça finit pas taper sur le système ! »), sur les missionnaires (« vous ne me ferez jamais croire que tous ces curés sont des gens comme nous ! »). — Non ! pas des gens comme vous, Dieu merci ! Vendez, vendez ! faites votre caisse, chaque soir, et frottez-vous les mains ! Tout ce que j'ai dit du Dr Schweitzer vous laisserait bien indifférents ; mais écoutez ! je vais parler votre langage : pour une seule conférence d'une heure et demie sur Gœthe, les Américains ont payé sept mille dollars (deux millions de francs) au Dr Schweitzer. Ah ! vous dressez l'oreille ! Ce type vous intéresse : il « se défend drôlement » dans sa partie, hein? Vos petites histoires de textile ou de quincaillerie, vos combines de stocks et de surplus vous paraissent minables, pas « payantes », pas « rentables » ! Deux millions en une heure et demie, mince ! C'est plus fort que l'affaire des couvertures à M. Jojo — tu sais bien? M. Jojo de Montpellier. Oui, plus fort que tous les M. Jojo, les M. Marcel, les épiciers, les bistros, les bonneteries-tissus (« un bon petit fonds acheté pour une bouchée de pain et revendu juste au bon moment ! ») de la France entière. Deux millions... — mais rassurez-vous, petites gens ! Le Dr Schweitzer ne les accepte que pour édifier la léproserie qui manquait à Lambaréné. Quel pauvre type, hein? Allons, retournez à votre comptoir, à votre zinc, à votre pêche à la ligne, à *France-Dimanche :* à votre lèpre à vous. Rassurez-vous. Un saint qui réussirait, qui gagnerait de l'argent, ce serait immoral ! Et puis un

grand homme reconnu tel de son vivant par les Français, ce serait bien suspect. Attendez donc sa mort! Vos enfants vous diront :

— Mais voyons, le Dr Schweitzer vivait de votre temps! Vous ne pouvez pas ne pas l'avoir connu! Parlez-nous de lui...

— Heu... c'est-à-dire...

Il y a quinze ans qu'il me persécute : quinze ans que je ne puis penser à lui sans me mépriser — quinze ans que je l'aime. J'ai su qu'il s'accordait quelques semaines à Gunsbach, le village de son enfance. J'ai voulu voir son visage. Il fallait surmonter une crainte injurieuse : celle de découvrir un petit monsieur dans un grand homme. Je suis allé à Gunsbach en Alsace.

La petite vie d'un homme quelconque, certaines heures la marquent et la ressuscitent. Ce sont les coups de talon du nageur qui sombre. Une nuit j'ai lu la fin de *La Jeune Fille Violaine* en écoutant pour la première fois *La Mort d'amour d'Yseult*. Un matin gris j'ai vu Bernadette Soubirous, à Nevers, endormie dans son cercueil de cristal. Un matin radieux j'ai traversé Gunsbach, entre un versant de vignes et un versant de sapins, vers « la maison du Docteur ». J'étais étonné d'apercevoir par les croisées une vieille tricotant, un cafetier versant à boire, un coiffeur taillant les cheveux d'un enfant — tout un petit monde vivant dans ce voisinage *comme si de rien n'était*. Quand donc avais-je déjà éprouvé ce sentiment naïf? — En traversant la ville de Niagara pour aller vers les chutes. Vingt ans après, me voici donc toujours ce voyageur stupide!...

Une maison blanche habillée de feuilles — c'est là. Je vais sonner. La porte s'ouvre : le Docteur, debout — comme il est grand!

— Le veilleur m'a prévenu... Entrez!

Je ne trouve pas un mot. D'une voix forte il alerte son monde : secrétaires, infirmières; j'entends chuchoter : « M. *Cespron* est arrivé... » Je suis entouré de robes blanches, assiégé de sourires. On monte un escalier que décorent seulement des photos d'orgues : toutes celles qu'Albert Schweitzer a restaurées. *Ma* chambre (« restez là tant que vous voudrez! Et revenez! Nous savons que vous aimez le Docteur, et le Docteur vous aime... »), ma chambre donne de haut sur la vallée de Münster, sur des clochers, des collines de sapins, des... — Il y pénètre en coup de vent :

— Mon petit, embrassez-moi. Vos lettres... Il me semble qu'il

y a longtemps que je vous connais ! (Moi il y a quinze ans que je l'imagine exactement tel que le voici.) Écoutez : il est... (De son gilet il hâle une grosse montre au bout d'une chaîne d'ancre) dix heures ! Voilà, je travaille jusqu'à onze heures. Mon cours sur Gœthe (il dit : *Gœûthé*) n'est pas terminé et j'embarque lundi pour l'Amérique... Cette nuit j'ai travaillé jusqu'à trois heures pour me garder du loisir avec vous. A soixante-treize ans on n'a plus le temps de dormir. D'ailleurs, je dormirai sur le bateau ! A onze heures, passez me prendre dans ma chambre...

Il sort, oubliant son chapeau qui est indescriptible. Il le met — non ! le pose tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. « Ma femme ne veut pas que je l'emporte en Amérique. Pourquoi ? C'est un vieux compagnon... » Le Docteur n'est vêtu que de vieux compagnons. Il porte le même col cassé, la même cravate noire au nœud tout fait que montrent ses photos d'il y a vingt ans. Ceux-là, il les emportera en Amérique.

Je descends voir son secrétariat. Le même existe à Strasbourg et le même à Lambaréné. Les lettres s'y entassent dans des sacs blancs, classées par pays d'origine. (« Je n'ai qu'un seul ennemi dans ce village : le facteur !... »). Les murs sont couverts de photographies, de portraits, de médaillons du Docteur, exilés ici ; c'est le Musée Schweitzer, mais il n'en est ni le gardien ni le visiteur. Sur des bibliothèques, ses livres traduits dans toutes les langues. («Plus de livres publiés en japonais qu'en français — c'est *trôle*, n'est-ce pas? ») Pas très. Et voici des livres sur lui ; il en a paru quatre aux États-Unis, cette année seulement. En France, à ma connaissance, deux articles en tout : l'un faisait pendant, sur une demi-page, à l'importante déclaration d'un acteur de cinéma qui avait décidé de maigrir de dix kilos ; l'autre avait surtout retenu que Schweitzer ne portait pas sa légion d'honneur et qu'il faisait pisser le petit Jean-Paul Sartre, son arrière-cousin, dans les jardins du Luxembourg. Article paru dans l'un de ces hebdomadaires « excitants », auxquels un certain dosage de sperme et de sang à chaque page vaut cinq cents mille lecteurs.

— Docteur, vous auriez dû...

— Le rédacteur en chef était de Münster ! Je ne pouvais pas penser... Et puis ces jeunes gens paraissaient si bien élevés ! Ils m'ont écrit depuis : « C'est cela qu'il faut pour le public ! » Moi j'ai dit : « Ah bon ! »

Les yeux fermés, d'un geste autoritaire de la main, le Docteur balaye l'hebdomadaire. Il balaye aussi l'Existentialisme : « A qui est-ce que ça fait du bien? Et puis c'est si vieux... »

En attendant onze heures je descends rendre visite à Mme Schweitzer. « Vous la trouverez au milieu de ses malles. La pauvre ! Ça la rend folle ! » (Quand il rit : deux fossettes d'enfant aux pommettes — et toutes ses dents !) Je la trouve en effet parmi des malles marquées A. S. B. : ces trois lettres qui sont le talisman des noirs, les initiales de Dieu sur tout un continent. Perdez un objet marqué A. S. B. n'importe où en Afrique équatoriale : on le rapportera à l'hôpital. Je baise cette main blanche qui tremble un peu de fatigue et d'usure, cette main qui tenait le masque, il y a trente-six ans, tandis que le Docteur opérait son premier patient dans un poulailler abandonné, sous le regard et sous la lance levée des guerriers emplumés. Hélène Breslau Schweitzer a tout abandonné, tout accepté, tout encouragé, tout secondé. Elle me regarde et me parle, non sans méfiance. Elle ne sait pas que je la trouve forte, que je la trouve grande, cette vieille dame fragile et courbée — que je la trouve belle. Elle n'a jamais accepté qu'on la photographie : elle ne veut être que l'ombre. Mais, au soir de l'Aventure, l'ombre est immense.

Vers onze heures, je marche devant la maison sans me décider à entrer : cela me gêne de prendre la place de *Gœûthé*. Près de sa fenêtre qui donne sur la route, à hauteur d'homme et dans un cadre de feuillage, le vieil étudiant travaille. Un paysan au poil blanc passe sur la route.

— *P'chur!* — Le Docteur lui parle en alsacien et rit avec lui : ils se connaissent depuis l'école. Puis il m'aperçoit : — Entrez ! Venez voir ma chambre d'étudiant !

Un lit de fer, des livres, des livres, des livres, un vieux canotier, un col cassé, des cravates éparses, des photos de sa mère, de sa sœur, des manuscrits en train, curieusement pendus par une ficelle. « C'est le meilleur système, vous savez ! parce que, etc. » Le Docteur a des systèmes pour les moindres choses matérielles, des systèmes qui sont les meilleurs parce que, etc. — mais surtout parce qu'ils lui font gagner du temps, depuis cinquante ans. « Il m'a fallu faire de la place, sans cesse : pousser les meubles dans mon cerveau... A Lambaréné j'ai la même chambre, mais je la partage avec mes deux antilopes. Il faudra que je vous donne une photo

de mes antilopes. » Dans un coin, l'énorme moulage d'une tête de nègre : celui du Monument de l'Amiral Bruat que les Allemands ont détruit en 44 à Colmar. Aux pieds de l'Amiral, ce nègre enchaîné serrait déjà le cœur du petit Albert Schweitzer âgé de dix ans ; je regarde la graine d'où sortit l'arbre gigantesque.

— Venez avec moi. Nous allons faire une piqûre à un pauvre malade *de* cœur...

Il met son chapeau (dans le mauvais sens) et nous partons. Je me sens très fort, tout d'un coup, parce que nous avons exactement le même pas. Nous croisons des paysans, des femmes, des enfants. *Pchur!* (« Je leur dis *Pchur* ou *Psoar* parce que « bonjour » ou « bonsoir », ils se diraient : « Tiens, le vieux Schweitzer revient de Paris ! »). En chemin il répare une roue de brouette, aide à redresser une faulx, discute des foins qui devraient être rentrés, m'explique le modèle idéal du rateau, le plan idéal d'une maison. Demain, assis sur le talus de pierre, nous parlerons deux heures durant de la foi et de ce « christianisme libéral » qu'il prêche depuis cinquante ans et qui est en train de conquérir l'Amérique. « Les Américains m'ont découvert parce que je leur apporte les bases scientifiques de leur religion. » Mais aujourd'hui ce n'est pas le théologien que j'interroge, c'est le Docteur. « Plus loin ! plus loin ! dit-il après chaque question posée et satisfaite. Plus loin ! » et, les yeux clos, il accompagne ces deux mots qui pourraient être sa maxime du geste impérieux de la main.

Nous montons vers l'église ; je m'arrête, suffoqué par le parfum tiède et sucré des tilleuls en fleurs. « Vous aimez cela, n'est-ce pas? Mais, en mon absence, ils en ont remplacé beaucoup par des marronniers — regardez ! cet arbre idiot *qui ne produit rien...* » Seul l'amour des tilleuls et le parfum de son enfance peut porter à la violence cet homme qui évite de piétiner une herbe et qui n'a jamais coupé une fleur. « Le respect de la vie... »

— C'est comme dans l'église ! Ils ont tout repeint, déplacé le crucifix, remplacé par ces vitraux ignobles les vieilles vitres qui laissaient voir les arbres. Et ce poêle ! regardez où ils l'ont placé ! Quand je suis revenu je les aurais boxés !

Il est bon mais violent, violent mais se contenant sans cesse : il est *débonnaire* — vertu royale. C'est ici l'une des dix-sept églises d'Alsace où l'on célèbre à la fois la messe et l'office protestant. Le chœur, avec l'autel et ses statues, est fermé par une grille de bois.

La nef est nue : le crucifix à gauche, la chaire à droite. « Je n'ai demandé qu'une seule chose au Conseil municipal : c'est qu'en souvenir de moi, l'église reste toujours ainsi vouée aux deux cultes. Venez ! »

Nous montons à la tribune ; Albert Schweitzer s'assied devant l'orgue. « Cela vous paraît un peu différent d'une commode? Bon ! nous pouvons nous entendre ! (Il rit. Les fossettes...) Je connais toutes les orgues d'Europe, bon ! (Le geste qui balaye.) Mais voici le problème qui m'intéresse : construire un bon orgue de village, pour une église moyenne, et qui y résonne comme celui de Saint-Sulpice dans Saint-Sulpice... Je crois que j'ai trouvé la solution : écoutez ! » Demain, à ce même banc, il en fera la démonstration devant un Américain venu des États-Unis pour travailler l'orgue avec Dupré. Il lui expliquera les boutons à gauche, les jeux préparés d'avance, la manœuvre du pied. Moi je n'y comprends rien ; l'Américain transpire et murmure : *Of course! But of course!...*

— Et ce *cello*, avez-vous déjà entendu un *cello* pareil? même à Saint-Eustache? (l'Américain tire son mouchoir, essuie son front, s'assied : il n'a jamais entendu un semblable *cello*). Et pourtant ce n'est que *l'orque* d'un petit *fillache!* — conclut Schweitzer avec une lueur d'orgueil dans les yeux : la première, la seule que j'y verrai.

Mais aujourd'hui nous sommes seuls, lui et moi, dans l'église. « Je vais jouer le premier mouvement de la *Symphonie de Widor...* » Il joue la symphonie entière. Je le regarde, dans le contre-jour : ses yeux toujours clos, ses cheveux en bataille. C'est Beethoven, c'est Michel Ange, c'est Rembrandt. Le temps n'existe plus. Jamais je n'oublierai ce profil....

— Qu'est-ce que vous préférez?

— Franck.

— *Pien!*

Nous avons les mêmes mots de passe. Il m'introduit dans l'univers Franck : entre ciel et terre. Ce n'est pas seulement parfait : c'est... — je ne sais pas. Je crois que je pleure un peu. Instants où l'on se dit : « Voilà ! j'aimerais mourir là, maintenant... » L'enchantement s'achève, non ! se poursuit :

— Et Bach (il dit : *Bârh*) pour finir. Il faut toujours commencer et finir par Bârh !...

Il a joué près de deux heures, sans une page, sans ouvrir les yeux.

Il dit d'une voix très douce, comme timide : « C'est joli, n'est-ce pas? » — et nous sortons de l'église. Le parfum des tilleuls...

Nous gravissons à présent la colline jusqu'aux « rochers du Docteur ». Il a acheté ce coin sauvage parce qu'il y venait méditer dans sa jeunesse. Assis là, il regarde au loin, sans un mot. C'est son profil Clemenceau qu'il me montre; tout à l'heure, c'était son profil Nietzsche. A la fin, ce silence me pèse :

— Vous avez joué trop longtemps! Maintenant, vous êtes fatigué...

— Avec vous, *je me laisse être fatigué.*

Alors j'ai honte d'être venu voler le temps et les forces d'un tel homme. Je décide de repartir le soir même; je le lui dis; il rit beaucoup — puis, sérieusement :

— Écoutez, à mon âge on ne peut plus espérer que d'avoir quelques mois devant soi. J'ai juste le temps de mettre Lambaréné en ordre. J'y retourne en octobre construire ma léproserie : on guérit tout à fait la lèpre, maintenant, *tout à fait!* (Il sourit comme s'il venait de jouer un bon tour au Mal.) Et puis il faut que je finisse mon ouvrage de philosophie. Moi, je n'ai aucune importance, mais mes idées survivront parce que... (il ferme les yeux pour achever sa phrase)... parce qu'elles sont vraies, parce qu'il faudra bien qu'on tienne compte du *Respect de la Vie.* On ne peut reconstruire le monde que sur cette base : le Respect de la Vie. C'est cela que j'avais à dire...

Je tente de lui exposer que son exemple aussi est important, que es jeunes ont besoin de... — Il m'arrête d'un geste autoritaire :

— Laissez-moi! Je sais que vous cherchez à me faire connaître, mais si vous continuez (il me prend la main et sourit) nous allons nous brouiller. *Je n'ai plus le temps de perdre mon temps!*

« Perdre son temps » : c'est la gloire qu'il vient de définir.

— Allons! Il faut être véridique, et c'est tout. *Féritique!* répète-t-il avec force.

Plus un mot à présent. Ni durant notre promenade, ni durant le dîner. Ses regards me traversent. Avec qui est-il? Avec Gœûthé? avec Bârh? avec celui qu'il appelle Christ? ou avec un petit nègre qu'il a laissé mourant à l'hôpital de Lambaréné? — Plus un mot. C'est Mme Schweitzer qui dit le *Benedicite.* Lui arrive en retard, demande ou refuse la nourriture avec un geste de la main. Il mange uniquement des carottes, des pommes, de la mie de pain, du beurre,

et dans n'importe quel ordre. Il se lève avant la fin, cligne les yeux vers moi (ça veut dire : Psoar !) et sort de table. Je retrouve mes scrupules : demain, je déjeunerai avec les familiers, je ne l'importunerai plus — cette fois c'est décidé ! Chacun monte se coucher. Mais jusqu'à deux heures après minuit, la seule lampe allumée dans tout Gunsbach veillera près de la route, derrière la fenêtre encadrée de feuilles.

Le lendemain matin *le concerto pour deux violons* me tire du sommeil. C'est Gloria, une jeune Américaine infirmière à Lambaréné, Gloria qui, chaque matin, doit réveiller la maisonnée au son du *pick-up :* « Toujours commencer avec Bârh. »

Gêneur mais scrupuleux, je descends déjeuner avec Mme Martin, Mlle Mathilde, Gloria : avec les anges modestes, chuchotants, souriants de ce paradis protestant. Mais Dieu-le-père vient m'y chercher par l'oreille en feignant une colère orageuse. Ce matin, il rit, il parle ; il me reproche de lui proposer le pain, le sucre : « Ne jamais s'occuper de son prochain : on ne fait que compliquer sa vie ! C'est un philosophe chinois qui l'a dit... » Il me le cite. Exposé sur la philosophie chinoise. Je détourne la conversation sur Lambaréné, sur « les Amis » — mot magique qui désigne, dans l'univers Schweitzer, les dizaines de milliers d'Américains, d'Anglais, de Hollandais, de Suisses, etc. et les dizaines de Français qui soutiennent l'hôpital :

— Ils m'aident tellement ! Je n'aurais rien fait sans eux...

— Ces diables de gens qui tiennent à s'occuper de leur prochain !

Le Docteur reste un instant déconcerté : pour une fois, c'est moi qui ai *balayé* le philosophe chinois. Puis il cligne un œil :

— Tenez, voilà encore un autre philosophe ! (Il me montre, au mur, la photo d'un âne devant lequel il se tient, les poings sur les hanches.) Je lui dois beaucoup. Un jour j'allais accepter quelque chose qui ne me plaisait pas. Et j'ai rencontré cet âne qui barrait la route de Münster. « Tire donc ton âne ! » ai-je crié au petit garçon qui le gardait. « Oh non ! me répondit-il, quand l'âne dit : non, c'est non ! » Fichu imbécile ! me suis-je dit. Cet âne te donne une leçon. Désormais quand tu diras : non, ce sera non ! — J'étais sauvé. Alors je me suis fait photographier en face de ce grand philosophe et j'ai écrit au-dessous : « L'âne de Münster et l'âne de Gunsbach »...

Je lui parle de l'Afrique, de ce qui s'appelait dans mon enfance

« l'Empire français » : « Est-ce que, depuis les mesures politiques qu'on a cru devoir prendre... » — Il devient très grave et ferme les yeux : « Je vais vous parler comme je ne le fais qu'à mes intimes... » Il rouvre une seconde des yeux qui me font promettre le silence ; puis il parle, pendant près d'une heure. Cet homme qui depuis trente-six ans vit en Afrique, cet homme qui n'y est venu que pour faire du bien aux Noirs, cet homme *véridique...* — mais j'ai promis le silence.

La journée entière il me parlera ainsi, du ciel et de la terre. Tout est décanté dans cette pure lumière. — « Plus loin ! Plus loin ! » — tout est remis dans l'Ordre. Il ne s'interrompra que pour écouter la chorale enfantine venue lui chanter adieu sous sa fenêtre ; et pour me jouer de l'orgue, une heure avant mon train : « Finir avec Bâhr... »

— *Tiaple!* (Il tire la montre géante.) Pourquoi ne m'arrêtiez-vous pas? (C'était la Toccata et Fugue en ré mineur...) Partons pour la gare !

— Mais il ne faut pas vous...

— La gare, vite !

Il m'essouffle. Entre l'église et la station il prend encore une colère contre tous ces jeunes gens « qui ne rentrent pas les foins mais qui vont donner des coups de pieds dans une balle ! Une bonne pluie, cette nuit — voilà ce qu'ils mériteraient ! ajoute-t-il avec un geste de main, mais pour écarter la pluie. Et ce terrain de sport, vous trouvez ça *choli?* Quand le Diable n'a plus su comment enrayer le Christianisme, il a inventé le sport : « Avec ça, je leur volerai leurs dimanches, je leur supprimerai l'amour de la Nature et la vie de famille ! » Bien joué !... » Un silence et puis : « Je déteste le sport ! reprend-il comme si je ne l'avais pas compris. (Encore un silence.) Vous vous dites : Schweitzer est un vieux paysan ! Schweitzer est un *paufre* type ! (Protestations.) Le sport, oui ! mais après avoir rentré les foins... »

Le train s'annonce par des sonneries grêles et des cliquetis de signaux. Le soleil s'étire, s'allonge avec plaisir dans la vallée de Münster et ses derniers rayons caressent le visage du Docteur. Est-ce bien le même astre qui vous tue, hautain, à Lambaréné? Lambaréné... Octobre... La lèpre, on la guérit tout à fait, vous savez !... — A quoi rêve le D[r] Schweitzer, les yeux mi-clos, le chapeau hasardeux?

— Quand je pense, dit-il doucement, que me voici à la fin de ma vie dans ce pays de mon enfance, et que j'entends sonner les mêmes cloches... — Et, plus doucement encore : C'est comme le thème du début qui revient à la fin de la symphonie...

Le train est là. J'embrasse le Docteur.

— Ce n'est qu'une prise de contact : vous reviendrez ! Mais non : ce qu'il faudrait, ce serait venir à Lambaréné. Pourquoi ne viendriez-vous pas à Lambaréné?

Parce que je suis un *paufre* type. Le train part. Je vois encore briller ce regard sans âge, ce regard d'enfant, ce regard qui aime. Le Dr Schweitzer agite son chapeau et le remet sur sa tête, à l'envers sans doute. Je le vois encore qui repart sur la route, les mains dans le dos — et je me sens très seul, très inutile, très vieux.

*

Quand tu auras la nausée des odeurs de la ville, du papier imprimé, des photos de vedettes, des partisans, des histoires de fric, des gens qui ont « réussi », de tout le *donnant-donnant* du monde : quand tu sentiras ton âme t'échapper dans ce mauvais tumulte, et fuir, fuir, fuir le temps que Dieu t'avait donné, retrouve le parfum des tilleuls de Gunsbach !

GILBERT CESBRON.

LES LIGNES DU MOIS

Revenons en arrière.

C'était devenu un lieu commun que de prédire pour l'automne une redoutable agitation sociale. Un été radieux avait différé les revendications. Il y avait bien eu la question de la prime de vacances. Les congés payés coûtent cher si l'on veut vraiment en profiter. Mais le mot était mal choisi et vraiment les travailleurs indépendants et les agriculteurs à qui jusqu'à présent on ne paie pas de congés pouvaient prendre en mauvaise part une prétention aussi singulièrement qualifiée. Restait autre chose, de plus sérieux. Depuis juillet la stabilité des prix à laquelle le gouvernement Queuille s'était attaché, apparaissait de plus en plus compromise. D'abord les circonstances atmosphériques étaient coupables; une sécheresse exceptionnelle avait tari mares et sources, desséché les prairies, gravement affecté la reproduction du bétail, la production du lait, la poussée des légumes. La moisson était belle mais les pommes de terre rares. Un enchérissement corrélatif se manifestait sur de nombreux produits agricoles, souvent les plus nécessaires aux familles modestes. Puis l'alignement monétaire, conséquence du brusque recul de la livre, augmentait le coût des importations, déjà si lourd pour notre économie, et d'une façon générale jouait comme facteur psychologique de hausse. Cependant, théoriquement, légalement les salaires restaient bloqués; indirectement, il est vrai. Les entreprises prospères, ou celles qui jouissent d'un monopole avaient augmenté la rémunération ouvrière par des procédés détournés. Mais la méthode n'était pas générale, le bénéfice en paraissait précaire. Et devant la hausse des prix, devenus libres en principe, devant le réajustement, pourtant nécessaire et limité des loyers, les revendications des salariés s'affirmaient avec une insistance menaçante, en s'appuyant sur le raisonnement peut-être sommaire, mais séduisant : « A prix libres, salaires libres. » Était-il juste que le gouvernement fixât un maximum

pour les salaires alors que les prix et les bénéfices, en général, n'étaient plus soumis qu'à la loi de l'offre et de la demande, ce qui revient à dire qu'ils paraissaient libres car cette loi n'a pas encore pénétré dans la psychologie des foules. On réclamait donc le retour aux conventions collectives, passées entre organisations ouvrières et patronales, l'État simplement appelé à jouer le rôle d'arbitre si les prétentions respectives des deux parties s'opposaient par trop. En même temps toutefois on réclamait la garantie d'un salaire minimum, ou plutôt le relèvement du salaire minimum pour les catégories les plus défavorisées. Exigence compréhensible, raisonnable d'un certain point de vue, évidemment logique. Le gouvernement, cependant n'avait peut-être pas tort de résister. La liberté des prix, tant qu'elle n'est pas gravement faussée par des monopoles ou des coalitions, favorise la production, l'abondance et par là se freine elle-même. La liberté des salaires qui n'était comprise par les syndicats que comme une liberté à la hausse n'a pas le même résultat. Or une hausse généralisée des salaires, utilisée presque entièrement à l'acquisition de biens de consommation, ne peut agir que comme un facteur de hausse sur les produits les plus nécessaires et les plus demandés. Elle se détruit elle-même et les salariés n'en ont le profit qu'un temps très bref, alors que les vieillards, les rentiers, tous ceux dont les ressources sont fixes sont une fois de plus sacrifiés. Le gouvernement pouvait aussi arguer que fixant un minimum pour les salaires il était normal qu'il fixât aussi un maximum.

Les revendications des salariés et la crise.

On sait que les revendications ouvrières ne prirent pas le tour que certains craignaient. Les tentatives de grèves échouèrent en général. Mais par le canal du parti socialiste elles se manifestèrent avec assez d'énergie dans le sein même du gouvernement de coalition pour provoquer sa démission spontanée.

On eut alors un spectacle singulier : après des tours et des détours, l'apparition et la disparition de quelques figures, l'ancien gouvernement reparut, presque inchangé, les mêmes titulaires aux principaux postes, un peu plus étoffé cependant par l'adjonction de nombreux secrétaires et sous-secrétaires d'État. Toutefois ce nouveau gouvernement identique dans son ensemble au précédent, acceptait ce que ce dernier avait refusé, proclamait le retour aux conventions collectives et pour commencer instituait une prime d'attente au profit des salariés les moins payés.

Les Français ont considéré ce carrousel avec une indifférence un peu méprisante. Il y a là un symptôme fâcheux dans un état démocratique. Entre le pays et ses représentants, bien que l'en-

semble des électeurs vote fidèlement, bien que la grande majorité soit attachée aux principes essentiels du régime, il y a une incompréhension qui se révèle dans le sens trop souvent péjoratif que prend le mot politique. Il évoque des jeux stériles, inutiles ou nuisibles à l'intérêt général, et un fâcheux parasitisme. Est-ce la faute des hommes qui exercent le pouvoir politique si ce pouvoir n'a pas réussi en France à acquérir cette unité dans les vues, cette continuité dans les décisions, cette énergie dans l'exécution qui forcent l'adhésion et qui assurent l'autorité? C'est plus certainement la faute du système. Non seulement du système juridique, constitution, mode électoral, bien qu'à l'épreuve ils se soient révélés les pires de notre histoire, mais encore de l'ensemble de traditions, de conventions, de préjugés, de fictions, bien antérieurs à la IVe République qui commandent notre machinerie politique et enchaînent les hommes publics.

Cette paralysie du corps politique français est redoutable dans la conjoncture présente. Une présence efficace, une activité intelligente sont exigées de la France entière, dirigée par ses chefs, dans les grandes entreprises que le moment impose.

Deux ont un caractère particulièrement pressant : l'organisation de l'Europe, la sauvegarde de l'Empire.

L'O. E. C. E. et l'Union européenne.

Deux organisations ont été mises sur pied pour préparer un minimum d'unité en Europe, l'une sur le plan économique, l'autre sur le plan politique. La première, l'O. E. C. E. a déçu les espoirs que l'on mettait en elle. Restée un simple organe de distribution des secours américains elle n'a pu parvenir à réaliser la plus élémentaire coordination dans les économies européennes. La dévaluation de la livre a été décidée sans qu'elle ait été consultée, ni avertie. Cette impuissance a irrité les milieux dirigeants américains plus soucieux, par un paradoxe singulier, de mettre de l'ordre en Europe que nous ne le sommes nous-mêmes. C'est apparemment dans le désir de paraître seconder ces efforts, sans cependant s'engager en ce qui le concerne à rien de précis que le gouvernement britannique vient de proposer et de faire décider par l'O. E. C. E. une libération de 50 pour 100 des échanges. Cette formule un peu pompeuse signifie qu'en ce qui concerne les importations en provenance de l'O. E. C. E. chaque nation participante augmentera son contingent d'admission sur les trois catégories de marchandises (matières premières, produits alimentaires, objets fabriqués) dans la proportion de 50 pour 100. Il faut noter que les importations anglaises ne proviennent que pour une faible part des États de l'O. E. C. E. D'autre part, à côté des contingents portant sur

les quantités de marchandises importées, les droits de douanes, et surtout les restrictions sur les changes sont entre les mains des différents gouvernements de puissants moyens pour limiter l'entrée des produits étrangers. Or la résolution de l'O. E. C. E. ne vise que les contingents d'entrée.

Déçus par l'impuissance de l'O. E. C. E. c'est vers sa jeune sœur, née seulement de cet été, l'Union européenne de Strasbourg, que se tournent les espoirs des fédéralistes. On sait de quelles précautions, de quelles défiances plutôt l'organisation nouvelle a été entourée. On semblait craindre qu'elle ne grandît trop vite, qu'elle ne montrât trop d'appétit. Une assemblée strictement consultative, aux initiatives étroitement limitées ; pas de compétence militaire, pas de compétence économique. Mais dès sa première session l'Assemblée a paru sentir ce qu'elle représentait. Et déjà la carence de l'O. E. C. E. paraît inciter le gouvernement américain et l'administration du plan Marshall à envisager de la substituer à l'instrument défaillant pour organiser les économies européennes.

Le rapprochement franco-allemand.

Toutefois le souci de l'Angleterre de ne pas s'engager trop avant dans un système continental, sa préoccupation persistante et compréhensible de continuer ses relations commerciales d'abord avec les pays qui usent de la même monnaie ou de monnaies rattachées à la livre sterling, sa tendance à l'autarcie, conséquence fatale de tout dirigisme gouvernemental (au moins quand les partenaires éventuels ne pratiquent pas un dirigisme économique aussi rigoureux) ne semblent pas permettre à la Grande-Bretagne d'adhérer prochainement et sans arrière-pensée à une fédération européenne. Ce serait donc par ententes régionales que celle-ci prendrait corps progressivement. La plus indiquée, et celle qui nous intéresse le plus, devrait grouper avec le Bénélux et l'Italie, la France et l'Allemagne occidentale. On ne peut assez répéter que la liaison aussi étroite que possible de la France et de l'Allemagne occidentale constitue exactement la clef de voûte de tout système destiné à donner à l'Europe occidentale une cohésion lui permettant d'équilibrer la poussée ou l'attraction qu'exercerait le système oriental. L'admission, qui paraît acquise, du gouvernement de Bonn à l'assemblée de Strasbourg, est un premier pas dans cette voie.

L'Allemagne de l'Ouest, surpeuplée, important la plus grande partie de son alimentation, n'est pas viable. Refuser ou retarder trop longtemps son inclusion dans un groupement plus large où elle trouverait produits agricoles, clients, capitaux, c'est à une

échelle encore plus grande et dans des conditions plus redoutables répéter l'erreur de la politique des années 1290-1930 qui en craignant la formation d'une fédération danubienne a rendu l'Anschluss inévitable. Si le plus rapidement possible et le plus complètement possible l'Allemagne occidentale n'est pas intégrée dans notre groupe, c'est un autre Anschluss qui devient fatal et qui porte sur le Rhin la frontière d'un empire qui s'étend jusqu'au Pacifique et à la mer de Chine.

Économiquement on sait que ce rapprochement devrait se traduire avant tout par une liaison étroite du charbon de la Rhur et du minerai lorrain, permettant d'organiser un des plus puissants groupes industriels du monde. L'équipement du Rhin et de ses affluents, au point de vue de la navigation comme au point de vue de la production de l'énergie électrique achèverait de faire d'une région que les accidents politiques ont coupé en deux le foyer de vie et d'activité que la nature lui permet d'être. Certes en dehors du cas particulier du fer et du charbon nos productions ne sont pas complémentaires et il en est de même de l'ensemble de l'Europe occidentale, des rapports de la France avec la Belgique ou l'Italie comme avec l'Allemagne. C'est l'économie française qui est la plus complète et la plus harmonieuse, mais elle ne lui permet pas de ravitailler l'Allemagne occidentale, pas plus qu'elle ne lui permet d'acheter ensemble des tissus et des machines en provenance de l'Allemagne ou de la Belgique, des vins ou des automobiles en provenance de l'Italie. Il n'est pas question dans ces conditions d'envisager l'indépendance économique, même au terme de plusieurs années. En revanche l'étendue du marché, les possibilités nouvelles données aux fabrications en séries, la réduction des frais généraux, les facilités données à la main-d'œuvre et aux capitaux de s'employer dans les meilleures conditions permettraient à la fois d'écouler plus avantageusement l'excédent de la production à l'extérieur et, en augmentant la richesse générale d'acquérir plus facilement les importations nécessaires.

Mais surtout il ne faut pas perdre de vue que l'Union européenne doit conserver une situation privilégiée dans son domaine d'outre-mer.

Le communisme en Asie. Classe moyenne et communisme.
Le communisme, religion temporelle.

En Asie ce sont désormais des positions politiques que l'Europe et de plus en plus l'Amérique essaient de fortifier : positions politiques qui servent moins à sauvegarder des intérêts économiques qu'à servir de barrière contre le communisme menaçant.

Les intérêts ne sont pas absents et il semble bien qu'en Insulinde notamment les Américains se soient assuré une place de choix. La brutalité du coup de frein donné à la réaction hollandaise a de ce côté une explication partielle. Mais ce n'est pas la seule, et la politique américaine se montre aujourd'hui assez constante et assez générale pour que l'on puisse conclure que n'ayant aucune confiance dans la solidité des établissements européens (qui au surplus choquent une vieille idéologie anticolonialiste), elle compte au contraire sur celle des jeunes gouvernements nationalistes. L'exemple du Kuomintang ne l'a pas découragée. Il est vrai que l'appui donné au maréchal Tchang Kaï Tchek fut un appui uniquement financier et que rien ne fut fait pour améliorer le sort misérable du paysan chinois, accablé par l'usure et les impôts, prêt à accueillir n'importe quel libérateur s'il le décharge de ses dettes. Les États-Unis vont-ils effectivement réaliser le projet exposé par le président Truman? Leur appui va-t-il permettre aux peuples déshérités d'exploiter les richesses de leur sol, d'acquérir un minimum de bien-être et de sécurité, sans trop bouleverser leurs cadres et leurs institutions? La prospérité antidote du communisme. La formule est si simple mais elle a sa part de vérité. Il est remarquable que la révolution communiste ne se soit pas faite, selon le processus indiqué par Marx, dans les pays où l'économie capitaliste, économie industrielle de concentration, s'était épanouie mais au contraire dans des régions primitives à population presque exclusivement paysanne où l'industrie était récente, fragmentaire, souvent étrangère. Il est vrai que ce n'est peut-être pas au phénomène industriel en lui-même qu'il faut attribuer ce résultat mais à ce que l'industrie s'est développée là où il existait déjà une agriculture riche, une société policée, un État bien organisé, des richesses accumulées, une classe moyenne appuyée sur la propriété individuelle et héréditaire. L'industrie qui a fait les prolétaires sans traditions et sans foyer a au contraire renforcé et étendu la classe moyenne qui l'avait créée. Or cette classe moyenne est aujourd'hui dans de nombreux pays appauvrie par les guerres et leurs suites, mais le paradis communautaire ne la séduit pas pour cela. Ce n'est plus qu'elle ait à conserver une situation matérielle privilégiée c'est que ses traditions d'indépendance lui font repousser la discipline totalitaire, et aussi que ses traditions intellectuelles la mettent en garde contre une religion temporelle que dissimule mal un rationalisme de façade. C'est en effet la vision d'un paradis terrestre qui anime les foules misérables que rallie l'emblème de Moscou. C'est si vrai que, dans des conditions économiques semblables les pays musulmans où la conviction et la pratique religieuses sont puissantes restent relativement réfractaires. Singulier destin du matérialisme historique qui trouve sa force dans son aspect de religion nouvelle.

Le monde occidental pour résoudre ses difficultés économiques

ou remédier aux injustices sociales n'a pas besoin du communisme ; il le sait, consciemment ou non. Mais s'il s'isole et se divise et laisse triompher dans le reste du monde les brutales simplifications du marxisme, il partagera inéluctablement le même sort. Dans l'effort de compréhension et de décision que l'Europe est appelée à fournir il serait fâcheux pour nous et pour les autres que la France ne comprît pas ce que l'histoire attend d'elle.

FRANÇOIS NICARD.

LETTRES DE MARCEL PROUST A PAUL MORAND

Dans une des lettres de Marcel Proust que nous avons publiée dans notre précédent numéro, celui-ci fait allusion à M. Jacques Porel, qu'il n'a pas vu et qu'il croit qu'il ne verra point.

Nous croyons intéressant de préciser que Marcel Proust fit plus tard la connaissance de M. Jacques Porel qui se révéla un ami incomparable. Marcel Proust habita chez lui dans cette maison du 8 *bis* de la rue Laurent-Pichat où depuis M. Jacques Porel a fait mettre une plaque rappelant ce séjour.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1949 — Nos 13 à 24

Les gérants : SIMONE TOURNIER et MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1949. 61069.